



LE ROSIER DE MADDALENA

ESQUISSE

DE MŒURS ROMAINES

AU XIXe SIÈCLE.



ROME. — IMPRIMERIE DE LA PROPAGANDE 1864.

LE ROSIER DE MADDALENA

ESQUISSE

DE MŒURS ROMAINES

AU XIXe SIECLE.

INTRODUCTION.

En publiant cette petite nouvelle, nous sentons le besoin d'avertir le lecteur qu'il n'y trouvera aucune des émotions des romans à la mode. C'est un simple récit dépourvu de passion dans les idées, d'intrigues dans les faits, de poésie et d'élégance dans le style, mais qui peint avec quelque vérité plusieurs des saintes coutumes, peu étudiées et partant peu connues, d'une ville que de toutes parts on va voir, dont on parle partout sous l'impression de sentiments, hélas! bien différents les uns des autres, de Rome enfin, capitale du monde antique et du monde chrétien, qu'il faut étudier à la lumière du flambeau de la foi pour en connaître toutes les beautés.

Cet ouvrage n'est point une étude consciencieuse de Rome, c'est une légère esquisse de mœurs ne s'attachant guère qu'à ce qui ne trouve sa place dans aucun des grands ouvrages sur cette reine des villes. C'est enfin, non une description des lieux et des coutumes, mais l'histoire d'une jeune fille pieuse et pauvre, se reliant par des circonstances fortuites à quelques-uns de ces lieux, à quelques-unes de ces coutumes, dont c'est pour nous un bonheur de dire quelques mots. Nous ne donnons pas ce récit comme historique, mais nous tenons à assurer que les détails donnés sur les établissements, les institutions, les lieux et les coutumes sont scrupuleusement vrais. Plusieurs personnages même pourraient être reconnus par ceux qui ont habité la Ville-Eternelle.

Puissent ces quelques pages contribuer en quelque chose à montrer Rome sous son véritable aspect, et ajouter un atôme à tout ce qui a été écrit, à tout ce qui s'écrira encore de bon sur cette ville admirable. C'est mon vœu le plus cher, ma plus douce espérance.



Chapitre Premier.

La cabane de la voie Appienne.

En parlant de la voie Appienne, on croit tout d'abord retrouver la Rome des Césars, revoir la longue et double rangée des magnifiques tombeaux que nous ont dépeints les antiquaires, et l'on a peine à s'y figurer une simple cabane. Mais c'est sur la voie Appienne d'aujourd'hui, triste, abandonnée, couverte de ruines, et chère aux chrétiens par de pieux souvenirs, que nous allons conduire nos bienveillants lecteurs.

Ce n'était pas assez pour les anciens romains de subjuguer le monde; ils travaillaient encore à la conquête du souvenir de la postérité. Ils voulaient que les monuments qu'ils élevaient eux-mêmes à leur dépouille mortelle triomphassent, par leur incroyable solidité, du temps et des barbares, et portassent à travers les siècles un nom plus ou moins illustre, parfois obscur, que l'histoire est loin de mentionner toujours, et qui se retrouve encore çà et là gravé sur un de ces tombeaux antiques, où sur les pierres éparses dont ils étaient formés. Mais Dieu, qui se rit des vains projets des hommes et qui se plaît à élever l'hum-

ble et à abaisser le superbe, a permis que ces monuments d'orgueil fussent détruits presque partout, qu'on leur arrachât leurs marbres et leurs sculptures, que le torrent dévastateur des guerres et des luttes incessantes dispersât les cendres de ces conquérants antiques, et métamorphosât d'une manière presque totale celles de ces tombes qui ont résisté à toutes les dévastations.

Le mausolée d'Adrien est aujourd'hui le célèbre Château-Saint-Ange; celui d'Auguste, changé aussi en forteresse dans le moyen âge, n'est plus qu'un vaste amphitéâtre; celui de *Cecilia Metella* (1) n'est qu'une ruine couverte de crénaux plus modernes, attestant l'usage guerrier qu'on en fit. La magnifique pyramide de *Cajus Cestius* n'est qu'un ornement de la route qui va à la basilique de saint Paul. D'autres tombes sont tranformées en habitations rurales ou servent d'abri à la misère. Aucune n'a conservé son antique splendeur et tout auprès, d'humbles et obscurs chrétiens, à qui la charité de leurs frères creusa dans le tuf des catacombes un petit espace pour y ensevelir leurs précieux restes avec le souvenir de leur martyre, enlevés processionnellement de leur étroite et souterraine demeure ont été placés sur les autels; et ont vu s'élever sur leurs

(1) Elle n'est connue que par son tombeau.

dépouilles mortelles des temples comme celui de S. Laurent, de S. Martin, de S. Clément, de S. Paul, de S. Pierre...... qui perpétuent leur nom et le conservent de siècle en siècle à la vénération des fidèles.

Mais revenons aux anciens tombeaux de la voie Appienne. Transportons-nous dans les ruines d'un des plus modestes de ces mausolées.

C'est une espèce de tour qui ne conserve plus qu'une élévation de dix à douze pieds, et au-dessus de laquelle, appuyée sur un pan de muraille, a été construite une petite cabane. Un olivier et un oranger étendent au-dessus d'elle leur bienfaisant ombrage, et un petit jardin planté de *broccoli* occupe le reste de l'espace formé par la tombe antique. Là, habite une pauvre mais heureuse famille. Un homme dans toute la force de l'âge, une femme vieillie par la douleur plus encore que par les années qui pèsent sur sa tête, et une enfant à peine âgée de sept à huit ans, jolie, blonde, rieuse, qui fait la joie de son aïeule et l'orgueil de son père.

Giovanni était un brave homme, bon fils, bon père, bon travailleur, probe, rangé, économe, et qui plus est, bon chrétien. — Veuf de bonne heure, il avait reporté toute sa tendresse sur sa vieille mère, et sur sa petite Maddalena, qui

montrait depuis sa plus tendre enfance les plus heureuses dispositions, et dont le jeune cœur, plein d'une piété d'ange, s'ouvrait déjà à toutes les vertus. — La bonne conduite de Giovanni lui avait valu une de ces places qu'à Rome on ne donne qu'à ceux qui les méritent. Il travaillait aux excavations des catacombes de S. Calixte, voisines de sa demeure, et tandis qu'en bâtissant sur la tombe païenne il semblait lui-même en avoir voué à l'oubli le primitif usage, ses journées étaient employées à rendre par son travail la vie du culte et du souvenir à ces demeures souterraines, témoins de tant d'héroïsme chrétien, et cimetière vénéré de tant de milliers de saints martyrs. — Cette occupation continuelle dans des lieux si justement célèbres, cette étude approfondie de chaque recoin de ces ténébreux labyrinthes, ce parfum chrétien de foi, de courage et de sainteté que respirent chacune de ces cellules, chaque chapelle, chaque objet extrait du sein des décombres, avaient produit sur Giovanni une impression salutaire, et en épurant son âme, l'avaient rapprochée de son Créateur. Il aimait réellement son état, et lorsque le dimanche venait suspendre son travail journalier, il ne quittait guère sa cabane que pour assister aux offices divins avec sa mère et sa fille dans l'Eglise de

S. Sébastien, faire une visite aux bons pères franciscains qui la desservent, et souvent même descendre avec eux ou avec quelque voyageur dans cette autre partie des catacombes, dont l'antique escalier aboutit dans l'Eglise elle-même, à côté de la chapelle du bienheureux martyr, patron de la basilique. Puis il revenait au milieu de sa petite famille, contait à sa vieille mère les découvertes de la semaine, les espérances conçues pour les travaux des jours suivants, et les mille épisodes auxquels son état lui faisait prendre une part active. — La bonne Francesca écoutait avec une attention soutenue, entremêlée de pieuses exclamations. La petite Maddalena, assise sur les genoux de son père, lui faisait mille questions enfantines qui provoquaient de nouvelles explications, et l'heure du repos venait seule interrompre ces douces causeries qui se prolongeaient souvent à la lumière argentée de la lune et des brillantes étoiles des magnifiques nuits de Rome.

Francesca, malgré son âge avancé, avait tout le souci du petit ménage aux frais duquel pourvoyait le travail de Giovanni, et pour lequel les olives, les oranges et les choux du petit jardin étaient d'un grand secours. Quand tout était propre dans la cabane, la petite Maddalena, qui avait aidé son aïeule de tout son pouvoir, venait

s'asseoir à ses pieds, apprenait son catéchisme, les belles prières de l'Eglise, et lisait sur un vieux livre que Francesca conservait avec soin et qu'elle ne portait à la messe que les jours de grandes fêtes. La leçon finie, la bonne vieille et la petite fille travaillaient ensemble, et toutes deux filaient le plus souvent en prenant l'air sous l'oranger.

Grâce aux habitudes retirées de la petite famille, et au petit nombre d'habitations des environs, elles connaissaient peu de monde, et n'avaient guère de rapports qu'avec les pères du couvent, qui portaient un intérêt tout particulier à la petite Maddalena, et avec les étrangers qui visitaient la *via Appia*. Souvent, dans ses jeux, la petite fille descendait le grossier escalier taillé dans la muraille de l'antique tombeau et s'amusait au bord de la route à rechercher quelques morceaux de marbre, quelque débris de sculpture qu'avec la grâce de son âge rehaussée par ses charmes naturels, elle offrait aux voyageurs en leur disant avec un délicieux sourire: « *Signora, vuole un pezzo d'antichità?* » (1). Ce qui d'ordinaire était accepté de grand cœur, et valait à la charmante Maddalena quelquefois des gâteaux et souvent des baïoques (2) ou de petites

(1) Madame, voulez-vous un morceaux d'antichité?
(2) Monnaie romaine équivalant à peu près à un sou.

pièces d'argent que l'enfant se hâtait de porter à sa grand'mère, et que celle-ci gardait soigneusement en lui disant: « Ce sera pour ta dot, ma fille. Quand on paie ainsi tes petits cadeaux, tu peux accepter, mais souviens-toi de ne jamais tendre la main à personne, ta mère te le défend. »

Parfois les voyageurs revenaient et cherchaient la petite fille de la voie Appienne. Ils grimpaient à la cabane, s'extasiaient sur la disposition de la maisonnette, sur les restes de murailles réticulaires, qui lui servaient d'appui, et tout en mangeant quelques oranges que leur offrait poliment Francesca, ils aimaient à causer avec cette enfant si fraîche et si enjouée, née pourtant dans une tombe, et ne l'appelaient plus que la *rose du tombeau*. Ce nom de Rose qui lui était fort bien approprié, car elle en avait toute la fraîcheur, tout l'éclat, et en outre elle avait une passion particulière pour cette jolie fleur que Dieu a semée partout sous le beau ciel d'Italie.

Un jour, lorsqu'elle était toute petite, son père l'ayant menée jusqu'à l'entrée des catacombes, Maddalena s'était enthousiasmée d'un petit rosier qui, croissant sur une vieille muraille au milieu d'un buisson d'épines, semblait sortir avec peine ses rameaux verts et fleuris de la douloureuse pression des branches épineuses. Madda-

lena ne voulait pas s'éloigner du rosier, elle joignait ses petites mains avec tant de grâce pour prier son père de le lui donner, que le bon Giovanni se laissa toucher. Il prit son couteau, enleva les épines, non sans se déchirer un peu les doigts, délivra le rosier, enleva la motte de terre, et mit l'arbuste si vivement convoité entre les mains de sa fille chérie. Un potier, témoin de cette scène d'amour paternel offrit de bon cœur un beau pot de terre pour planter le rosier, et l'enfant au comble de la joie reprit avec son père le chemin de la cabane, où la vieille mère s'empressa de prendre part au bonheur de sa petite-fille. Depuis ce jour-là le rosier fut un hôte chéri qu'on entourait de tous les soins, et qui occupait tour à tour tous les coins de l'ancien tombeau. En été, on le préservait des ardeurs du soleil; en hiver, on le mettait à l'abri de la pluie et du vent, aussi était-il dans un état de prospérité croissante. Il est vrai qu'à chaque saison la première rose était toujours pour la *Madonna*. Grand' mère et petite-fille la portaient en grande cérémonie au frère Girolamo, sacristain de S. Sébastien, et le bon religieux n'avait garde de repousser cette pieuse offrande, qui était dévotement déposée aux pieds mêmes de la sainte image.

Rome était alors dans des jours de bonheur. Depuis peu de mois Pie IX était revenu de son cruel exil; l'allégresse était dans tous les cœurs, et lorsque le Saint-Père venait à la basilique, ou qu'il se promenait sur la voie Appienne, l'enfant, dévotement agenouillée au sommet de la sépulture païenne, faisait tomber aux pieds du Pontife une pluie de roses, puis joignant ses petites mains, et inclinant sa tête blonde, elle demandait avec son aïeule prosternée, cette bénédiction sainte que le Pontife-Roi donne à tous ses enfants avec une bonté si touchante et si paternelle. Pie IX avait remarqué l'enfant aux roses et la cabane du tombeau. En père qui ne néglige aucun des membres de sa grande famille, il s'informa de ce qu'étaient Francesca et Giovanni. Un des prélats de sa maison, ange de charité comme le Pontife, fut chargé de cette commission d'enquête. Tous les rapports furent favorables, et le Saint-Père, touché de la probité de ces pauvres gens, leur fit offrir pour la petite Maddalena une place gratuite au grand hospice de Saint-Michel.

Cette proposition était toute providentielle pour la petite fille. Entrer dans cette maison, merveille de la charité pontificale, et le plus beau, le plus vaste, le plus célèbre des nombreux or-

phelinats de la capitale du monde chrétien, c'était assurer tout son avenir. Maddalena, confiée à de bonnes sœurs, serait élevée et instruite chrétiennement elle aurait une nourriture abondante et saine, et la sollicitude toute maternelle des sœurs ne lui laisserait rien à désirer sous le rapport des soins de tous genres. sa première communion faite, et l'âge arrivé de choisir un état, Maddalena pouvait entrer en apprentissage dans la maison même, et une dot lui était donnée au moment où elle serait sortie de l'établissement.

De telles offres transmises à Francesca par le bon prélat, à qui Sa Sainteté avait recommandé de s'occuper de l'affaire, étaient bien faites pour porter la joie dans la cabane. Cependant ce ne fut que par des larmes que la vieille aïeule répondit, et l'enfant voyant pleurer sa bonne grand' mère, se mit à sangloter aussi. — Le camérier secret qui avait voulu aller porter lui-même cette nouvelle, et assurer Francesca que Maddalena entrerait à Saint-Michel sans frais pour son trousseau, fut surpris de cet accueil singulier.

— Pardonnez-moi, Monseigneur, répondit enfin la bonne vieille, si j'ai l'air d'être ingrate aux faveurs de Sa Sainteté et à la bonté que vous me témoignez vous-même; mais je suis vieille,

j'ai beaucoup souffert; Maddalena est tout mon bonheur sur la terre, et m'en séparer ce serait m'arracher la vie.

— Je vous comprends, répondit le prélat, mais vous pourrez voir souvent votre enfant, puis, vous aurez la jouissance de penser que vous avez assuré son avenir. Vous êtes ici bien éloignée de tout pour la faire instruire, et vous ne consentiriez pas à laisser cette chère petite dans l'ignorance des vérités de la religion et des éléments d'instruction les plus nécessaires à la vie commune.

— Quant à cela, Monseigneur, reprit la pauvre Francesca, qui avait peine à contenir sa douleur, Maddalena n'est pas une ignorante; elle est docile et surtout bien pieuse, je lui apprends à connaître et à servir le bon Dieu, à aimer le travail, et si vous voulez l'interroger, vous verrez, Monseigneur, qu'elle en sait autant que tout autre enfant de son âge.

Le prélat attira près de lui la petite Maddalena, qui s'était blottie tout en pleurs dans les bras de sa grand'mère, et lui adressa avec bonté plusieurs questions, auxquelles l'enfant intimidée ne répondit point. Ce fut un coup pour la pauvre vieille qui, se voyant perdue se laissa aller à une inspiration soudaine, et s'adressant au cœur de

l'enfant, cœur qui, elle le savait, ne devait pas faire défaut : — Réponds, ma fille chérie, lui dit-elle, réponds pour consoler ta mère. Réponds bien pour que je sois heureuse, et qu'on ne nous sépare pas!... C'en fut assez : Maddalena essuya ses larmes, essaya de sourire, et levant ses beaux yeux encore humides, répondit avec une telle justesse à toutes les questions qui lui furent faites, récita ses prières, les mains jointes, avec une dévotion si enfantine et si vraie, que le bon prélat en fut ému et complimenta la maîtresse et l'élève.

Francesca, alors, apporta le beau livre, et la petite lut une page entière, en italien d'abord, en français ensuite, car le volume renfermait les deux langues. C'était un livre de prières, ou plutôt deux livres reliés ensemble. La reliure était vieille, mais on voyait qu'elle avait été belle, et au premier feuillet brillaient les armes et le nom d'une princesse romaine. — Le Monseigneur de plus en plus surpris voulut avoir des détails, et remarquant alors l'accent étranger de Francesca, lui demanda si elle était romaine.

— Non, Monseigneur, reprit la bonne vieille. La Suisse est mon pays. J'ai vu le jour au sein des agrestes vallées des Alpes. Je naquis à Schwitz, dans ce beau canton qui a donné son nom à la contrée entière.

— En Suisse! ah vraiment, reprit le prélat; j'aime et j'estime les Suisses. Mais vous paraissez avoir habité longtemps l'Italie. Quel enchaînement de circonstances vous a donc amenée parmi nous?

Francesca, que les réponses de sa petite fille avaient un peu remise de son émotion, désireuse d'ailleurs de complaire au bon prélat, de l'intéresser à son sort, et de lui montrer qu'elle était en état d'élever sa petite-fille, se hâta de le satisfaire.



Chapitre II.

Histoire de Francesca.

Mes parents, reprit Francesca, étàient dans une situation aisée. Leur richesse consistait surtout en bestiaux, qui paissaient sur les montagnes voisines. Mon père avait plusieurs chalets, où j'allais souvent avec lui manger de la crème et visiter les vaches. Ma mère était presque toujours malade. Ma grande sœur la soignait, et moi j'allais à l'école de la paroisse, où M. le Curé venait souvent nous faire le catéchisme.

Un jour, j'avais alors à peu près l'âge de ma

petite Maddalena, tout fut en émoi dans le village, les hommes s'armaient de faulx, de fourches, de vieilles épées, d'antiques hallebardes et des fusils de tous les chasseurs de chamois. Les carabiniers se réunissaient; enfin partout on entendait le cliquetis des armes, et nous autres enfants nous nous amusions de tout ce vacarme. J'appris plus tard que c'étaient les armées françaises qui avaient envahi notre pays, et que, tandis qu'ailleurs on se hâtait de se soumettre, les petits cantons se préparaient à se défendre à outrance. Ils se défendirent, en effet, et furent souvent vainqueurs; mais ils succombèrent presque tous.

Alors je ne savais pas ce qui se passait, je vis seulement que mon père nous embrassa et partit avec tous les autres, et que tous nos vachers le suivirent, abandonnant les troupeaux à la garde de Dieu. Ma mère était bien malade, et tandis que les jeunes garçons armés de tout ce qu'ils trouvaient sous la main, sauvaient leurs pères, et que les jeunes filles formaient aussi un petit bataillon pour se défendre, ma sœur était à pleurer auprès du lit de ma mère.

— Va aussi, va, ma fille, lui dit-elle, Françoise me gardera, elle est bien assez raisonnable, pars avec tes compagnes, il ne sera pas dit que

je t'aurai privée de combattre aussi pour ton pays.

— Ma sœur partit, et moi, la petite Françoise, je restai pour soigner ma mère. Hélas! bientôt après elle s'endormit. Je restai bien tranquille pour ne pas la réveiller, je me désolais du tapage qu'on faisait au dehors, et j'avais moins peur des coups de canon que des effets d'agitation qu'ils produisaient sur ma pauvre mère. Hélas! le canon ne la réveilla pas, ses yeux ne revirent plus la lumière.

Quand il fit nuit, je m'approchai d'elle; j'allumai une petite lampe qui était sur la table, et je voulus voir si ma mère avait besoin de quelque chose. Elle était si pâle que j'eus peur; je pris sa main, elle était glacée; je l'appelai, elle ne me répondit pas.

Alors je criai au secours, mais personne ne répondit. Je me hasardai à sortir de la maison, mais le silence avait succedé au bruit des armes et des combattants. Je vis à la lueur de la lune une forme humaine qui se baissait, çà et là, sur le sol jonché d'hommes et de femmes étendus comme sans vie. Saisie d'horreur, je voulus fuir, mais je pensai à ma mère et je criai: *au secours!* Alors ce personnage noir que j'avais vu aller et venir se dirigea de mon côte, je reconnus notre

bon curé, je courus au-devant de lui, mais je glissai, et je tombai dans une mare de sang.

Le bon prêtre me releva, me prit la main, et m'accompagna près de ma mère. Ce fut lui qui me dit qu'elle était morte, et il ajouta qu'elle était bien heureuse d'avoir eu une mort aussi tranquille.

Il fit quelques prières, et je vis qu'il était blessé lui-même et qu'il perdait beaucoup de sang. Je voulus lui laver la main où il avait deux doigts coupés, mais il sortit précipitamment disant qu'il fallait qu'il employât le reste de ses forces à confesser et à assister ceux qui respiraient encore, et que c'était pour cela qu'il avait ménagé sa vie au lieu de la donner comme les autres. Il me dit de le suivre avec de l'eau fraîche; je le fis, et je distinguai bientôt des gemissements étouffés.

Le bon curé se dirigea de ce côté et eut la consolation d'assister encore plusieurs malheureux auxquels il me faisait apporter à boire et qui mouraient dans ses bras.

Pour moi, je ne pleurais pas, je ne frissonnais pas, j'étais comme insensible; je glissai encore une fois dans le sang et je ne sais plus ce qui m'arriva, car je perdis connaissance.

Pardonnez-moi, Monseigneur, de m'étendre ainsi sur cette scène d'horreur, mais quoique je

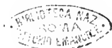
fusse bien petite alors, ce spectacle affreux est toujours devant mes yeux. Je le vois encore comme si j'y étais.

— Continuez, continuez sans crainte, répétait le bon Monseigneur, votre récit m'intéresse.

— Quand je revins à moi, reprit Francesca, je me trouvais dans une maison à quelque distance de la nôtre, couchée sur une petite paillasse dans une chambre où il y avait beaucoup d'autres enfants. J'avais été bien malade, en proie pendant plusieurs jours à un délire continu, et j'étais si faible que je pouvais à peine parler. Une bonne vieille femme me soignait.

Hélas! quand je fus un peu remise, j'appris que je n'avais plus ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni oncle, ni tante....... Toute ma famille avait péri dans la lutte acharnée qui avait eu lieu à l'entrée de la vallée. Tous ces enfants étaient orphelins comme moi, nous n'avions plus de gîte que celui que nous offrait la charité, car le village entier avait été détruit à cause de l'héroïque résistance qu'il avait apportée.

Notre digne curé avait réussi à pourvoir à nos premiers besoins, mais tout était ravagé, toutes les récoltes perdues, les bestiaux dispersés sans retour, et les armées étrangères occupaient notre paisible canton.



Au bout de quelque temps il n'y eut plus de pain pour nous nourrir. Nous étions sans famille, sans ressources. On résolut de faire pour nous un appel à la charité de nos confédérés.

Un brave paysan qui n'avait pas succombé à ses blessures, se procura un char et un cheval, et nous emmena tous ensemble dans un autre canton moins dévasté que le nôtre. Nous parcourûmes ainsi une partie de la Suisse... La petite société se diminuait peu à peu. Des familles charitables adoptaient çà et là un enfant. — Quelques-uns restèrent à Lucerne, d'autres à Berne, moi je fus recueillie à Fribourg.

Une famille noble, riche et pieuse m'adopta et me fit donner par les bonnes religieuses Ursulines une éducation chrétienne et une instruction plus soignée que je ne l'aurais eue dans mon village. Jusque-là, je n'avais parlé que l'allemand; le français devint peu à peu ma langue habituelle. Quand je fus grande et en état de servir à quelque chose, ma bienfaitrice me prit auprès d'elle comme femme de chambre de confiance. Je passai avec elle plusieurs années de bonheur dans cette chère ville de Fribourg que je n'oublierai jamais, et où l'on sait si bien servir le bon Dieu.

Mais mon maître était au service du roi de Naples; madame se décida à aller le rejoindre et

me prit avec elle. Alors nous vînmes en Italie et nous nous arrêtâmes quelques jours à Rome. C'était pour la fête de Pâques et les derniers jours de la semaine sainte. J'accompagnai ma bienfaitrice à Saint-Pierre, je vis l'office pontifical, je reçus sur la place la bénédiction du Pape, et je partis de cette ville sainte en emportant au fond de mon cœur une de ces impressions profondes qui ne s'effacent jamais.

Arrivée à Naples, je repris ma vie habituelle auprès de ma bonne maîtresse, je fus même chargée particulièrement de ses enfants pour leur parler français et allemand, et les instruire comme on le fait à Fribourg de tous les devoirs du chrétien. Pendant ce temps, j'apprenais aussi l'italien, pour me faire comprendre des autres domestiques. Mais tant de bonheur ne pouvait pas durer longtemps. La Providence me ménageait de nouveaux malheurs, pour me faire mieux sentir à chaque épreuve combien elle est bonne pour tous ceux qui souffrent.

Une épidémie terrible se déclara dans la ville, et attaqua de préférence les étrangers. Mon maître en fut atteint. Sa femme et moi nous nous multipliâmes pour le sauver, mais il mourut au bout de quelques jours, et au moment de sa mort sa femme elle-même, victime de son dévouement,

était mourante. Une des enfants, charmante petite fille, fut atteinte à peu près en même temps, malgré toutes les précautions, et son frère emmené immédiatement en Suisse par un oncle qui allait en congé. Je restai seule à soigner mes chères malades que je perdis toutes deux, et encore une fois j'eus la douleur de survivre à tous les miens!...

Ici la bonne Francesca émue s'arrêta pour essuyer ses larmes et demander pardon au prélat de la longueur de son récit. Mais le bon Monseigneur était touché et ému lui-même; il adressa à la bonne femme quelques-unes de ces douces paroles que la charité fait tomber de la bouche du prêtre comme les gouttes d'une rosée bienfaisante qui rafraîchit les âmes et calme toutes les douleurs, et la vieille reprit son récit.

— J'étais encore seule sur la terre, mais j'étais forte, j'aimais le travail et la religion me soutenait; il en faut moins que tout cela pour se tirer d'affaire. Je cherchai une place dans une autre famille suisse, et, sans me consoler de la perte de mes protecteurs, je parvins cependant à vivre tranquille en travaillant beaucoup. J'aurais aimé retourner à Fribourg, mais je fus recherchée en mariage par un jeune homme de Terracina, et l'idée de me rapprocher de Rome et d'avoir enfin

une position stable me décida. Je me mariai.— Mais hélas! mon mari n'était pas ce qu'il aurait dû être, pour devenir bon époux et bon père.

Il dissipa bientôt son petit patrimoine, mourut jeune encore par suite de ses excès, me laissant dans la plus profonde misère avec deux petits enfants à nourrir et à élever. Oh! j'ai bien souffert, Monseigneur, quand je me vis réduite à n'avoir pas même assez de pain à donner à mon petit Giovanni, et que, manquant de nourriture moi-même, je vis mourir de dépérissement, et peut être d'inanition mon second fils, mon pauvre petit nourrisson!.... Je ne voulais pas mendier, je ne cherchais qu'à avoir de l'ouvrage; mais avec mes deux enfants que pouvais-je faire? Cependant quand je vis là, devant moi, le cadavre de mon enfant, je me reprochai de l'avoir laissé mourir pour ne pas tendre la main, et voulant expier mon coupable orgueil, je pris mon Giovanni sur mon dos, et je mis en route pour Rome, décidée à réclamer ma subsistance et celle de mon enfant de la charité publique, pour pouvoir arriver jusqu'à cette ville chérie dont j'avais emporté un si constant et si doux souvenir.

C'était vers la fin du Carême, je voulais revoir à Rome la belle fête de Pâques et y réjouir un

peu mon âme; puis mon cœur me disait que la charité romaine viendrait à mon secours, que là je trouverais du travail et le moyen d'élever mon fils et d'en faire un bon et fidèle sujet du Souverain Pontife. Je ne me trompais pas, mais la Providence me réservait bien plus que ce que j'aurais osé espérer.

Je marchai pendant plusieurs jours trouvant partout un gîte et du pain; chemin faisant je rencontrai quelques pèlerins qui allaient aussi à Rome pour la semaine sainte. Ils me demandèrent si je pensais aller à la *Trinité*. Je ne pouvais leur répondre, car je ne connaissais de Rome qu'un bon hôtel où j'avais été avec ma protectrice, la place du Vatican et quelques églises. Je devais donc commencer par m'informer du lieu où je pourrais solliciter un abri, et je demandais à mes compagnons de route de m'éclairer sur ce point. J'appris alors avec une joie bien facile à comprendre que, depuis plus de trois cents ans, il existe à Rome un hospice célèbre, celui de la *Trinité des pèlerins*, où une société charitable de nobles romains, fondée par saint Philippe de Néri, s'occupe toute l'année à soigner les pauvres convalescents sortis des hôpitaux et qu'à l'époque de la semaine sainte on y reçoit les pèlerins pauvres comme des enfants bien aimés... Mais vous

savez tout cela, Monseigneur, je vous importune sans doute par mes détails.

— Non, non, continuez, ma bonne femme, répéta l'excellent prélat avec sa bienveillance accoutumée. La divine vertu de charité, exercée à Rome de tant de manières fait souvent tant d'ingrats, qu'il est doux et consolant de trouver dans quelques cœurs le sentiment de la reconnaissance; continuez, je vous écoute avec plaisir, d'ailleurs dit-il, en désignant un jeune homme qui l'accompagnait, monsieur est étranger: ces détails pourront l'intéresser.

Rassurée par ces bonnes paroles Francesca reprit son récit. J'avais espéré, dit-elle, arriver à Rome le mercredi saint, mais mes forces m'avaient fait défaut; mon enfant était trop petit pour pouvoir marcher beaucoup, ses petits pas ralentissaient ma marche, et bientôt je devais le reprendre dans mes bras ou sur mon dos: ce fardeau, quelque cher qu'il me fût, augmentait ma fatigue. Mes vêtements tenaient à peine; ma chaussure usée était tombée en morceaux, et mes pieds meurtris refusaient de me soutenir. Arrivée à Albano je crus ne pas pouvoir passer outre, j'étais pourtant aux portes de Rome, je voyais la chère coupole de Saint-Pierre et je priai ce grand Saint de me secourir. Il ne fut pas sourd à ma prière,

une maison charitable s'ouvrit pour moi, je me reposai toute la nuit et le lendemain, vers le soir j'arrivai à Rome.

Quand je me vis sur la place de Saint-Jean-de-Latran, je crus que j'étais au ciel. C'était le jeudi saint, je vis la foule pieuse entrer à la basilique pour adorer le Sauveur au sépulcre, et oubliant ma fatigue je la suivis pour remercier Dieu de m'avoir fait revoir la Ville-Sainte.— Une bonne vieille qui avait fait route avec moi et qui connaissait bien Rome où elle était venue en pèlerinage plusieurs années de suite, se chargea de me conduire à la Trinité des pèlerins.

Nous descendîmes donc à l'hospice où de tous côtés affluaient les pèlerins de tout âge et de tout sexe. — Les femmes entraient par une porte, les hommes par l'autre, et tous étaient reçus les bras ouverts par les frères ou les sœurs de l'association. Ces frères, vous le savez bien, Monseigneur, ce sont des comtes, des marquis, des prêtres, des Monseigneurs, et même des Cardinaux qui, tous revêtus d'un vêtement uniforme, mettent leur bonheur à servir les pauvres du bon Dieu. — Et les sœurs! c'étaient de grandes dames, de jeunes demoiselles fraîches et belles, bourgeoises, marquises, princesses, sans orgueil, heureuses de confondre leurs rangs et de porter

le tablier de servantes des pauvres. Oh! mon Dieu, commc la charité les rendait belles!...

On me fit entrer dans une vaste salle ou chapelle. Là des centaines de pauvres femmes étaient déjà rassemblées, et récitaient à haute voix le chapelet. Ob! comme je priai avec ellcs! Je joignis les mains de mon petit Giovanni, je lui fis aussi dire *Jésus, Maria, Joseph!* et je remerciai Dieu, la Vierge mère et tous les saints de m'avoir comblée, dans ma misère, de si doux bianfaits.— Mais ce n'était pas tout. Bientôt on nous fit descendre dans une salle basse. Une quarantaine de ces jeunes et jolies dames vinrent nous chercher et nous prenant chacune sous le bras, comme si nous étions leurs égales, elles nous firent asseoir sur des bancs placés tout le long de la muraille, tandis que d'autres *sœurs,* car c'est comme cela seulement qu'on les appelle, apportèrent devant chacune de nous des baquets d'eau chaude, et ces anges qui nous avaient amenées ôtèrent les chaussures de celles de nous qui en avaient, et à toutes nous lavèrent les pieds, avec leurs mains délicates, tout comme si jamais elles n'avaient fait autre chose. Les miens étaient meurtis, enflés, tout couverts de poussière et de boue, cela ne rebutait pas la charmante jeune personne qui les lava et les essuya avec un soin aussi grand

qu'aurait pu le faire une véritable sœur de charité. Quant à moi je pleurais, je n'avais pas de parole pour remercier et Dieu et les anges qu'il inspirait.

Pendant que toutes ces dames étaient à genoux devant nous, pour nous rendre cet humiliant service, un prêtre, *frère* aussi, était monté dans une petite chaire, et avait lu le passage de l'évangile dans lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ, avant de faire la dernière cène avec ses apôtres, leur lava lui-même les pieds, lui, le maître et le seigneur de tous. Puis il disait des prières auxquelles toutes les sœurs répondaient, et mon cœur était si plein que je ne pouvais que sangloter en priant aussi.

Quand mes pieds furent bien propres et que le cher ange de sœur qui les avait lavés m'eut mis une belle paire de bas tout neufs qu'elle sortit de sa poche, je remontai avec toutes mes compagnes pour faire place à celles qui n'étaient pas encore descendues.

Mon petit Giovanni riait entre les bras d'une de ces dames qui lui donnait des bonbons; et de nombreuses étrangères parcourant les salles admiraient cette charité romaine dont elles n'avaient encore pas vu d'exemple. Mais ce n'était pas tout. Bientôt on nous plaça autour de longues

tables qui remplissaient plusieurs grandes salles; là, toutes ces dames nous servirent. Les unes préparaient des plateaux pour dresser les tables, les autres servaient la soupe et nous l'apportaient elles-mêmes. Mais, encore une fois pardon, Monseigneur, de tous ces détails; vous qui savez si bien chercher les pauvres, vous êtes peut-être vous-même de la confrérie de la Trinité des pèlerins, et mieux que moi vous en connaissez les merveilles de charité.

— J'aime à vous entendre, répondit en souriant le prélat, contez, contez, bonne Francesca. Le souvenir d'un jour de joie enlève ou adoucit celui de bien des amertumes. Vous avez donc bien diné à la Trinité.

— Oh! Monseigneur, un dîner de reine! Depuis bien longtemps je n'en avais pas eu de pareil! Une bonne grande écuelle d'une soupe exquise, un grand plat de poisson frit, quatre sardines à l'huile, une assiette de salade, deux *finocchi* (1), quatre figues et une pomme. Tout cela avec deux grands pains et deux verres de bon vin. Nous ne pouvions pas manger tout cela: alors ces bonnes dames nous dirent de garder une partie du poisson et des sardines dans celui des pains que nous

(1) Têtes de fenouil qu'on mange en Italie pour dessert.

n'avions pas entamé pour en faire notre déjeuner du lendemain. Mon pauvre enfant aussi avait bien dîné. Cher petit, comme je jouissais pour lui! J'appris que, dans d'autres salles, les hommes avaient été traités comme nous, et que le matin même le Saint-Père, dans l'église de Saint-Pierre avait aussi lavé les pieds à douze pauvres prêtres pour imiter le Sauveur les lavant à ses disciples, et qu'il les avait ensuite servis à table dans la loge du Vatican. Tout ce que j'apprenais de Rome me ravissait davantage, et je formai dès lors le projet d'y vivre et d'y mourir.

Mais ce n'est pas encore tout. — Pendant que nous dînions, un Monseigneur faisait une lecture; quand nous eûmes fini, on se leva pour dire les grâces, puis chacune de ces dames prit le bras de l'une de nous, et en entonnant avec leurs délicieuses voix les belles litanies des saints, elles nous conduisirent dans de vastes dortoirs où de beaux petits lits blancs nous attendaient. Alors nos protectrices, après nous avoir installées, nous souhaitèrent le bonsoir, et la mienne, en mettant sa main blanche dans ma main noircie comme pour me dire adieu, y laissa une belle pièce de monnaie. C'était la première fois que j'avais reçu de l'argent en aumône; mais là je ne me sentais plus honteuse d'être pauvre! je comprenais qu'il

y a sur la terre des gens qui n'ont pas oublié que Notre-Seigneur a dit : Bienheureux les petits, les humbles et les pauvres ; et dans cette ville où, pour l'amour de Dieu, la pauvreté était ainsi honorée par le souverain lui-même et par les membres de sa cour, je bénissais mon infortune, en bénissant bien plus encore la religion qui inspire de telles œuvres à ses ministres et à ses enfants. Oh! quelle bonne nuit je passai! Jamais je n'avais si bien dormi depuis la mort de ma protectrice. Ce lit me rappelait ceux de Fribourg.

Suivant le règlement de la corporation que vous connaissez mieux que moi, Monseigneur, je pouvais y rester trois jours. Le matin, nous parcourions, ou seules ou en procession avec les dames, les sanctuaires les plus vénérés. Le soir, la même belle cérémonie se renouvelait ; mais il fallait penser à l'avenir. Le troisième jour je pris la liberté de conter ma position à la bonne *sœur* qui m'avait conduite au dortoir ; c'était une dame d'un certain âge ; elle fut touchée de mon denûment et me dit de me présenter chez elle le lendemain au sortir de Saint-Pierre.

Je revis les beaux offices de Pâques, je reçus la bénédiction pontificale sur l'immense place. Ce n'était plus le même Pape ; mais j'étais heureuse de voir mon fils agenouillé avec moi au lieu où

j'avais été jadis avec ma protectrice de Fribourg. Cette bénédiction d'ailleurs me semblait de bon augure pour ma visite au palais Bidoni, car c'était la bonne princesse qui m'avait lavé les pieds et donné son adresse la veille. — En effet, depuis ce jour mes malheurs finirent. Cette dame me donna un logement dans une de ses maisons, elle me procura de l'ouvrage et fit entrer, plus tard mon fils aux orphelins de *Santa-Maria in Aquiro*, place Capranica. Je travaillais beaucoup, je fis des économies, et quand mon Giovanni fut élevé, il joignit son travail au mien, et sa bonne conduite lui valut la place qu'il occupe encore au jourd'hui dans les catacombes. — Vous savez Monseigneur, qu'on n'emploie pour ces excavations saintes que des braves gens, des hommes de confiance, et mon fils, je puis le dire en toute vérité, quoique je sois mère, est un brave homme et un bon chrétien.

Dans les temps difficiles que nous venons de traverser après la mort du pape Grégoire, et l'élection de ce saint homme, Pie IX qui, aujourd'hui, veut bien nous donner, à nous pauvres gens, une si grande marque de sa bonté, quand aux transports de joie et d'amour succédèrent les outrages et la révolution; quand ce cher Pape, après avoir été l'idole du peuple et l'avoir comblé

de bienfaits, a été obligé de fuir pour éviter de plus grands crimes à ses ennemis et de plus grands maux à l'Église, alors, oh! je puis le dire, j'ai été fière de mon fils. Il fit son devoir, Monseigneur; il tint bon contre tous les propos que les impies répandaient de tous les côtés; il est demeuré fidèle pendant toute la tourmente révolutionnaire, mettant la main à tout ce qu'il y avait de bon à faire, ici pour éviter des profanations, là pour soutenir les faibles, défendre les ministres de la religion, conserver les objets précieux du trésor des basiliques; enfin il fut ma gloire et mon bonheur, et, depuis le retour de notre bien-aimé Pontife, il a repris sa place aux catacombes. On est content de lui, il travaille bien, il aime son état et nous édifie bien souvent par ses discours et ses récits.

Il y a longtemps déjà que nous avons construit cette cabane sur ce tombeau païen, qu'on a bien voulu nous céder. Nous avons tâché de sanctifier ce lieu par la prière et la bonne conduite, et nous aimons à remplir cette demeure des images saintes que vous y voyez. — Giovanni qui s'était marié avec une bonne jeune fille, dotée par la confrérie du Gonfalon, ne jouit pas longtemps du bonheur que cette union apporta dans notre petit ménage. La Providence nous

*

réservait encore une épine cruelle ; ma pauvre bru, qui était mûre pour le ciel, mourut en donnant le jour à cette chère petite, qui fait aujourd'hui l'unique joie de son père et de son aïeule, et que j'espère élever, Monseigneur, dans les principes qui m'ont fait supporter tant de douleurs, et trouver des consolations continuelles par la pratique de la religion et l'accomplissement de mes devoirs.



Chapitre III.

L'éducation.

Francesca avait fini de parler. Sa petite fille, qu'elle avait instinctivement pressée sur son cœur, comme pour donner plus de force à la promesse qu'elle faisait de l'élever chrétiennement, semblait vouloir, par ses caresses, dédommager sa vieille mère de ses soins et de ses peines ; et, passant ses petits bras autour du cou de son aïeule, inclinait sa jolie figure rose sur la tête blanchie et les traits ridés de la bonne vieille, et formait un de ces tableaux d'intérieur digne du pinceau d'un grand peintre.

Le bon prélat, touché de l'histoire de cette

pauvre famille si éprouvée et maintenant si heureuse, malgré sa pauvreté, contemplait ce spectacle avec émotion, et, remerciant Francesca de son long récit, lui dit qu'il serait désolé de venir, avec l'intention de lui faire du bien, troubler sa tranquillité présente; qu'il la voyait parfaitement en état de donner une bonne éducation à Maddalena, et que, s'il pouvait lui être utile en quoi que ce soit, elle devait compter sur lui et se présenter avec confiance, sûre d'être toujours bien accueillie.

Cependant, au milieu de la joie que ressentait la bonne femme de ne pas se séparer de son enfant chérie, et malgré le petit mouvement de vanité qu'éprouve toujours un orateur après avoir gagné sa cause, un nuage passa tout à coup sur son front. Elle se souvint qu'elle n'avait pas le droit de refuser, à elle seule, les propositions faites si généreusement en faveur de la petite par le Saint-Père lui-même; que Giovanni devait être consulté, et que lui seul pouvait donner une réponse définitive.

— Monseigneur, reprit-elle alors en faisant violence à son émotion, je vous ai répondu en mère qui sent les bienfaits, qui est pleine de reconnaissance, mais qui souffre et qui aime peut-être avec trop de faiblesse. Ma voix ne doit pas seule être écoutée. Maddalena a un père; je l'in-

formerai de l'honneur que nous a fait notre bien-aimé Pontife en s'occupant de nous. Je lui ferai part de ses offres généreuses, et il sera fait ce qu'il décidera, Monseigneur, dussé-je en mourir de chagrin.

A ces mots, la bonne Francesca ne songea plus à retenir ses larmes, et les sanglots lui coupèrent la voix.

—Tranquillisez-vous, tranquillisez-vous, bonne mère, répétait avec sollicitude le bon prélat, qui ne s'attendait pas à cette nouvelle scène. Vous pourrez réfléchir tout à votre aise avec votre fils, et me communiquer ensuite votre décision. Mais je vois dès aujourd'hui que cette enfant, que Sa Sainteté a vue si éloignée de tout secours pour son éducation, aura en vous une bonne maîtresse, et qu'elle n'a qu'à profiter de vos leçons pour devenir une honnête et pieuse jeune fille, qui sera plus tard bonne épouse et bonne mère. Adieu donc, et que le bon Dieu vous bénisse et vous protége.

Au moment où le prélat se levait pour sortir la porte s'ouvrit, et un homme à la figure ouverte et franche entra dans la cabane. C'était Giovanni qui revenait du travail.

Surpris de ne point voir comme à l'ordinaire sa mère et sa fille épier son retour, il avait été

saisi de la crainte vague de quelque malheur, et, pressant le pas, il était entré précipitamment pour rassurer son cœur alarmé.

A la vue d'un prêtre, son front s'était éclairci, il s'était découvert avec respect, et, en s'approchant pour lui baiser la main, reconnut, non sans quelque saisissement, l'un des prélats familiers du Pontife, qui, selon son habitude, pour mieux se livrer sans éclat aux œuvres de charité, s'était dépouillé de toutes les marques distinctives de la prélature et, en soutane noire, était venu modestement à pied.

L'étonnement et le respect firent faire à Giovanni deux pas en arrière, mais les larmes de sa mère et la petite figure contristée de l'enfant firent naître en lui une perplexité que Francesca se hâta de faire cesser, en lui disant que le prélat venait de la part de Sa Sainteté lui offrir une place gratuite pour Maddalena à l'hospice de Saint-Michel.

Il n'en fallut pas davantage pour expliquer à l'ouvrier la douleur de sa mère, et, s'inclinant profondément :

—Monseigneur, dit-il, la bonté de notre Saint-Père me touche plus qu'elle ne m'étonne. On est accoutumé à Rome et dans les environs aux bienfaits que sème sa main paternelle, et cependant

chaque preuve de sa charité émeut et console. Votre visite dans cette pauvre cabane, Monseigneur illustrissime, et le motif qui nous la procure resteront enregistrés à jamais dans nos cœurs. Veuillez assurer Sa Sainteté de notre profonde reconnaissance. Autant nous sentons le prix de sa bonté, autant nous craindrions d'en abuser en enlevant à de plus pauvres que nous la place qui nous est offerte pour cette enfant. Je suis fort, je travaille; Dieu merci, j'ai une bonne place aux catacombes; tous trois, nous avons du pain et la lampe de la madone n'a encore jamais manqué d'huile.

En disant cela, Giovanni s'inclinait devant une image grossièrement taillée, mais admirable d'expression, près de laquelle, en effet, brûlait une petite lampe que le soleil, baissant à l'horizon, n'avait pas permis jusqu'alors de remarquer.

— Je ne puis donc accepter pour Maddalena, mais j'implorerai votre charité pour la fille d'un pauvre ouvrier de la voie Appienne, qui n'apprend rien de bon de ses parents, et qui n'est pas encore mauvaise. Peut-être la sauverait-on, si votre Seigneurie illustrissime voulait bien obtenir la place destinée à ma chère enfant, qui, grâce à Dieu, avec nous n'apprendra qu'à bénir et le Sauveur et son vicaire.

— Nous y penserons, mon brave homme, répondit le camerier secret; mais aujourd'hui ne décidons rien. Je reviendrai vous voir. Il se fait tard; déjà, je devrais être en ville. Puisse la bénédiction du ciel demeurer au milieu de vous. Je vous ai apporté celle de notre Saint-Père; priez pour lui, et quoi qu'il arrive, comptez toujours sur moi.

Toute la famille agenouillée baisait les mains du prélat. Giovanni, son chapeau à la main, le précéda pour lui aider à descendre le petit escalier extérieur et l'accompagna, avec tout le respect possible, jusqu'aux premières maisons de la ville.

Il était nuit quand Giovanni revint à la cabane. Maddalena dormait dans sa petite couchette et la vieille mère priait. Il y avait tant de calme dans ce petit intérieur que l'ouvrier fit taire tous les scrupules qu'il commençait déjà à avoir sur sa réponse, et, pensant qu'il ne se devait pas moins à sa mère qu'à son enfant, il alla presser ses lèvres sur la main ridée que cette première lui tendait tout en disant son chapelet, et qu'elle posa sur sa tête en signe de bénédiction; puis, bientôt, tout dans la cabane redevint tranquille et silencieux jusqu'à la suivante aurore.

A peine Francesca se retrouva-t-elle seule le

lendemain avec sa petite Maddalena qu'elle repassa dans son esprit tous les événements de la veille, remercia Dieu et la sainte Vierge de n'avoir point permis qu'elle fut séparée de son petit trésor, et prit en même temps la résolution de veiller encore plus qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors au développement de son intelligence, et à cette instruction qu'elle avait promis de faire en conscience.

Comme pour donner plus de force à ces sentiments en les consacrant par une cérémonie religieuse, il fut convenu qu'on irait vers le soir dire le chapelet à l'église et porter des roses à la madone de Saint-Sébastien. Maddalena fit avec joie le sacrifice de ses plus belles fleurs; le sacristain les plaça, comme à l'ordinaire, aux pieds mêmes de l'image de Marie; et depuis ce moment, que la dévotion rendait solennel, la bonne vieille ne pensa plus qu'à l'éducation et à l'avenir de son enfant chérie.

La mère et le fils étaient pénétrés de reconnaissance envers le Pontife-Roi dont ils avaient reçu une marque si touchante de sollicitude paternelle; cependant ils parlaient peu de la proposition qui leur avait été faite. Tous deux semblaiént sentir un secret remords de leur refus. Il pensaient l'un et l'autre aux avantages dont

une tendresse, peut-être mal entendue, allait priver leur enfant; mais ils n'osaient point se faire part de leurs réflexions mutuelles et ils se taisaient, en redoublant de soins pour l'éducation de la petite et d'amour et de gratitude envers leur Souverain bien-aimé.

Le récit que Francesca avait fait au prélat de toute l'histoire de sa vie l'avait tout naturellement reportée vers la Suisse, et le besoin dans lequel elle était de devenir maîtresse lui rappelait aussi le couvent des Ursulines, où elle avait été élevée, et les leçons qu'elle y avait reçues. Elle se voyait encore sur les bancs de la classe, écoutant les avis de la bonne sœur Fortunée, étudiant de tout son cœur, travaillant avec courage et remportant souvent des prix qui rendaient sa bienfaitrice bien heureuse. Mais si elle avait beaucoup appris, elle avait aussi beaucoup oublié..... Que de choses dont elle aurait voulu se rappeler! combien d'autres dont elle se souvenait fort bien, mais qu'elle ne pouvait guère enseigner à Maddalena! Pour plusieurs, il eût fallu des livres, pour d'autres du papier, pour d'autres encore des étoffes qu'on pût changer en fleurs pour les autels ou en garnitures brodées pour les aubes et les surplis. Mais tout cela était bon pour l'adroite femme de chambre d'une

grande dame et non pour la fille d'un manœuvre.

Francesca soupirait quelquefois en pensant à son bien-être antérieur, puis elle se consolait bientôt en se souvenant de la misère dans laquelle l'avait plongée son mariage et les excès de son mari; elle se voyait à la Trinité des pèlerins, bénissait Dieu de sa miséricorde, et, en regardant sa cabane, en pensant aux deux êtres chéris qui y vivaient avec elle, aucun bonheur ne lui semblait désirable.

Cependant, il fallait se fixer sur ce qu'on devait apprendre à Maddalena. Bientôt, le programme fut fait: le catéchisme bien compris, bien expliqué; l'Histoire sainte et celle de l'Église, dans les limites propres à une pauvre femme; quelque chose sur la vie des saints, dont chaque jour Giovanni aidait à retrouver les précieuses reliques; la prière, la lecture, le travail et plus tard un peu d'écriture et de calcul. Mais c'était principalement l'amour du bon Dieu et la pratique de la vertu que Francesca et Giovanni se proposaient d'enseigner à l'enfant, car ils savaient que c'est la meilleure science pour le ciel, et la seule qui, sur cette terre, nous aide à supporter toutes les douleurs.

Tel était le projet d'éducation de la bonne

femme, projet qui avait déjà reçu un commencement d'exécution, avant que la visite du Monseigneur lui eût donné une nouvelle vie.

L'élève était docile et intelligente. Elle aimait à entendre raconter les belles histoires de la Bible, pleurait sur le sort d'Abel, faisait mille questions sur le déluge qu'elle avait peine à comprendre, et s'enthousiasmait pour le petit Moïse exposé sur les eaux, et le jeune Joseph vendu par ses frères. Mais, ce qui surtout émouvait son jeune cœur, c'étaient les récits de son aïeule sur l'enfance du Sauveur, sur ses bienfaits, ses miracles, sa mort, et les douleurs de Marie. Alors elle collait ses lèvres avec de pieux transports sur le crucifix suspendu à la muraille, et envoyait d'enfantins baisers avec ses petites mains à la bonne madone placée trop haut pour l'atteindre.

Bientôt Francesca lui parla de Rome païenne, de ses grandeurs, de ses monarques tout-puissants; puis des apôtres saint Pierre et saint Paul venant évangéliser les Romains et leur faire connaître le bon Dieu. Elle lui contait leur glorieux martyre; et les dimanches suivants Giovanni conduisait la petite à la prison Mamertine (1), où

(1) La prison Mamertine ferme aujourd'hui les cryptes de l'église de *San-Pietro-in-Carcere*. Des autels ont été placés à chaque étage pour la célébration des saints mystères.

les apôtres furent enfermés par amour pour Jésus-Christ; sur le Janicule où saint Pierre fut crucifié; au Vatican, dans la célèbre basilique qui s'élève sur le tombeau de ces mêmes apôtres; enfin, comme les courses se renouvelaient chaque semaine, on allait même jusqu'aux eaux Salviennes, sur la route d'Ostie, au lieu où fut décapité saint Paul; et jamais les pieux promeneurs ne manquaient de boire de l'eau des trois fontaines miraculeuses et d'en apporter un peu à Francesca.

L'enfant, insatiable en fait d'histoires, apprenait peu à peu celle des persécutions et des nobles martyrs, de ceux surtout qui ont arrosé de leur généreux sang la ville ou les environs de Rome. Si la grand-mère lisait la vie de saint Ignace d'Antioche, on allait ensuite prier au Colysée. Si Giovanni racontait qu'on avait enfin retrouvé dans les catacombes de saint Calixte le lieu où fut réellement ensevelie sainte Cécile, on faisait une course au Transtevere (1) pour visiter la maison de la sainte, aujourd'hui changée en église, la salle de bain où elle souffrit son premier martyre, et l'autel où repose son corps.

Le bon ouvrier, avec cette familiarité qu'a le

(1) Quartier populeux situé au delà du Tibre.

paysan romain pour l'histoire des monuments antiques, racontait à sa fille tout ce qu'il savait des diverses ruines qui se trouvaient sur son chemin, et lui montrait partout le bienfait de la religion consacrant au vrai Dieu les temples des idoles, et remplaçant par une loi d'amour les terribles sacrifices des anciens.

Au nombre des saints martyrs, qui attiraient plus particulièrement l'attention de Maddalena, se trouvaient naturellement le disciple chéri du Sauveur qu'on allait invoquer dans sa chapelle de la porte Latine, au lieu où il sortit plein de vie de l'huile bouillante dans laquelle il avait été plongé; la jeune et douce Agnès sur la tombe de laquelle Maddalena aimait voir bénir les petits agneaux dont la laine sert à tisser le *pallium* des archevêques; enfin, le valeureux Sébastien dont les précieux restes sur lesquels s'éleva, dans le quatrième siècle, la basilique voisine de la cabane, étaient chaque jour visités par cette pieuse famille.

— Vois, chère enfant, disait Giovanni à la petite fille en lui montrant une modeste chapelle au sein des ruines grandioses du mont Palatin; vois ce sanctuaire, il a été élevé par la piété des fidèles dans les décombres d'une superbe cour, au lieu même où saint Sébastien fut percé de

flèches et souffrit son premier martyre. Cette colline était alors couverte de palais magnifiques, remplis de toutes les richesses du monde. C'était la demeure des empereurs qui commandaient à l'univers. Rien ne reste de toute cette magnificence. Les ennemis de Dieu ont passé, leur maison s'est écroulée et l'on ne prononce plus leur nom sur cette colline où rien ne les rappelle que des ruines informes. Mais dans le coin d'une de leurs cours, il y eut un chrétien qui tomba percé de flèches et arrosa le sol de son sang généreux; il n'était rien auprès de ce qu'étaient les empereurs, et cependant son nom est répété ici par la prière, et du sein des ruines s'élève un temple en son honneur. C'est qu'il mourut pour son Dieu, et que Dieu qu'il glorifia sur la terre le glorifie à son tour dans le ciel et ici-bas.

C'était par des promenades semblables que la petite Maddalena apprenait sur les lieux l'histoire des premiers siècles de l'Église, et que son cœur se formait aux sentiments grands et nobles. Tout le reste de la semaine elle travaillait sans relâche, apprenant à raccommoder elle-même ses vêtements et filant avec un art tout particulier, en chantant un cantique ou en écoutant sa bonne mère et répondant à ses questions.

Le rosier chéri n'était pas oublié; il fournissait

toujours une rose pour les sanctuaires où Giovanni conduisait sa fille, et semblait être toujours en mesure de donner des fleurs à l'enfant qui en faisait un si saint usage.

Les années se passaient ainsi tout doucement. Le bon Monseigneur était revenu à diverses reprises, sinon pour secourir la petite famille, du moins pour s'édifier auprès d'elle, et chaque fois cependant, il laissait à la bonne Francesca, ou à la *rose du tombeau*, comme on continuait à appeler Maddalena, des preuves de son intérêt. Un jour c'était un livre, une autre fois un chapelet, une médaille, et quelquefois même un bel écu enveloppé dans un papier sur lequel était écrit: « Pour la dot de Maddalena. » — La visite, on le pense, était toujours reçue avec joie, et la bonne femme gardait avec une rigidité consciencieuse le petit trésor de son enfant, en y ajoutant elle-même tous les baïoques et les demi-pauls (1) qu'elle pouvait économiser.

L'heure était venue de songer à la plus grande, à la plus sainte action de la vie. Maddalena avait onze ans; son jeune cœur languissait après le moment heureux où il deviendrait le temple de son Sauveur, et le bon Père franciscain, exerçant

(1) Autre monnaie romaine.

à Saint-Sébastien les fonctions de curé, crut pouvoir l'admettre au nombre des enfants qui se préparaient à faire leur première communion. Maddalena brilla dans les catéchismes par sa piété, sa modestie et la précision de ses réponses.

Mais ses excellents parents désiraient pour elle une préparation particulière, et le bon prélat qui n'avait cessé de la protéger la fit entrer pour huit jours dans la maison de Saint-Pasquale.

A Rome, où rien n'est oublié de ce qui peut contribuer au bien spirituel de toutes les classes de la société, il y a plusieurs maisons de retraite, où à différentes époques on rassemble autour du saint autel les personnes qui désirent se retremper dans le service de Dieu. Celle de Saint-Pasquale est destinée aux pauvres. Des prêtres séculiers dirigent la maison des hommes, des Oblates de saint Augustin prodiguent leurs soins maternels aux femmes ou aux jeunes filles qui leur sont distinctivement confiées. — A certaines époques de l'année il y a des retraites pour les premières communiantes et c'est à l'une d'elles que fut admise Maddalena.

Durant huit jours elle entendit de touchantes instructions, purifia de plus en plus son âme déjà si pure et se prépara avec une ferveur angélique à recevoir son Sauveur. Dès le matin du grand

jour Francesca et Giovanni arrivèrent à Saint-Pasquale, ils reconnurent bientôt leur fille chérie au milieu d'une soixantaine de jeunes filles vêtues de blanc qui attendaient à la chapelle, et leur émotion fut à son comble, quand après de touchantes allocutions, ils virent Maddalena recevoir son Sauveur des mains d'un prince de l'Église venu là pour donner plus de solennité à la cérémonie, et quand après la sainte messe elle leur fut rendue ils leur semblait qu'ils l'aimaient en core davantage.

Tout le jour il y eut fête à la petite cabane et le rosier chéri en occupait la plus belle place: la terre en avait été soigneusement changée; un un plus grand pot, où pouvaient à leur aise croître les jeunes pousses qui renouvelaient sans cesse la vigueur de la plante bien-aimée, avait été substitué à celui qui, trop petit, emprisonnait trop étroitement les racines, et, après cette transformation, la bonne grand'mère, toute ravie, avait sorti de la cachette où jusqu'alors elle avait gardé ce qu'elle appelait le trésor de sa petite fille, les quelques écus du bon prélat, les petites pièces données par les étrangers à la jolie enfant qui leur offrait des morceaux de marbre antique, et enfin tout ce que la bonne mère avait pu économiser elle-même pour sa chère Maddalena. Elle

compta son trésor; il y avait en tout 83 pauls. Huit écus et demi! c'était une fortune. Le tout fut enveloppé avec soin dans un petit sac de toile, puis confié au rosier lui-même qui devait en être le fidèle gardien. Placé tout au fond du pot, sous la nouvelle terre, et bien recouvert, le petit sac était tout à fait invisible et introuvable pour tout autre que pour l'inventeur de la cachette.

Le rosier était la propriété de Maddalena, c'était son bien, c'était grâce à lui qu'elle faisait ses petites offrandes au bon Dieu et à ses saints, et un jour le rosier lui-même lui offrirait une dot que la bonne aïeule pensait bien continuer à grossir par de fréquentes additions au petit trésor.

Ce placement important, fait le jour même de la première communion de sa petite fille, semblait à Francesca de bon et heureux augure, et sa satisfaction à ce sujet ajouta, sans que personne pût s'en douter, à la joie générale de la famille.

La première communion de Maddalena avait fait époque dans la vie morale de l'enfant. Tout en elle semblait s'être épuré par la grâce divine; ses sentiments enfantins d'amour de Dieu avaient pris un caractère d'onction et de force qui donnait à ses actions les plus simples un prix que

Dieu seul pouvait comprendre. L'enfant charitable, qui autrefois courait avec empressement porter au pauvre mendiant le morceau de pain que lui envoyait son aïeule, aimait actuellement à accompagner d'une privation chacune de ses petites aumônes. C'était de sa part qu'elle prenait pour donner; c'étaient les petits cadeaux que parfois lui faisait son père qu'elle aimait à sacrifier pour de plus pauvres qu'elle, à force de soins elle parvenait toujours à trouver dans ses pauvres habits quelque chose de superflu dont elle put couvrir les enfants demi-nus qui s'approchaient de la cabane.

Cet amour des pauvres était devenu sa pensée dominante, et rien de ce dont elle pouvait se passer ne demeurait en sa possession. Quelquefois, la prévoyante Francesca lui faisait quelques observations, en lui montrant qu'il était bon de donner, mais qu'il fallait le faire avec prudence, en pensant à l'avenir. L'enfant souriait de son doux sourire et répondait en français, langue qu'elle employait toujours quand elle voulait gagner son aïeule. « Mère, n'ayez pas peur; le bon Dieu nous le rendra.» Alors, Francesca embrassait sa fille et donnait tout ce qu'elle voulait, le pain, les oranges, les olives, et, selon la promesse de l'enfant, à la cabane on n'en était pas plus pauvre.

Mais c'était surtout la dévotion au Saint-Sacrement qui ravissait Maddalena. Depuis qu'elle avait reçu son Dieu, elle ne pensait plus qu'à le recevoir encore et à l'adorer toujours. Ses promenades n'avaient plus d'appas pour elle si elles ne se terminaient pas par une visite à l'un des sanctuaires où le sacrement d'amour était exposé en quarante heures, et, quand sonnait l'heure du retour, il fallait toujours l'arracher du sanctuaire, où elle restait plongée dans une douce extase. Son bonheur était d'aller de grand matin à l'église assister à la première messe, pendant laquelle on récite à haute voix le chapelet, et de payer ainsi un hommage au sacrement auguste en priant Marie d'offrir, de présenter à Jésus l'expression de son amour.

Ses devoirs d'intérieur, faits avec l'intention d'être agréable à celui qui voit nos moindres actions, étaient empreints de tant de soin, de gaieté et de grâce, que la bonne vieille se croyait au paradis en voyant sa petite fille si prévenante et si pieuse, et que la mère et le fils, chaque jour plus heureux par leur enfant, commençaient à recueillir les fruits de l'éducation qu'ils lui avaient donnée, et remerciaient le ciel de leur bonheur.



Chapitre IV.

Les habitants du val Egérie.

Nous avons dit que les voies romaines étaient autrefois bordées de tombeaux. Les dévastations des barbares et les guerres incessantes du moyen âge ont détruit ce magnifique amas de monuments antiques. Beaucoup de merveilles de sculpture ont été enlevées, vendues, au plus offrant, et ornent aujourd'hui plus d'un musée dans les grandes capitales de l'Europe; d'autres ont été entièrement mutilées; d'autres enfin gisent encore parmi les décombres, ensevelies sous d'autres décombres recouverts de terre, d'herbe ou de mousse. C'est ce qui forme ces milliers de petits monticules de dimensions plus ou moins grandes que l'on remarque dans la campagne romaine, et qui ne semblent, au premier aspect, que les inégalités d'un terrain accidenté.

Ça et là quelques arcs d'un gigantesque aqueduc, quelque pan de muraille dont la brique liée avec le solide mastic de la *pouzzalana* (1) semble former un bloc de granit; quelques morceaux de

(1) Especè de terre ou sable rougeâtre, produit vulcanique dont les carrières sont nombreuses à Rome, et qui donne aux édifices cette solidité renommée des monuments romains.

marbre grec mêlés aux plantes ou aux cailloux; enfin, quelques ruines plus grandioses à demi couvertes de lierre, prouvent que la main de l'homme avait passé par là, et que ces champs incultes, deveuus aujourd'hui des pâturages, avaient eu autrefois une vie de luxe et de grandeur analogue à la ville superbe dont ils formaient la ceinture ou les avenues.

Or, dès que Pie IX exilé fut de retour à Rome, dès que son gouvernement paternel eut pu cicatriser les plaies faites par la démagogie à son peuple bien-aimé, et qu'une douce paix, une tranquillité pleine de confiance eut succédé au délire des passions déchaînées, dès que les arts refleurirent et que Rome en fut de nouveau l'inspiratrice et le centre, le Pontife-Roi ordonna de tous côtés des excavations, destinées en premier lieu à donner du pain à de nombreux ouvriers, ensuite à rendre aux arts les sculptures enfouies, et à offrir aux savants antiquaires des données plus certaines pour leurs doctes ouvrages sur la Rome antique.

Tandis que les catacombes étaient déblayées et parcourues en tous sens par des ouvriers formant une corporation religieuse, comme successeurs des anciens *fossoyeurs* des premiers siècles, et que, sous la direction d'hommes éminents en

science et en piété, ils s'occupaient à en extraire les ossements des martyrs, les instruments de leur supplice et les inscriptions tumulaires les plus remarquables, d'autres ouvriers, sous la direction d'autres hommes, éminents aussi dans la connaissance de l'art antique, fouillaient partout les bords des anciennes voies et les lieux où l'on présumait l'existence des restes d'une autre époque.

C'est ainsi qu'à Ostie on voit maintenant surgir des rues presque entières, des maisons élevées encore de plusieurs pieds, des statues, des mosaïques de tous genres ; que sur la voie Nomentane et sur la voie Latine d'autres excavations ont amené la découverte d'églises des premiers siècles, de tombeaux du temps de la république; et que chaque jour sur la voie Appienne on arrache à la terre ici un sarcophage admirablement sculpté, là une inscription, plus loin une statue ou entière ou mutilée, et mille morceaux de marbre de prix.

Or, à peu de distance de la cabane de Francesca et de Giovanni, deux ouvriers travaillaient avec ardeur aux excavations de cette même voie Appienne sur laquelle nous avons vu grandir une gracieuse enfant dans un tombeau antique. C'étaient le père et le fils. Celui-ci était marié et

avait plusieurs petits enfants qui venaient souvent, couverts de guenilles, implorer la charité des étrangers et les poursuivaient parfois assez loin de leurs importunes requêtes.

La mère était une femme jeune encore, belle de cette beauté mâle qu'ont souvent les Italiennes, et ses yeux scintillaient comme de brillantes étoiles. Mais tout en elle annonçait le désordre et la malpropreté. Son nom était Luigia, quoiqu'on l'appelât communément par diminutif la Gigia. Elle venait fréquemment gourmander son mari, et plus encore son beau-père, du peu d'argent qu'ils gagnaient, disant que, s'ils savaient au moins faire une belle trouvaille, leur maison se monterait un peu, mais qu'ils n'étaient que des fainéants qui devaient un jour mourir sur un fumier.

Pendant ces sermons journellement répétés, le père, qui était un vieillard et qui travaillait plus que ne le comportait son grand âge, essuyait souvent du revers de sa main une larme furtive, et, poussant un soupir étouffé, se taisait et continuait son ouvrage, tandis que son fils, répondant injure pour injure, laissait là le travail pour avoir avec sa femme des scènes déplorables qui finissaient souvent par des coups. Alors il s'absentait des jours entiers et ne revenait jamais

sans une ample provision de blasphèmes et d'idées révolutionnaires, qu'il débitait à demi ivre, et en criant à tue-tête contre le Pape, les prêtres et tous les *imbéciles* qui les écoutent et se laissent gouverner par eux. Alors malheur à qui l'eût contredit dans ces inconvenantes et déplorables paroles; malheur à l'enfant qui eût fait un signe de croix, où au vieux père qui eût hasardé une réponse. Les coups de poings, de bâton, et même de pioche, l'eussent immédiatement châtié du tort, pour Beppo impardonnable, de défendre les *calottins*.

La Gigia aussi mauvaise que son mari, criait plus fort que lui, et rien de ce qui est saint et sacré n'était respecté par elle.

Par ces cris injurieux elle regagnait parfois les bonnes grâces de Beppo, et de cette union momentanée naissait un surcroît de peines et de mépris pour le pauvre vieux Lorenzo qui expiait ainsi, par un supplice de chaque jour, les égarements de sa jeunesse, l'amour trop aveugle qu'il avait eu pour son fils, et sa propre conduite envers les auteurs de ses jours. Leur malédiction pesait sur lui de tout son poids, car lui aussi avait été mauvais fils, et maintenant il comprenait ses torts, et sentait que tôt ou tard la justice de Dieu sait atteindre le coupable.

Cette famille si différente de celle de Maddalena habitait, près de là, une autre cabane moins propre, mais pittoresque et dans un site non moins célèbre. C'était à quelque distance de l'antique voie, dans une jolie petite vallée, dominée, d'un côté, par un bouquet d'arbres, restes séculaires d'une forêt sacrée, de l'autre par une petite église, et à quelques pas de la célèbre fontaine Égérie, qui a donné son nom à la vallée.

L'église avait été autrefois un temple de Bacchus; maintenant elle rappelait les combats et les gloires du pape saint Urbain, en mémoire de la retraite qu'il y trouva dans une crypte profonde, et des saints mystères qu'il célébra longtemps dans ce même lieu.

La fontaine avait d'autres souvenirs chers aux anciens romains. C'était là que Numa venait, dit-on, s'inspirer chaque jour des sages conseils de sa nymphe protectrice, et apprendre l'art si difficile de gouverner les humains.

C'est ainsi qu'à Rome les monuments religieux se mêlent partout aux souvenirs profanes, et qu'on voit toujours deux pouvoirs en face l'un de l'autre. L'un jadis grandiose, orgueilleux, dominateur du monde antique, et maintenant humilié, détruit, oublié; l'autre primitivement repoussé, refoulé dans les entrailles de la terre, comme si

le monde païen n'eût pu lui donner une place, mais qui, peu à peu grandissant dans l'ombre et versant des flots d'un sang pur sur cette terre couverte de crimes, semble avoir voulu la laver avant de s'y établir, et dont les généreux enfants règnent sur cette Rome superbe, à force d'être venus y mourir.

Ce n'était point par hasard que Beppo avait bâti sa cabane dans le val Égérie; ce n'était ni pour la beauté et la fraîcheur du site, ni pour les souvenirs de Numa ou de Bacchus, quoique ce dernier ne lui fût pas indifférent; c'était encore moins cependant par dévotion à la crypte du saint martyr. Un autre culte l'y avait conduit: celui du veau d'or.

La fontaine Égérie avec sa grotte profonde tapissée de cette plante fraîche et charmante appelée vulgairement *les cheveux de Vénus*, et qui abonde en Italie sur les rochers humides, la limpidité de ses eaux retombant dans un bassin de marbre, sa statue mutilée, ses poétiques souvenirs, tout attirait les voyageurs qui venaient continuellement, ou rêver solitaires aux lieux où rêvait le sage Numa, ou égayer en joyeuse compagnie les échos de la vallée.

Le printemps surtout amenait là dames et gentilshommes, et de gais repas champêtres réu-

nissant une bruyante société dans la grotte ou dans le bois voisin; il était assez facile à la famille de l'ouvrier d'en tirer au moins quelques aïoques, et souvent un repas ou de meilleures aubaines.

Quand la troupe joyeuse avait repris les voitures qui l'attendaient près de Saint-Urbain, toute la petite famille de Beppo se jetait sur les restes du festin, ou se couchant en tous sens dans l'herbe et dans la mousse, cherchait, avec des yeux pleins d'envie, si quelque objet précieux n'aurait point été perdu dans les ébats de la société. Parfois ils faisaient des trouvailles assez considérables et se faisaient payer chèrement leur peine ou leur bonheur, en obtenant de fortes récompenses, ou même en s'emparant de ce qu'ils avaient trouvé; car le propriétaire ne venait pas toujours à la recherche.

La cabane était malpropre et désordonnée. Cinq ou six enfants y criaient à l'envi, et se disputaient les dons des étrangers jusqu'à ce que la mère eût redoublé les cris, en administrant un soufflet aux plus récalcitrants et en s'emparant de l'objet en litige.

Le vieux Lorenzo, toujours mal reçu au logis, traité comme le dernier des hommes, avait beau gagner son pain par un travail assidu, il mangeait

toujours trop et ne travaillait jamais assez, ayant, au dire de la Gigia, l'obligation de nourrir lui-même tous ses enfants au lieu de recevoir leur aumône.

Tels étaient les voisins de Francesca et de Giovanni. Inutile de dire que la bonne femme les fuyait le plus possible et éloignait surtout de leur société la petite Maddalena. Giovanni, ne s'en approchait que pour tâcher de leur faire du bien, de ramener à de meilleurs sentiments le pauvre Beppo, et de consoler le vieillard, qu'il assistait de tout son pouvoir chaque fois qu'il lui était possible de le faire à l'insu de ses persécuteurs. Peu à peu il était parvenu par ses bonnes et pieuses paroles, à ranimer en lui des sentiments religieux presque éteints, à lui faire accepter son malheur en esprit de pénitence, et à réchauffer sa pauvre âme au feu divin de l'amour de Dieu.

Ses efforts étaient moins efficaces auprès du fils, qui, sans être foncièrement hostile à son père, se laissait aller envers lui aux mauvais traitements, plutôt par l'inspiration de sa femme et par l'état d'ivresse dans lequel il se plongeait souvent, que par un projet arrêté de lui faire du mal. Mais il y avait en lui deux grands obstacles aux heureux effets qu'on eût pu attendre de

l'exemple et des conseils de Giovanni : c'était son horreur pour tout ce qui a rapport à la religion, et sa mauvaise tête en fait de politique. Deux fois amnistié par la clémence du Pontife-Roi, il n'avait jamais ressenti envers lui la moindre gratitude, et n'avait jamais laissé échapper la moindre occasion de se joindre à quelque sédition.

L'amour du gain, de quelque manière qu'il se présentât, en faisait parfois un travailleur infatigable, et souvent un agent servile de toutes les ligues et de tous les agitateurs étrangers. Malgré cela, et par un des effets du gouvernement trop paternel de Rome, Beppo était cependant employé aux excavations et bien rétribué pour son travail, qui, s'il l'eût voulu, aurait suffi, avec celui de son père et de l'ordre chez sa femme, pour soutenir pauvrement, mais honorablement sa petite famille. Cependant quoique l'argent abondât, tant par la paie que par les aumônes et les libéralités des révolutionnaires, la misère était là, bien souvent à la porte du logis, avec son hideux cortège.

Giovanni avait trop étudié ce pauvre homme pour ne pas avoir reconnu tout d'abord que le gain était son Dieu, et il résolut d'exploiter cette passion pour l'amener au bien, mais hélas ! c'était difficile.

Parmi les enfants de Beppo et de la Gigia, il y avait une petite fille nommée Martha, qui paraissait devoir être aussi le souffre-douleur de la famille. Peu favorisée de la nature, elle boitait un peu, ce qui lui occasionnait de fréquentes chutes par suite desquelles elle était demeurée bossue et d'une santé fort délicate. Son infirmité la rendait triste et maussade, mais elle n'était pas méchante; au contraire, toute faible qu'elle était, souvent elle défendait son grand-père des agressions des autres enfants, ce qui d'ordinaire lui valait à elle-même les coups qu'elle n'évitait guère au vieillard. Mais celui-ci l'aimait et la protégeait à son tour, quand cela lui était possible.

La Gigia n'aimait pas Martha, et avait souvent répété, en mère dénaturée, qu'elle vivait trop longtemps pour être si chétive, et ferait bien mieux de mourir en se cassant le cou par une nouvelle chute, que de manger ainsi le pain de ses frères et de ses sœurs, qui savaient le gagner en importunant les passants. Giovanni savait cela. Aussi, lorsque le bon Monseigneur était venu offrir pour Maddalena une place à San-Michele, avait-il pensé tout de suite à Martha, et c'était elle qu'il avait proposée pour remplacer sa fille.

L'affaire n'en était pas restée là, et la pauvre

enfant était effectivement entrée à l'hospice, où elle était élevée chrétiennement et soignée avec tendresse. Giovanni avait été l'instrument du bienfait, mais Maddalena en avait eu tout l'honneur, et avait porté elle-même la bonne nouvelle avec ces paroles d'ange qui lui étaient propres et qui la faisaient chérir de tout ceux qui la connaissaient.

Le bon ouvrier des catacombes n'avait pas laissé échapper l'occasion de montrer à Beppo que la bonté du Pontife, s'étendant à tous comme celle de Dieu qui donne aux oiseaux leur pâture, lui enlevait une grande charge dans la personne de cette enfant malade qui lui aurait coûté plus que tous les autres. Il s'efforçait de stimuler sa reconnaissance envers le Pape, mais, hélas! s'il est vrai que la bonté fait partout des ingrats, nulle part cet adage n'est si souvent réalisé que dans les États pontificaux.

Peu de jours après l'entrée de Martha à San-Michele, son père, payé par des étrangers, criait à tue-tête: « A bas le Pape, à bas les prêtres, à bas leur gouvernement! » Ce gouvernement pourtant l'avait amnistié deux fois; ce gouvernement lui payait des journées qu'il était loin d'employer toutes au travail; ce gouvernement élevait sa fille infirme et estropiée; ce gouver-

nement enfin le traitait en enfant bien-aimé, et ce Pape, qu'il aurait voulu exiler encore, le bénissait avec autant d'amour que s'il eût été son plus fidèle serviteur.

Un jour, c'était celui où les ouvriers venaient de toucher leur rétribution de la semaine toujours scrupuleusement payée, Giovanni sortant de la ville rencontra son voisin qui faisait sonner son argent dans sa poche.

— Tu es riche aujourd'hui, Beppo, lui dit-il, où as-tu touché cet argent?

— Où donc serait-ce ? lui répondit l'autre, c'est ma paie de sept jours d'un travail au soleil, qui en vaut bien un autre fait sous terre comme les souris, et pour déterrer les vieux os. Moi, au moins, je trouve par ci par là le bras d'une Vénus ou la jambe d'un Mercure: c'est dommage que je n'aie jamais trouvé le tonneau de Bacchus!

Là-dessus des éclats de rire d'un homme à moitié ivre montrèrent au brave Giovanni que son interlocuteur n'était pas en état de raisonner. Il poursuivit cependant.

— Oh honte! s'écria-t-il! recevoir de l'argent d'un gouvernement que tu hais et que tu voudrais renverser! Y as-tu bien pensé, Beppo? Si j'étais toi, je ne voudrais rien recevoir de lui,

ou plutôt, puisqu'il me fait vivre, je serais ce que doit être tout honnête homme, son défenseur et non pas son ennemi. Crie donc: vive le Pape, aujourd'hui que tu as son argent, puisque hier tu criais en l'honneur de ceux qui veulent sa mort, pour un misérable *paul* (1) qu'ils t'avaient donné. En calculant juste, il te faut aujourd'hui crier pour le Pontife vingt fois plus que tu ne criais hier contre lui.

Beppo cria; mais, hélas! ce n'était pas ce cri là que demandait Giovanni; et le pauvre ivrogne s'éloigna en riant de sa sagacité.

Martha cependant, dont le cœur était bon, ne manquait jamais d'aller visiter Francesca et Maddalena chaque fois que, à de rares intervalles, elle venait passer un jour dans sa famille. Déjà l'enfant comprenait la douceur d'une religion qui fait aimer les malheureux, et elle était plus à son aise dans la cabane du tombeau, que dans celle du val Égérie.

Une douce amitié s'était formée entre les deux petites filles, et rarement Martha s'en retournait sans emporter, comme souvenir de Maddalena, une rose de ce beau rosier qui faisait l'admiration de tout le monde et la joie de son heureuse propriétaire.

(1) Pièce de monnaie romaine valant dix baïoques.

Mais quand c'était Maddalena qui allait faire sa visite à l'hospice, sa douceur, sa piété et sa modestie enchantaient les bonnes religieuses qui la donnaient pour modèle à toutes les petites filles. Puis elle la comblaient de tous ces petits riens que les bonnes sœurs savent si bien confectionner, et qui faisaient ensuite la joie de la cabane.

Souvent, par privilége d'amitié, on conduisait Maddalena dans les vastes ateliers où toutes les professions ont leurs apprenties. Mais ce qui enchantait l'enfant, c'étaient ces magnifiques tapis sur lesquels l'aiguille retrace les chefs-d'œuvre des peintres, et dont la finesse de tissu imite si bien la peinture que c'est à s'y méprendre. Alors Maddalena s'extasiait; elle aussi aurait voulu travailler à ces beaux ouvrages, et quand, dans sa naïve admiration, elle racontait à son aïeule tout ce qu'elle avait vu et lui exprimait ses désirs de faire un jour d'aussi belles choses, la pauvre vieille soupirait, et se demandait si sa tendresse pour sa chère enfant ne l'avait pas égarée et si, pour assurer son avenir, elle n'aurait pas dû accepter l'offre du monseigneur.



Chapitre V.

Les Quarante Heures.

Une année entière s'était écoulée depuis la première communion de Maddalena, et l'enfant, devenue jeune fille, relevait l'éclat de ses douze printemps par ce reflet d'innocence, de douceur et de charité qui donne du charme à toutes les physionomies, même les moins agréables. Maddalena était jolie, sa figure avait une grâce charmante, ses yeux bleus peignaient son âme; sa bouche rose, sur laquelle errait toujours un sourire, exprimait si bien la bienveillante et charitable inclination de son cœur, qu'elle plaisait à tout le monde. Ses cheveux n'étaient plus aussi blonds que dans sa première enfance, son teint un peu bruni, n'avait plus un incarnat aussi vif, mais à l'expression espiègle de sa physionomie avait succédé une gaieté douce, qu'on sentait devoir être l'effet de la joie intérieure que procure l'accomplissement des devoirs de chaque jour.

Infatigable au travail, c'était elle qui lavait maintenant et cousait le linge de toute la petite famille; ses vêtements et ceux de Francesca étaient soigneusement entretenus: jamais une tache qui ne fut nettoyée à l'instant, jamais une

déchirure qui ne fût immédiatement cousue, jamais un moment d'oisiveté, toujours des soins assidus pour sa grand'mère, et sa récréation la plus chère, nous l'avons dit, c'était une visite au Saint-Sacrement et à la Sainte-Vierge.

Aussi lorsqu'arrivait l'époque de la Fête-Dieu, Maddalena ne se sentait pas de joie. C'était sa fête de prédilection, sa fête chérie, c'était celle de ce sacrement auguste dont la procession faisait son bonheur le plus pour, et elle la célébrait avec toute l'effusion de sa belle âme. Alors, jamais son rosier n'avait assez de fleurs, jamais elle ne les trouvait assez belles, assez fraîches, assez fleuries, pur les jeter sur les branches de buis dont on avait jonché le parcours de la procession, et son bonheur était de voir ses roses foulées par les pieds du prêtre portant le Sacrement d'amour, ou occuper, devant l'autel, une place dans ces tapis aux riches dessins, que le génie artistique de l'Italien sait si bien former dans les temples avec les fleurs embaumées de ses jardins et la verdure éternelle de ses arbres et de ses arbustes.

Un soir, on était au mois de mai, tout était riant dans la nature, qui se parait de ses plus riches atours, et Giovanni, rentré depuis quelques instants, s'occupait avec sa fille à cueillir

des oranges, quand tout à coup, le frère quêteur des franciscains de Saint-Sébastien, parût au-dessus de l'escalier qui conduisait à la cabane.

— Soyez le bienvenu, bon frère, lui dit notre brave ouvrier, en lui tendant la main. Ouvrez vite la besace; pour commencer, voici votre part de la récolte, les oranges feront plaisir aux Pères, prenez, en attendant que la ménagère vous offre quelque autre provision.

— Je ne refuse pas, répondit le bon religieux, d'autant plus que, demain, nous devons donner à déjeuner rien moins qu'à un cardinal. Vous savez, celui qui va toujours habillé de brun; c'est un fils de Saint-François, et comme c'est à notre tour à avoir les quarante heures, c'est lui qui vient pontifier à la basilique, et les oranges ne feront pas mal au dessert, quand bien même, car tout cardinal qu'il est, sa table n'est guère meilleure que celle qu'il avait au couvent. Ami de la règle et des pauvres comme notre saint fondateur, il n'a jamais rien pour lui, et aime à se retrouver dans un couvent, entouré de ses frères.... Ah! c'est un bien digne homme que Son Éminence!

— Je vous en réponds, reprit Giovanni, et vous n'êtes pas seul de votre avis. Partout on chante ses louanges.

— Vous dites qu'il porte un costume brun, bon frère, reprit Maddalena, je croyais que les cardinaux étaient toujours vêtus de rouge.

— D'ordinaire, ma chère enfant, il portent la pourpre, mais c'est une couleur bien riche et bien voyante pour ceux qui, comme nous, ont fait vœu de pauvreté, et les religieux ont la faculté, lors même qu'ils deviennent cardinaux, de conserver à leur nouveau costume la couleur de leur ordre. C'est ainsi, qu'il y en a aussi un vêtu de blanc, parce qu'il était Dominicain.

— De blanc, reprit encore Maddalena, comme le Pape alors?

— Eh! à peu près, seulement la forme du costume diffère, puis la calotte des cardinaux est toujours rouge... Mais nous voilà en belle conversation, et je ne fais pas mon affaire, — ce n'est pas pour des oranges que je suis venu Giovannino.

— Alors il faut appeler ma mère, et si nous avons encore quelques provisions, elles sont au couvent, bon frère, car chez nous, jamais on ne s'est ruiné en donnant.

— Ce n'est pourtant pas faute de donner, mais aujourd'hui, c'est un prêt que je réclame, et c'est la Maddalenina qui en fera tous les frais.

— Moi, moi! — répétait l'enfant enchantée. — Eh! que puis-je donc prêter?

— Je vous disais donc, reprit fra Candido, que demain, nous avions les quarante heures. Nous arrangeons l'église tant bien que mal. De bonnes âmes nous ont envoyé assez de bougies, et les lumières ne manqueront pas. Nous dépasserons même, pour la journée, les dix-sept bougies réglementaires, et la grande illumination du soir et des offices sera brillante, mais nous voudrions, une fois la messe finie et le Saint-Sacrement exposé, mettre devant l'autel quelques beaux pots de fleurs, et par fatalité, ceux que cultive Père Eugenio n'ont pas une fleur aujourd'hui. Fra Girolamo, le sacristain, a vu en passant votre beau rosier, celui qui fournit toujours la Madone, et il a pensé que vous seriez bien contente, vous qui êtes une pieuse fille, de prêter ce bel arbuste, dont nous aurons bien soin, qui ornera l'église et qui sera ainsi pour vous plus précieux mille fois, puisqu'il aura été béni par la présence du bon Dieu... Ou je me trompe, ou il n'en deviendra que plus beau.

— De grand cœur, fra Candido, s'écria Maddalena, en sautant de joie. Mon rosier pour les quarante heures! Oh c'est trop d'honneur! heureux rosier! Je voudrais bien être à ta place, et servir aussi d'ornement au temple du Seigneur.

— Et vous lui en servirez, Maddalenina, pour-

suivit le quêteur, car rien n'orne tant une église comme la piété et le recueillement de ceux qui s'y trouvent.

En un instant, Maddalena, prompte comme l'éclair, était entrée dans la cabane, avait informé de tout sa grand'mère, et, couvrant de belle mousse son arbuste favori, se préparait à le remettre entre les mains du frère, en examinant avec bonheur toutes les fleurs écloses, et comptant celles qui, sans doute, le seraient le lendemain.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de Francesca. — Pensant tout à coup à son trésor caché, à la dot de son enfant, elle ne pouvait, elle ne voulait pas se séparer du rosier. Comment faire?— A la première velléité d'opposition, Giovanni et sa fille restèrent stupéfaits. Refuser quelque chose au bon Dieu... C'était la première fois que cela arrivait à la bonne vieille, qui toujours avait donné le signal du sacrifice. Francesca comprit ce que son refus aurait de mauvais, quant à l'exemple et à l'acte en lui-même, et se hâta de répondre que, le lendemain matin avant l'heure de la messe, on porterait le rosier; qu'il ne serait pas bien, lorsqu'il y avait six bras dans la cabane, que le pauvre frère s'en chargeât, quand il avait encore à porter sa besace à demi-pleine, que d'ail-

leurs, le matin on aurait le loisir de couper les roses flétries et de l'offrir en meilleur état.

Ces raisons n'avaient pas de réplique, et fra Candido partit enchanté de pouvoir promettre au sacristain le rosier de Maddalena.

Mais Francesca était devenue pensive, ses yeux se tournaient involontairement vers le rosier, et elle roulait dans sa tête vingt projets se succédant l'un à l'autre, et dont aucun ne lui paraissait praticable. — Découvrir sa cachette, après tant de soins, tant de mystère, quand la somme n'était pas encore assez ronde, quand elle attendait pour faire part de sa fortune une occasion solennelle; non, elle ne le voulait d'aucune manière. — D'ailleurs, si Maddalena avait su qu'elle possédât tant d'argent, il aurait fallu tout donner aux pauvres, et adieu dot, adieu beaux rêves d'avenir. — Non, non, elle ne dirait rien. — Enlever pendant la nuit le petit sac de toile! Mais il fallait pour cela remuer toute la terre, déranger les racines, et l'arbuste en fleurs souffrirait, périrait peut-être. — Cela ne se pouvait pas. Casser le pot, sans toucher la motte de terre, mais où en trouver un autre? Et celui-là était si beau, si large, si bien verni. Francesca avait été si longtemps avant de se décider à en faire la dépense.

Que fallait-il donc faire? La bonne femme

pensa à cela une partie de la nuit, puis enfin, après tout, se dit-elle, on le prête pour deux jours, il est entre de bonnes mains, les voleurs ne pénètrent pas là, puis d'ailleurs, ils n'iraient pas chercher dans la terre, ils ne savent rien. Le bon Dieu le gardera, c'est un bon gardien. Dans sa maison, la fortune de mon enfant ne peut être en danger. Au contraire, il la bénira, et qui sait s'il ne m'enverra pas l'occasion de l'augmenter encore davantage chaque jour! La bonne vieille finit par s'endormir dans ces consolantes pensées, mais en songe, elle crut voir que tout le monde devinait qu'il y avait de l'argent dans le pot de fleurs, et qu'elle avait beaucoup de peine à le défendre. Son sommeil fut agité, et pour la première fois depuis de longues années, le soleil dardait dans la cabane ses rayons joyeux, quand elle s'éveilla, étonnée d'avoir enfreint ses habitudes matinales.

Giovanni allait partir pour se rendre au travail, quand sa mère lui demanda s'il irait au retour adorer le bon Dieu.

Je ferai plus, mère, dit-il, je suis inscrit pour la première veille, et si les Pères me laissent agir à mon gré, je resterai bien jusqu'à l'aurore, car la prière repose autant que le sommeil, et je n'en serai demain que plus dispos pour tra-

vailler à une excavation qui mérite tous nos soins et tout notre respect. Il s'agit d'extraire le corps d'un martyr, dont nous avons déjà trouvé la robe de sang et les instruments de torture sous une première pierre ayant servi d'autel. — Il y a dit-on, une inscription que le père Marchi travaille à déchiffrer, et pour sortir de terre ces restes vénérés, à qui sans doute les siècles futurs rendront un culte public, un peu de préparation n'est pas de trop. — Priez, vous autres, pendant la journée, allez ensemble ou à tour de rôle; cette nuit, c'est moi qui ferai la garde au bon Dieu.

— Et au rosier, pensa Francesca, qui, dans cet arrangement de son fils, avait vu un moyen tout naturel de ne pas perdre de vue le cher et précieux arbuste. — C'est cela, mon fils, c'est bien cette pensée-là, dit-elle tout haut, il n'est pas juste que le rosier soit le seul à faire la cour au bon Dieu. Nous irons chacun à notre tour, de manière à ce qu'il y ait toujours quelqu'un de la famille.

Cette résolution enchanta Maddalena, qui mit ses habits du dimanche, et se rendit à l'église avec sa grand'mère et son rosier.

La basilique était méconnaissable. — Des tentures rouges frangées d'or couvraient tous les pilastres, et des draperies ondulaient au-dessous de

chaque voûte. Une demi-obscurité régnait dans le lieu saint pour mieux faire ressortir les multiples bougies qui entouraient un tabernacle élevé et somptueusement orné de ciselures d'or et d'argent. Au-dessus du chœur, une immense couronne soutenait un manteau de pourpre et d'or, enveloppant l'autel par derrière et descendant jusqu'au pavé de marbre.

Toutes les lampes étaient allumées, tous les autels avaient des bougies ; des lustres, rangés en deux longues files, descendaient du haut de la voûte du chœur jusqu'à la hauteur des chapelles et continuaient ainsi, tout le pourtour de la basilique, en formant une éclatante couronne; et au milieu de tout ce luxe inaccoutumé dans l'austère basilique, la statue de marbre blanc de saint Sébastien, couchée sur le tombeau même du saint martyr, dans une chapelle de gauche, paraissait avoir acquis par le reflet de tant de lumières une transparence argentée qui donnait de la vie au marbre, et représentait admirablement le corps glorifié du noble confesseur.

Un modeste tabouret, ayant pour tout ornement quatre pommeaux dorés, avait été préparé pour le cardinal, au pied même des marches de l'autel (1).

(1) C'est là tout le siége d'apparat des princes de l'Église. A Rome on n'élève de trône qu'à Jésus-Christ et à son Vicaire.

Des branches de buis couvraient les dalles de l'église et de la cour qui la précède, et annonçaient aux fidèles, de même qu'un petit tableau du Saint-Sacrement suspendu sur la route, que les quarante heures étaient à Saint-Sébastien.

Maddalena et sa grand'mère, chargées du beau rosier, arrivèrent à la basilique en même temps que le lourd et antique carosse rouge du cardinal vêtu de brun, et les deux femmes contemplèrent avec complaisance les traits vénérables du prélat, qui répondait avec un bienveillant sourire aux saluts de tous les pauvres réunis à la porte, et qui faisant un signe à son caudataire, leur fit distribuer d'abondantes aumônes.

La Gigia et ses enfants n'avaient pas été les derniers à venir prendre place à la porte du sanctuaire, et à se mêler à la foule des vieillards et des estropiés qui faisaient un appel au nom de Jésus à la charité des dévots du Saint-Sacrement.

Le cardinal en entrant, avait jeté les yeux sur le rosier et avait souri, d'un de ces sourires d'approbation, qui disent aux riches qu'ils font bien de donner beaucoup, et aux pauvres, qu'ils sont agréables à Dieu en offrant leur obole. — Maddalena, en rougissant, avait ainsi interprété ce regard, mais, Francesca avait cru voir qu'il avait deviné son secret, et tous ceux qui admi-

raient son rosier, lui paraissaient avoir compris le mystère. Aussi se promit-elle bien de ne pas le perdre de vue.

Bientôt les chants commencèrent, l'office divin s'accomplit au milieu de flots d'encens, et, quand la messe fut achevée, l'hostie sacrée apparut sur l'autel et fut placée sur le trône élevé qui lui avait été préparé.

Alors, l'heureux rosier fut posé sur les marches mêmes de l'autel, la musique cessa, deux Pères du couvent vinrent s'agenouiller devant le Saint-Sacrement, et le sanctuaire demeura dans un silence solennel, qui ne fut interrompu jusqu'au soir que par le pas léger des fidèles ou le roulement des équipages amenant des adorateurs.

Oh! quelle douce joie inondait l'âme de notre jeune fille, lorsque prosternée une partie du jour dans un petit coin du sanctuaire, les yeux fixés sur le miracle d'amour, elle laissait s'envoler vers l'autel les ardents soupirs de son cœur, se donnait à son Dieu, s'abîmait devant lui, et contemplant ses sensibilités infinies, ne demandait qu'une grâce, celle de l'aimer toujours, et toujours davantage.

Francesca aussi priait, et priait avec amour, mais de temps en temps, ses yeux s'abaissaient vers la terre, elle cherchait à voir le rosier de

sa fille, à s'assurer qu'il était là, puis, comme honteuse de ce manque de confiance en la garde de Dieu, elle demandait pardon, se recueillait, se remettait en prières, mais pour recommencer bientôt le même acte de méfiance et de repentir.

Pendant ce temps-là, la Gigia, son dernier enfant dans les bras, l'avant-dernier pendu à son tablier, et entourée de trois autres, sollicitait avec tant de persistance la charité des belles dames qui descendaient de voiture, qu'elle accaparait presque toutes les aumônes destinées souvent à d'autres pauvres, plus modestes ou retenus sur leur chaise par leurs infirmités. Quand elle voyait qu'on lui préférait les estropiés ou les pauvres honteux, elle lançait derrière les voitures ses trois plus grands enfants qui, habitués à ce métier, harcelaient les étrangers ou les romains, les poursuivaient assez longtemps sur la voie, et ne revenaient haletants, que lorsqu'ils avaient obtenu ce qu'ils sollicitaient. Mais, si près du foyer de grâce et de miséricorde, ni la mère ni les enfants n'étaient entrés à l'église pour prier. Ils avaient été *voir* l'illumination, *écouter* la musique, *regarder* l'autel. Mais hélas, pas un de ces regards n'avait été un acte d'amour, de contrition ou d'espérance. Ils n'avaient demandé l'aumône qu'aux hommes.

Maddalena et sa mère ne l'avaient demandée qu'à Dieu, et s'en retournaient riches de grâces, tandis que la famille mendiante n'emportait que quelques misérables pièces de monnaie, disputées à d'autres plus malheureux et plus dignes de pitié.

Durant le jour, les visites des habitants de la cabane furent longues et fréquentes. Le soir, on y retourna encore, puis, lorsqu'à la troisième heure de nuit (1), on ferma les portes de l'église, Giovanni, qui depuis son retour du travail avait pris quelques instants de repos, vint s'agenouiller avec six autres congréganistes devant l'autel resplendissant encore; le frère sacristain leur apporta des bougies et des livres pour l'adoration nocturne, la foule pieuse s'écoula lentement, les lourdes portes roulèrent sur leurs gonds, quelques Pères se réunirent aussi à la tribune, et Jésus, toujours exposé sur l'autel, resta enfermé avec ses adorateurs.

Oh! combien Maddalena enviait son père! Combien même elle enviait son rosier qui immobile, demeurait au lieu saint avec ses parfums et ses fleurs!

(1) Au moi de mai vers dix heures du soir.

En Italie on compte les heures d'après le coucher du soleil; la vingt-quatrième heure termine le jour, et l'on recommence à compter.

La lune brillante et presque pleine s'était élevée dans un ciel d'azur parsemé de scintillantes étoiles, un air frais et embaumé succédant à la chaleur du jour, qui avait été assez forte, semblait donner à tout une nouvelle vie. C'était une de ces belles nuits d'été, qu'il semble dommage dans les pays méridionaux de consacrer au sommeil; aussi Maddalena, arrivée avec son aïeule au sommet de l'escalier de la tombe où elles vivaient si heureuses, s'était arrêtée à contempler le ciel, et à regarder de loin l'église où elle avait passé de si doux instants. Il fallut l'arracher à cette douce extase, et quand enfin le sommeil de l'innocence vint clore ses paupières, Maddalena se retrouva en présence de l'autel illuminé et de l'hostie sacrée entourée de rayons plus brillants que ceux du soleil. Elle rêva qu'elle y priait encore, et qu'ayant demandé à Dieu de ne jamais le quitter, elle était morte d'amour, en regardant le sacrement auguste qui l'avait transportée dans le ciel, au pied de son trône éclatant, et au sein de myriades d'anges chantant les louanges du Très-Haut.

En s'éveillant, Maddalena fut presque fâchée de vivre, mais le soleil était si beau, le ciel si pur, son père et son aïeule lui souriaient avec tant de tendresse, qu'elle remercia le ciel de cette

vie qu'elle avait tentée de mépriser, et entendant le son des cloches de la basilique, elle se réjouit en pensant que cette journée allait encore être pour elle pleine de saintes délices goûtées au pied des autels.

Les quarante heures, en effet, durèrent jusqu'au surlendemain à midi. Après une seconde grand'messe chantée par un évêque des Indes, fils aussi de Saint-François, une procession solennelle, terminée par la bénédiction du Saint-Sacrement, vint finir ces saints exercices, et tout rentra dans le silence accoutumé. Mais, dans un autre sanctuaire de Rome, d'autres quarante heures avaient commencé, un autre quartier recevait le bienfait de cette exposition sainte du Sacrement d'amour, un autre autel étincelait de bougies, et cette dévotion admirable, perpétuelle dans la ville sainte, rassemblait déjà de nouveaux fidèles, quand Fra Candido rapporta le rosier plus fleuri et plus beau que jamais, avec son pot bien intact, au grand plaisir de la bonne Francesca, qui mit deux belles têtes de *broccoli* (1) de son jardin dans la besace du religieux.

(1) Espèce de choux fort commun à Rome.



Chapitre V.

Les Catacombes.

Après la nuit passée en adoration devant le Saint-Sacrement, Giovanni avait aidé en effet à extraire des catacombes le corps d'un jeune martyr qui avait été transporté avec tout le respect possible à la *Custodia* du vicariat (1).

Le soir, il avait raconté à sa mère et à sa fille tous les détails de cette grande journée, et Maddalena, après avoir fait mille questions sur les saints martyrs, sur le lieu de leur sépulture et sur les persécutions et les combats des chrétiens, exprima un si vif désir de voir les catacombes, à l'entrée desquelles son père l'avait conduite plusieurs fois, qu'il fut convenu que le dimanche suivant, après les offices, on ferait une longue promenade souterraine et qu'on irait poser une rose sur le tombeau de sainte Cécile et sur celui du jeune martyr récemment découvert.

Maddalena était enchantée; la semaine lui parut bien longue, et comme elle ne cessait chaque

(1) Salle ou chapelle dépendant du cardinal-vicaire, et où l'on conserve les nombreuses reliques destinées à être ensuite données aux églises ou aux fidèles qui en font la demande au cardinal.

soir de renouveler ses questions à son père et que, durant la journée, elle répétait avec sa grand'mère tout ce qu'elle savait de l'histoire de l'Église dans les premiers siècles, elle se trouva assez au fait de ce qu'elle allait voir, pour faire sa visite avec fruit.

Francesca sortait rarement; elle se contentait d'aller à l'église, et, à son retour, elle lisait dans son beau livre ou dans ceux que le bon Monseigneur avait apportés; elle récitait cinq à six fois son chapelet, puis elle allait s'asseoir sous l'oranger, attendant le retour des promeneurs qui lui racontaient alors en détail toute leur expédition.

Le dimanche arrivé, Maddalena et son père étaient partis plutôt qu'à l'ordinaire, pour se conformer à l'heure que le gardien leur avait donnée, et en promettant de rentrer longtemps avant l'Ave Maria (1). Francesca les avait accompagnés à quelque distance, puis elle était revenue bien tranquillement à la cabane, en pensant au bonheur dont elle jouissait dans sa vieillesse, après toutes les épreuves qui avaient traversé le printemps de sa vie. Mais, hélas! elle n'était pas au bout. La félicité, quelque modeste qu'elle soit, ne dure pas toujours, et dans la vie, il n'y a que la rési-

(1) C'est ainsi qu'on désigne à Rome la tombée de la nuit, moment où l'on sonne l'Angelus.

gnation chrétienne qui puisse procurer une paix durable.

— Vous n'avez pas besoin de guide, n'est-ce pas, Giovanni? dit à notre ouvrier le bon gardien des catacombes.

— Non, non, répondit celui-ci en riant, je connais mieux ces chemins que les persécuteurs des premiers siècles, et je les défierais bien, eux et leurs pareils, de m'y trouver si je voulais m'y cacher. Donne-nous des flambeaux, assez longs pour brûler longtemps, nous voulons faire un grand tour et descendre jusqu'au quatrième étage, n'est-ce pas, ma fille?

— Faites attention, il y a un endroit là-bas, au fond, où l'on dit que la voûte n'est pas sûre, et des ouvriers parlaient, hier au soir, d'y mettre des supports.

— Ah! oui, je sais, repondit Giovanni, mais nous ne nous exposerons pas. En tous cas, l'ami, si nous ne revenons plus, quoique l'on soit làbas en bonne compagnie, tu viendras nous chercher.

— Ah! oui, ce serait facile, allez, nous pourrions bien y courir longtemps l'un après l'autre. Tu connais les détours, les bougies sont longues, et avec un peu de prudence, il n'y a rien à craindre, mais tout de même je n'aime pas voir de-

scendre des enfants, ça peut leur causer des frayeurs.

— Je ne suis pas peureuse, reprit Maddalena, et puis, c'est un lieu trop saint pour que la terreur vous assaille.

— Eh bien! soit, bon voyage, et ne restez pas trop longtemps.

Déjà on avait traversé le champ où se trouve la principale entrée, déjà Giovanni avait indiqué à sa fille le pan de muraille tapissée de lierre qui s'élève à côté de la porte, mystérieuse autrefois, aujourd'hui ouverte à tous.

Un escalier rapide, s'enfonçant brusquement dans le sol, conduisit bientôt le père et l'enfant dans les entrailles de la terre. Le jour cessant tout à coup, Maddalena d'abord ne vit rien que les ténèbres et la flamme vacillante de sa bougie, mais bientôt ses yeux, accoutumés à cette faible lumière, finirent par distinguer tous les objets qui l'environnaient.

Un long corridor, plus large que les autres, mais cependant assez étroit, s'ouvrait devant elle; à droite et à gauche, d'autres corridors, plus étroits et plus tortueux, se rencontraient sans cesse et formaient, avec les chambres ou chapelles, cet inextricable labyrinte qui sillonne en tous sens le terrain de la ville sainte et des en-

virons, et s'étend souvent bien loin dans la campagne de Rome. Les murailles étaient taillées dans le tuf, et plusieurs rangs de niches ouvertes, de toutes grandeurs, attestaient que ce lieu avait été le séjour de la mort.

— A genoux, mon enfant, à genoux! dit le pieux ouvrier en se découvrant et en se prosternant sur le sol. Ici, des milliers de martyrs ont reçu la sépulture; leurs corps mutilés, recueillis par les chrétiens, ont séjourné dans ces lieux pendant des siècles entiers. Ici, notre religion persécutée et bannie sur la terre a trouvé un asile et s'est conservée intacte, malgré le fer des bourreaux, poûr faire ensuite notre bonheur et celui de ce même monde qui la repoussait. Que tes premiers pas dans ce lieu saint et vénéré soient marqués par une prière, comme les miens le sont chaque jour. Disons ensemble: Gloire à Dieu, au ciel, dans le monde et dans les entrailles de la terre! Que bénis soient les saints de tous les âges, et qu'ils bénissent mon enfant chérie!

Maddalena, à genoux, avait baisé la terre et répété: Gloire à Dieu! et que les saints Martyrs bénissent mon père et ma grand'mère. Il se relevèrent tous deux et continuèrent leur promenade souterraine. Bientôt ils arrivèrent à une salle ornée d'un tombeau de marbre placé derrière l'autel.

— Nous voici, poursuivit Giovanni, dans la chapelle des Pontifes; là 14 Papes ont été enterrés. Vois-tu cet autel, le corps de S. Sixte y reposait; c'était près de ces ossements des confesseurs de la foi qu'on offrait la victime sainte. On a conservé cet usage dans nos Églises. Tu vois que toutes les basiliques, et d'autres eucore, ont sous l'autel, *la Confession*, petite chapelle souterraine où se trouve le corps d'un ou de plusieurs martyrs, et dans les lieux ou il n'y a pas tant de corps saints, comme nous en avons à Rome, on met toujours dans l'autel, ou dans la pierre sacrée, quelques parcelles des ossements des saints.

— Oh! mon père, que c'est beau d'être saint! disait la pieuse enfant.

— Oh oui, c'est bien beau! mais leur vie et leur mort n'ont pas été bien douces. Pense donc qu'ils ont souffert, pour le bon Dieu, des supplices que tu ne pourrais imaginer, et tout cela avec patience, avec joie, pour l'amour de celui qui a été le premier des martyrs, afin de nous montrer la route. Vois-tu cette grosse pierre ronde, essaie de la soulever.

— Je ne peux pas, mon père, elle est trop lourde.

— Eh bien! souvent on en attachait de pa-

reilles, peut-être même celle-ci, au cou de jeunes filles plus délicates que toi, et on les jetait dans le Tibre, ou bien on inventait d'autres supplices. Tiens, regarde ce crochet sculpté sur cette pierre, à côté de cette inscription. Cette tombe était celle d'un enfant, et pourtant, ce crochet ou cet ongle de fer, comme tu voudras, prouve qu'on a déchiré la chair de ses petits membres.

— Oh, mon père!

— Oh, ma fille! les martyrs n'ont pas gagné le ciel en carrosse, et leur couronne n'y est pas si brillante pour rien. Regarde, tiens, voilà une petite fiole rivée dans la muraille avec de la chaux; elle est cassée, mais on voit encore un morceau de verre, elle renfermait le sang d'un martyr. Ne touche pas, enfant, c'est sacré.

— Papa, je voulais seulement avoir un tout petit morceau de verre, pour porter à grand'-mère.

— Ne touche pas, ne touche pas! D'ici on n'emporte rien, entends-tu, rien. Ne t'aurais-je pas porté bien des choses, si cela n'était pas défendu. Y a-t-il un objet, dans notre cabane, que j'aie apporté de ce saint lieu! Une lampe, seulement, celle qui brûle devant notre Madone, et je ne l'ai pas prise en cachette. Oh non! on me l'a donnée un jour avec un certificat, parce que

j'avais beaucoup travaillé à une importante découverte; tu étais alors bien petite. Non; d'ici on n'emporte rien que les bons sentiments qu'on y puise et la dévotion aux saints martyrs.

: — Papa, qu'est-ce que c'est que ce grand trou couvert de broussailles, qui donne de l'air et du jour? dit Maddalena en levant la tête.

— C'est un trou qui n'a d'autre but, chère enfant, que de faire ce qu'il fait, donner de l'air et de la lumière. Pense donc que les chrétiens, dans les temps de persécutions, venaient ici, non seulement pour les saints mystères, mais qu'ils y passaient souvent plusieurs jours, cachés comme des souris. Quelquefois on les découvrait, il descendait ici des bandes de soldats armés. .

— Et les chrétiens, que faisaient-ils?

— Parfois, avertis à temps, ils bouchaient avec de la terre et des pierres l'entrée d'un des corridors; d'autrefois, ce n'était pas eux qui le faisaient, mais les ennemis, qui les enfermaient ainsi dans un étroit espace où ils mouraient martyrs en priant les martyrs, et leurs corps exténués par le supplice de la faim tombaient sur les tombeaux de ceux qui avaient péri par le glaive ou par le feu, mort pour mort, la couronne était au bout, et le ciel les attendait avec des chants de gloire. D'autres fois il se faisait ici même un

affreux carnage; mais jamais ces persécuteurs ne connurent tous les détours des catacombes qui tous ensemble ont trois cents lieues de longueur et ont renfermé plus de six millions de tombes (1).

— O mon père, que vous êtes heureux de savoir toutes ces choses!

— Eh, mon enfant, je vis ici, moi: je connais ces chemins tortueux, comme toi tu connais la route qui mène à Rome, et j'y vois clair comme si j'étais au grand jour.

— Qu'est-ce que c'est que cette petite armoire dans la muraille, papa? Oh, les jolis ornements de marbre!

— Baise cette armoire, enfant, baise-là, c'est un tabernacle!... Eh oui, il y a quinze cents ans que notre Seigneur Jésus-Christ, dans le Saint-Sacrement, reposait là, et y nourrissait les fidèles avec autant d'amour que lorsqu'il descendait dans ton cœur ce matin même, ma fille chérie.

— O bon Jésus: s'écriait l'enfant, et elle collait ses lèvres pures sur le marbre qui avait orén l'étroite demeure de son Dieu.

— Tiens, vois-tu cette petite colonne, poursuivit Giovanni, il y en a beaucoup comme cela.

(1) Le R. P. Marchi leur assigne ce nombre et cette étendue.

Les unes out servi de billot pour les chrétiens qu'on y décapitait. A Saint-Sébastien on te montrera, dans le souterrain, celle sur laquelle on tua Saint-Maxime; aux trois fontaines, on conserve celle où Saint-Paul eut la tête tranchée, et ici aussi, plus loin, nous en trouverons. Celle-ci et le plus grand nombre servaient probablement pour poser des lampes qui éclairaient ces lieux; car les chrétiens n'y venaient pas avec des flambeaux comme nous. Vois-tu, posons nos bougies sur la colonne et regarde, voilà six corridors qui reçoivent de la lumière. C'est ainsi qu'on pouvait se diriger sur les chapelles où avait lieu la célébration des saints mystères. Je t'en ai déjà montré plusieurs, en voici une autre bien belle. Approche, regarde ces peintures sur la muraille. Vois-tu le bon pasteur qui porte sur ses épaules sa brebis perdue et rerrouvée. Tu le sais, c'est l'image de Jésus-Christ, quand sa grâce a touché l'âme d'un pécheur. La brebis perdue, c'est tout homme qui s'éloigne du chemin de la vertu. Oh! il y a ici de saintes et belles allégories qu'il faut étudier et dont surtout il faut faire son profit. Je ne sais pas quand le bon Dieu m'appelera à lui, mais tout ce que je sais, c'est que, s'il me juge digne de sa miséricorde, je la lui devrai en bonne partie, après la bonne éducation que ma

mère m'a donnée, au temps que j'ai passé à travailler en ces lieux. Ici, vois-tu, quand même on voudrait-être incrédule, on ne le pourrait pas. Il y a quelque chose qui parle à l'âme et qui lui dit : *crois*, mes paroles ne passent pas ; *espère* vaincre le monde par cette croix si longtemps refoulée dans ces lieux ; *aime*, car ici, dans ce domaine de la mort, où m'a aimé plus que tu ne m'aimeras jamais, toi que j'ai comblé de tous les biens de la vie.

— Oh! papa, vous ne m'avez jamais dit d'aussi belles choses, répétait Maddalena émue, en joignant les mains.

— C'est que jamais nous ne sommes venus ici ensemble, ma chère enfant, et que ces lieux inspirent de bonnes et saintes pensées ; ne les oublie jamais. Jusqu'à présent, tu as vécu heureuse auprès de tes parents. Quoique privée de ta bonne mère, la mienne t'en a tenu lieu ; tu n'as fait encore qu'un pas dans la vie, et tu ne connais pas le malheur. Un jour, il viendra sans doute, Dieu t'aime trop pour ne pas te donner part à sa croix. Si tu souffres, pense à ce qu'ont souffert les martyrs après Jésus et Marie. Si tu es seule, abandonnée dans le monde, souviens-toi que Dieu est ton père, Marie, ta mère, et que leurs regards paternels pénètrent même le sein

de la terre pour y secourir ceux qui espèrent en eux.

Maddalena avait raison, jamais son père ne lui avait parlé de la sorte, une expression inconnue animait ses paroles; jamais sa foi n'avait paru si ferme, sa charité si ardente! Sa fille, pénétrée d'admiration, le suivait dans ce dédale de passages étroits et tortueux, de longs escaliers, de petites chapelles, avec un respect augmenté par la solennité des lieux.

Ici, la voûte s'élevant tout à coup, laissait voir cinq et jusqu'à six et sept rangs de niches vides; là, elles étaient encore fermées par une modeste pierre, sur laquelle étaient tracés ou un nom, ou une phrase pieuse, ou quelques emblèmes. Une colombe portant une branche d'olivier, une brebis, un bon pasteur, Noé dans l'arche, une palme, et dans les tombeaux plus récents le monogramme du Christ, avec l'*Alpha* et l'*Omega*. Ces mots: *En paix. Repose dans le Seigneur,* souvent répétés, semblaient enlever à la mort son horreur, pour n'en faire qu'un temps de repos pour le corps attendant la résurrection éternelle. Giovanni montrait tout cela à sa fille, puis il la conduisit au tombeau de sainte Cécile, où tous deux s'agenouillèrent ensemble, et dans la niche vide duquel Maddalena déposa précieusement sa

petite offrande : une rose bien fraîche, qu'elle baisa avant de lui faire toucher la terre humide sur laquelle avait reposé la Vierge martyre.

— Chante maintenant un cantique, à la patrone de la musique, chère enfant, dit gravement l'ouvrier, et Maddalena, agenouillée, fit retentir des sons de sa voix fraîche et suave ces demeures ténébreuses. Elle chanta une strophe, en l'honneur de la sainte, semblable à ces premiers chrétiens si fervents, si fidèles, dont les saints cantiques étaient souvent interrompus par les bourreaux.

— Voilà encore un autel, dit l'ouvrier en entrant dans une nouvelle chapelle, celui-ci a été renversé pour en extraire le corps du saint martyr, qui a été retrouvé intact, avec son nom, sa fiole de sang et les instruments de son supplice, il y a un an à peine ; je ne me souviens plus comment il s'appelait; mais n'importe ; prions-le.

— Veux-tu descendre encore, chère enfant ? Il nous reste un étage; mais je voudrais te montrer le lieu où nous avons travaillé hier, et pour cela il nous faut remonter; d'ailleurs, c'est là-bas qu'est l'endroit qu'on doit étayer ; il vaut peut-être mieux borner là notre visite.

On tourna donc à droite, pour retrouver l'escalier de l'étage supérieur. La galerie était étroite

et assez basse, il y avait des moments où un homme de haute taille aurait dû s'y baisser; il était impossible de marcher deux de front et l'ouvrier, qui allait le premier, tenait cependant sa fille par la main, pour ne pas se séparer d'elle. Aucune frayeur n'agitait la jeune fille dans ce séjour si nouveau pour elle, les réflexions pieuses de son père ne lui faisaient penser qu'à tout ce que ces lieux ont de saint, et l'horreur du souterrain disparaissait pour elle.

Tout-à-coup, au milieu de ce silence solennel, interrompu seulement par cette conversation chrétienne, un craquement se fait entendre, la voûte s'affaisse devant les pas de nos visiteurs, et sans comprendre encore tout le danger, Maddalena pousse un cri d'effroi. Giovanni s'arrête soucieux, mais calme. D'un œil habitué, il mesure le péril, et sans s'émouvoir:

— Dieu est avec nous, mon enfant, ne crains pas, lui dit-il, nous prendrons une autre route.

Mais l'autre route était longue, bien longue, pour retrouver un autre escalier, et les flambeaux étaient à moitié brûlés. Avec son habitude et sa connaissance des lieux, Giovanni comprit que la lumière manquerait. Usant donc de prévision, il recommanda à sa fille de ne pas lâcher le pan de sa longue veste, et saisissant les deux flam-

beaux, il en éteignit un destiné à succéder au premier, quand celui-ci viendrait à se consumer entièrement.

Maddalena marchait résolument derrière son père, mais on ne parlait plus. Giovanni, tout entier au choix des corridors qui pouvaient abréger le chemin du retour, dans les galeries supérieures, ne pensait plus à faire même une explication. Sa fille ne demandait plus rien.

On marchait en silence, au milieu du silence déjà si profond des entrailles de la terre. L'enfant, toute courageuse qu'elle fût, commençait à trembler et se recommandait, elle et son père, à tous les saints du paradis.

Enfin, ils atteignirent le bienheureux escalier, mais, au même moment, un bruit sourd, se fit entendre, le sol sembla se mouvoir sous leurs pieds, et Giovanni atterré comprit qu'il avait affaire à un tremblement de terre.

Il monta précipitamment la longue et étroite rangée de marches de pierre, entraînant sa fille après lui, et se trouva avec bonheur au second étage, mais un nouvel éboulement, quoique peu considérable, l'empêcha encore de prendre la direction qu'il aurait voulu et l'obligea à un nouveau détour.

Cependant le premier flambeau avait été con-

sumé et le second, le *dernier,* était bien avancé. Bientôt, hélas! il s'éteignit... mais on était déjà au premier étage et le bon père, tout heureux, rassura son enfant en lui disant qu'on était si près de l'une des ouvertures donnant dans les champs, qu'ils s'y rendraient à l'instant même, sans lumière et en chantant le *Te Deum.* La confiance de Giovanni avait rassuré Maddalena, cependant elle tremblait encore.

— Nous n'avons plus qu'à aller tout droit, et nous trouverons bientôt la sortie, dans cinq minutes au plus. Bon courage, ma fille; et la charmante enfant, refoulant sa terreur au fond de son âme, assurait son père, qu'avec lui, elle ne craignait rien.

— Maintenant, il faut faire attention, dit l'ouvrier; sur la gauche, il doit y avoir un escalier qui descend dans les galeries inférieures, celui-là même que nous aurions dû prendre; il ne faut pas aller nous jeter en bas; car il est rapide et profond, la chute pourrait être mortelle; attends, âche-moi un peu et tiens-toi bien le long du mur de droite, car la terre est glissante; ne crains rien: l'escalier est à gauche, et il doit y avoir une petite colonnette, qui en indique l'angle pour éviter les accidents. Giovanni fit un pas à gauche, pour chercher la colonne; hélas! elle était pas-

sée... ce pas de l'ouvrier fut sa perte, il poussa un cri... le bruit d'une lourde chute accompagna cette parole suprême... l'escalier était là.



Chapitre VII.

Le premier malheur.

Peu de temps après la conversation que Giovanni avait eue avec le gardien des catacombes, plusieurs voitures élégantes s'étaient arrêtées devant la petite porte où se tenait d'ordinaire le brave *custode,* et après lui avoir exhibé une permission revêtue de toutes les formalités nécessaires, des dames et des messieurs, pour la plupart étrangers, laissant là leurs équipages, étaient entrés dans le champ, et leurs domestiques portant des faisceaux de longues bougies les avaient distribuées à toute la société qui se disposait à descendre dans les étroits sentiers des catacombes.

Un ecclésiastique romain, fort versé dans l'étude des antiquités chrétiennes, servait de guide et s'adjoignit le gardien qui laissa le soin de la porte à son jeune fils.

La caravane étant composée de plusieurs personnes, il était difficile que toutes eussent en entrant les mêmes sentiments.

Les unes y descendaient pour pouvoir dire à leur retour de Rome qu'elles avaient été dans les catacombes et n'auraient pas été fâchées de pouvoir consigner dans leurs souvenirs quelque aventure tragique.

D'autres y allaient chercher des émotions, qui pussent faire diversion à la monotonie de leur existence ; et, à l'entrée même du premier corridor, affectaient un effroi qu'elles n'avaient pas encore, mais qu'elles brûlaient de ressentir.

Une troisième classe de visiteurs recherchait avant tout l'étude de l'art antique, son origine et ses progrès, par le témoignage authentique des monuments des premiers siècles, en peinture et en sculpture.

Les moins nombreux étaient ceux qui, pénétrés de sentiments vraiment chrétiens, descendaient aux catacombes pour s'édifier dans ces sépultures des saints, y retremper leur âme et y étudier, avec les coutumes des fidèles persécutés, les vertus dont ils ont été les modèles. Ceux-ci, perdus dans la troupe des indifférents, obligés de passer rapidement sur les lieux où ils auraient voulu s'arrêter, et d'écouter de longues dissertations sur les moulures d'une corniche ou d'un fût de colonne, souffraient et priaient, se

rassemblant autant que possible auprès du docte abbé pour profiter de ses explications et retremper leur âme dans les paroles inspirées que la religion mettait sur ses lèvres.

A peine la comitive se fut-elle avancée dans les plus prochains corridors que la première secousse du tremblement de terre se fit sentir. Le gardien effrayé donna l'éveil. Il eût été imprudent de poursuivre; il fallut donc revenir en arrière. Quelques dames se trouvèrent mal de la frayeur qu'elles avaient eue; les messieurs en les secourant trouvèrent le moyen de déployer leur héroïsme; enfin, chacun, selon les sentiments qui l'agitaient à l'entrée, était différemment ému à cette sortie précipitée.

Plusieurs secousses se firent sentir, et une pluie torrentielle, mêlée d'un fort *sirocco* (1), leur succéda bientôt.

Pendant qu'on faisait approcher les voitures et que dames et chevaliers songeaient à la retraite, le bon gardien se souvenant de Giovanni et de sa fille qui n'avaient pas reparu, et craignant quelque malheur, fit part de ses alarmes à la société déconcertée. Les chercheurs d'émotions se ranimèrent à son récit: c'étaient de braves An-

(1) Vent chaud d'Afrique fort commun dans le midi.

glais qui poussèrent fortes acclamations, et ne s'offrirent point à redescendre; mais le prêtre, quelque âgé qu'il fût, déclara qu'il fallait chercher ces malheureux, et, à tout prix, leur prodiguer des secours, d'autant plus que le gardien ayant compté les heures, et supputé le temps de la durée des bougies, disait qu'il était impossible qu'ils eussent encore de la lumière.

— Ce n'est pas que la bougie soit indispensable à Giovanni, répétait le gardien, il sait par cœur tous les coins et recoins de ces ruines, puisqu'il y passe sa vie à travailler; mais j'ai peur qu'il y ait eu quelque éboulement, et alors il serait dangereux pour nous aussi d'y descendre.

— N'importe, reprit l'abbé, mon devoir est de sauver mes frères au péril de ma propre vie. Je ne demande pas qu'on m'accompagne, je connais aussi ces catacombes, et, Dieu aidant, je ne me perdrai pas. Si je succombe, d'ailleurs, je ne serai pas le premier qui dans ces lieux se soit dévoué pour le salut d'une âme.

Le gardien et deux jeunes gens pleins de foi suivirent le ministre de Dieu. Les curieux reprirent avec les dames le chemin de la ville, en faisant mille suppositions sur l'issue de la recherche, suppositions qui, dans les tablettes de plus

d'un voyageur, remplacèrent la vérité que peu cherchèrent ensuite à connaître.

Nous qui savons mieux que la petite troupe investigatrice le lieu où nous avons laissé le pauvre ouvrier et sa fille, devançons le généreux prêtre et pénétrons avant lui dans les étroits et sombres détours où venait de s'accomplir un drame si terrible...

Au cri poussé par son père, au bruit sourd qui l'accompagna, Maddalena avait répondu par un autre cri, en se précipitant aussi sur la gauche sans tenir compte du péril. Mais un choc violent contre un morceau de marbre la renversa étourdie et presque sans connaissance.

En arrière de deux pas seulement de son père, sa tête avait frappé contre la colonnette qu'il cherchait come indice de l'escalier. Étourdie un moment par la force du coup, mais ranimée par la force de l'amour filial, Maddalena se releva. Elle étendit les bras vers l'objet qui l'avait renversée, reconnut que c'était une colonne, se rappela les paroles de son père et comprit alors l'affreuse vérité...

Comment faire? comment descendre elle-même pour secourir ce père bien-aimé? Elle appelle..., écoute..., puis appelle encore... Le silence seul répond à sa voix, un silence sépulcral, un silence de mort.

Un moment l'effroi triomphe de tout autre sentiment, puis la belle âme de l'enfant s'élève vers Celui qui n'abandonne jamais, elle prie et reprend courage.

Comment sauver son père?...

Il a dit qu'en marchant tout droit on arrive à l'entrée en moins de cinq minutes; or, Maddalena ira-t-elle au dehors chercher du secours; mais si elle se perd, si elle prend une fausse route, et qu'elle perde à la fois et la sortie et son père?... Oh! non, elle ne peut se résoudre à s'éloigner du lieu où il a été englouti; elle prie encore, puis appelle de nouveau...

Cette fois, elle croit entendre un faible gémissement... Oh! oui, elle ne peut s'y méprendre, son père est là, blessé sans doute, mais il vit, il n'est pas loin d'elle. Comment le rejoindre!...

La pauvre enfant lui parle, lui demande où il est, s'il souffre, s'il l'entend, lui dit qu'elle veut descendre, qu'elle en cherche le moyen, puis écoute encore, désirant, espérant, attendant presque une réponse.

Les gémissements semblent plus distincts. Quelques mots entrecoupés arrivent aux oreilles de la jeune fille, qui cherche en vain de la main et du pied le vide de l'escalier fatal, et n'ose faire

un pas de peur de faire elle aussi une chute qui la mette hors d'état de secourir son père.

Enfin elle trouve un moyen, se couche sur le sol humide et s'avance en rampant. Bientôt elle a trouvé la première marche ; elle en remercie le ciel, se retourne, et toujours couchée la face contre terre, avance à reculons, met un pied sur l'escalier, puis un autre, s'accroche de ses mains aux marches supérieures et descend ainsi lentement, mais sans danger, le long escalier qui la sépare de l'auteur de ses jours. Bientôt elle le trouve étendu sur le sol, pouvant à peine faire un mouvement et articuler une parole..... Mais elle est près de lui, elle le tient embrassé et n'éprouve que du bonheur dans ce premier succès de son entreprise? — Cependant l'angoisse de la douleur n'a pas perdu ses droits, son père est plus dangereusement blessé qu'elle ne l'a compris jusque-là. En vain elle le couvre de ses baisers et de ses larmes, en vain elle lui parle, et, ne pouvant le voir, cherche à s'assurer par le toucher de l'état de ce père bien-aimé; Giovanni ne répond que par des gémissements étouffés et par des paroles sans suite et prononcées avec effort. Le nom de Dieu, de Marie, celui de sa fille, sortent de ses lèvres mourantes; puis l'amour paternel faisant à cette heure suprême un

sublime et héroïque effort, Giovanni saisit les mains dont l'enfant pressait la sienne, essaie de se mouvoir et lui dit de partir, de prendre l'escalier.... le corridor à droite.... tout droit, tout droit; puis il murmure une bénédiction et retombe bruyamment sur le sol.

Maddalena pousse un nouveau cri, plus prolongé, plus déchirant que les autres, et comme si son âme se fût envolée dans ce paroxisme de la douleur, elle s'affaisse sur elle-même et reste comme privée de vie sur le corps inanimé de son père.

Mais ce cri a été entendu.

La petite caravane guidée par le bon prêtre a été saisie de cet accent de douleur, elle s'avance, écoutant encore pour mieux diriger ses pas, mais le silence a succédé à cet appel suprême, et la Providence seule les conduit.

Ils arrivent enfin. Il était temps. Giovanni respirait encore. A la soudaine apparition de plusieurs lumières il entr'ouvre les yeux, reconnait un prêtre et semble le bénir.

Le ministre de Dieu a compris la gravité de son état et tandis que le gardien s'empresse autour de l'enfant qui n'est qu'évanouie, il accomplit auprès du bon Giovanni les fonctions augustes de son saint et redoutable ministère.

L'oreille collée sur la bouche défigurée du moribond, il recueille ses dernières paroles, devine pour ainsi dire ses dernières pensées, lui promet le pardon de ses fautes et la gloire du ciel en échange du travail et des maux de la vie, il l'assure de l'intercession des milliers de martyrs dont il vient si souvent visiter la demeure, et, au nom du Dieu trois fois saint, fait descendre sur lui avec l'absolution suprême les bénédictions du Dieu d'amour.

Maddalena était revenue à elle au moment même où le prêtre prononçait les paroles sacramentelles. Sans chercher à comprendre d'où avait pu venir ce secours inespéré, elle s'était prosternée aux pieds de son père. Pâle, éplorée, elle contenait ses sanglots, et ses beaux yeux levés au ciel, elle priait.

Tous les assistants étaient à genoux. Une fois de plus les catacombes offraient l'aspect de la religion triomphant de la mort. Le prêtre récitant à haute voix la recommandation de l'âme et la prière des agonisants, et cette litanie sublime faisant appel aux patriarches, aux prophètes, aux apôtres et à la cohorte céleste des martyrs et des vierges, là, dans ces lieux sanctifiés par la présence d'un si grand nombre de ces mêmes vierges, tous auprès du lieu où reposèrent les

précieux corps des princes des apôtres (1), portaient dans l'âme des assistants et même du moribond, une émotion indéfinissable.

Le solennel *ora pro eo* répété en chœur résonnait sous l'étroite voûte, comme si les saints se fussent levés de tous côtés pour faire écho à la prière. Mais quand le ministre du Seigneur prononça ces paroles admirables:

« Partez de ce monde, âme chrétienne. Au
» nom du Dieu tout-puissant qui vous a créée,
» au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant
» qui a souffert pour vous, au nom de l'Esprit-
» Saint qui est descendu sur vous, au nom des
» anges et des archanges,... au nom des saints
» apôtres et évangélistes, au nom des saints mar-
» tyrs et confesseurs,... au nom de tous les saints
» et saintes de Dieu, que votre demeure soit au-
» jourd'hui dans la paix et votre habitation dans
» la sainte Sion...

».... Que la troupe glorieuse des anges vienne
» au devant de votre âme,..... que le sénat des
» apôtres qui doit juger avec Dieu tout l'univers
» vous fasse un accueil favorable, que la triom-

(1) On s'accorde à croire que les saintes reliques de saint Pierre et de saint Paul furent cachées pendant quelque temps dans le cimetière de Saint-Sébastien pour être conservées au peuple romain.

» phante armée des martyrs se réjouisse à votre
» arrivée,... que le chœur joyeux des vierges vous
» reçoive,... que Jésus-Christ se montre pour vous
» plein de douceur et d'allégresse,... placé au rang
» des bienheureux, allez goûter les douceurs de
» la joie et de la consolation divine, dans tous
» les siècles des siècles.»

La présence du prêtre avait changé cette scène d'horreur en un moment de triomphe. La foi, l'espérance et l'amour rayonnaient sur le front du bon Giovanni qui expirait quelques moments après dans les bras du serviteur de Dieu, les lèvres collées sur l'image du Sauveur et la main posée en signe de bénédiction sur la tête de sa fille chérie.

Les paroles du *Libera* se firent encore entendre; les bougies des assistants servaient de torches funèbres en projetant leur vacillante lumière sur ces tombes entr'ouvertes, d'où les cendres des martyrs semblaient se ranimer pour répondre aux paroles sacrées et accompagner l'homme aux portes de l'éternité.

Pour compléter ce tableau saisissant, des roses destinées à être un hommage à ces tombes sacrées, échappées du tablier de la jeune fille étaient éparses sur le sol et sur le corps même de l'ouvrier, comme un signe de la couronne que Dieu réserve

aux âmes pures, ou pour prouver une fois de plus que la passagère beauté d'une fleur est souvent encore moins éphémère que la félicité humaine . . . .

. . . .

.. Nous ne raconterons pas la douleur de la bonne Francesca, lorsqu'après plusieurs heures d'angoisses, elle vit arriver à la nuit, au lieu du fils bien aimé qu'elle attendait depuis longtemps, le triste convoi qui lui apportait son corps défiguré et sans vie. Hélas! le matin même elle pensait au bonheur de sa vieillesse, et le soir tout était fini... Oui, tout! Il restait Maddalena, mais la bonne vieille avait senti son cœur frappé d'un coup mortel.

Il y avait cependant en elle une force de volonté trop virile, une résignation trop profonde pour qu'elle s'abandonnât à sa douleur. Le massacre de Schwitz, la peste douloureuse de Naples, et l'affreux dénûment de Terracina, avec l'image de son enfant mort d'inanition dans ses bras, avait retrempé son âme au point de lui faire tout supporter et tout offrir à Dieu; et la paix des dernières années n'avait pu amollir ce caractère héroïque.

Un coup d'œil jeté sur le corps de ce fils bien-aimé lui avait fait désirer d'aller bientôt le

rejoindre, un autre coup d'œil jeté sur son enfant l'avait fait prier Dieu de prolonger son martyre. Mère encore quand elle cessait de l'être, le sentiment maternel la faisait vivre, quand ce même sentiment la tuait.

Des pensées pareilles, quoiqu'en sens inverse, agissaient aussi sur Maddalena; elle sentait qu'elle se devait à sa grand'mère, qu'elle devait être désormais sa consolation et son soutien, et cette pensée lui donnait du courage, je dirai presque même des forces.

Toutes deux avaient cherché en Dieu ce secours suprême qui ne manque jamais, et toutes deux, animées d'un mutuel dévouement, s'oubliaient l'une pour l'autre. Il n'y avait qu'une différence, l'une avait beaucoup souffert, l'autre versait ses premières larmes. Celle-là, aguerrie par les souffrances passées, était cependant usée par elles; et celle-ci, faible contre un premier orage, ressemblait au roseau qui plie et ne rompt pas.

Mais au milieu de leur douleur, la mère et la fille de l'ouvrier n'avaient pas été abandonnées et avaient reçu au contraire de nombreuses preuves de sympathie.

Le couvent tout entier avait voulu accompagner Giovanni à sa dernière demeure, et cette

longue file de franciscains n'était pas le seul ornement du convoi funèbre. La corporation des ouvriers des catacombes y était toute entière; il s'y trouvait encore une députation des congrégations dont Giovanni faisait partie, et leurs vêtements uniformes et de diverses couleurs, avec le capuchon obligé, cachant même la figure, donnaient à ce convoi un type vraiment romain et qui eût paru original aux habitants du Nord.

Les visites et les offres de service abondèrent à la cabane: l'accident des catacombes avait fait du bruit. Les uns, se rappelant la *rose du tombeau*, voulaient voir la jeune fille résignée qu'ils avaient aimée comme une folâtre et rieuse enfant. Les autres y étaient amenés par la reconnaissance ou par la charité. Les compagnons de Giovanni se souvenaient de ses bons procédés envers eux, et voulaient payer en quelque sorte à l'orpheline la dette qu'ils avaient contractée envers le père.

Le charitable prêtre que la Providence avait rendu auprès du défunt l'instrument de ses miséricordes, n'avait pas borné ses bons offices aux secours spirituels prodigués dans les catacombes; il était venu souvent consoler les deux affligées et les avait couvertes de sa protection. Le bon monseigneur aussi était accouru sécher les larmes, et parler du ciel et de la gloire qu'on y

goûte après une vie chrétienne. Il avait relevé le courage de la femme qui avait tant souffert et de l'enfant qui ne savait pas encore souffrir, et ses dons délicatement offerts, ou de la part du Saint-Père dont il apportait souvent la bénédiction, ou de celle de quelque bienfaiteur inconnu, étaient toujours reçus avec reconnaissance.

Le gouvernement aussi s'était occupé de la fille du brave ouvrier, et un moment Francesca se voyant au-dessus du besoin avait pu glisser encore dans le rosier de sa fille quelques belles pièces destinées à grossir le petit trésor qu'elle se réjouissait maintenant d'avoir pu amasser pour l'enfant qui n'avait plus qu'elle au monde.



Chapitre VIII.

Encore des larmes.

Parmi les personnes qui avaient afflué à la cabane, la Gigia avait été une des premières et des plus empressées.

Depuis longtemps elle désirait se rapprocher de la famille de Giovanni, et comme ses tentatives n'avaient pas été heureuses, et que Francesca et Maddalena ne se liaient avec personne,

elle avait saisi avec empressement une circonstance malheureuse qui naturellement ouvrait les portes à tous.

Ce n'étaient point, hélas! la charité et la compassion qui dictaient ses démarches. Un intérêt caché pouvait seul la faire agir, et la mort de Giovanni venait la servir à merveille; mais il s'agissait de profiter habilement de l'occasion. Or, pour gagner les bonnes grâces des deux bigotes, c'était le nom qu'elle leur donnait, il fallait affecter des dehors que la Gigia n'avait pas, et avoir même des procédés bien différents de ceux auxquels elle était habituée. L'hypocrisie était donc nécessaire, et cette conviction fut le premier hommage que cette femme rendit à la vertu dont elle affecta dès lors les apparences.

Si le vice est toujours affreux en lui-même, il semble plus vil, plus méprisable et plus odieux encore, quand il s'enveloppe des voiles de la sagesse et de la piété. — Mais qu'importait cela à la Gigia? L'essentiel pour elle était d'arriver à ses fins, et nous verrons comment elle y parvint.

Ses vêtements étaient presque propres, ses cheveux étaient moins en désordre, et un sentiment de triste compassion animait sa physionomie quand elle parut à la cabane. Elle pleura en voyant pleurer, fit mille offres de service, et sut

si bien jouer son rôle qu'au lieu de la repousser on la remercia sincèrement.

Enhardie par ce premier pas, elle eut l'idée d'aller chercher sa fille Martha le premier jour de sortie, et de la mener elle-même voir Maddalena pour la distraire un peu.

Il y avait longtemps que les deux enfants ne s'étaient vues. Martha sortait rarement; sa famille ne se souciait guère de sa présence, et comme nous avons vu que son cœur commençait à s'ouvrir à la piété, elle se trouvait mal à son aise au milieu des blasphèmes dont on étourdissait ses oreilles, et des disputes continuelles de ses parents; mais elle aimait sa petite protectrice avec toute la tendresse qu'elle aurait eue pour sa sœur si celle-ci n'eût pas été son ennemie. Elle fut donc heureuse de consoler Maddalena et de se voir l'objet de quelques attentions de la part d'une mère qui ne s'occupait jamais d'elle que pour la maltraiter.

En amenant sa fille, l'astucieuse femme savait qu'elle serait bien vue à la cabane, et elle profita de la conversation des deux enfants pour gagner les bonnes grâces de Francesca. Celle-ci, qui connaissait le monde, était trop bonne cependant pour être longtemps méfiante. Elle crut reconnaître un changement favorable dans les

idées de la Gigia, et finit même par croire qu'en la voyant un peu plus souvent on pourrait l'amener à être une bonne chrétienne, et à traiter moins mal le pauvre Lorenzo. Enfin Francesca arriva à se faire presque un reproche d'avoir si longtemps repoussé cette femme, et de ne lui avoir pas donné quelques conseils sur la manière d'élever ses enfants et de les rendre plus soumis et plus respectueux.

L'hypocrite, en voyant qu'elle gagnait du terrain, se gardait bien de se montrer telle qu'elle était, et inventait chaque jour quelque chose pour se rendre utile ou agréable. Bientôt, sous prétexte de ne pouvoir se séparer longtemps de son plus jeune enfant, elle le portait avec elle, et comme il n'avait qu'un an à peine et représentait toutes les grâces de sa mère, avec l'innocence de ses douze mois, il faisait sourire la bonne vieille et l'aimable Maddalena qui le trouvaient charmant.

Quant aux autres, on leur avait interdit l'entrée de la cabane; il n'était pas facile de leur apprendre à feindre comme leur mère, et la Gigia ne voulait pas employer devant Francesca les moyens odieux dont elle se servait pour se faire obéir de ses enfants.

Mais quels pouvaient être les motifs de cette

femme pour s'astreindre à flatter ainsi une pauvre créature sans fortune et sans position? L'avenir nous l'apprendra.

La famille du val Égérie n'avait, hélas, nullement changé; et les beaux exemples de piété et de résignation chrétienne que la mère recevait de ses voisines n'avaient fait aucune impression sur son cœur.

Toujours aussi désordonnée, aussi sale, aussi brutale envers ses proches et surtout envers son beau-père, elle n'avait de tendresse que pour l'un de ses fils qui la surpassait encore en méchanceté et inventait chaque jour un nouveau martyre pour le pauvre vieillard.

Quant à Beppo, devenu chaque jour plus violent par les excès auxquels il se livrait, il abandonnait de plus en plus le travail et vivait dans un continuel état d'ivresse; plusieurs fois les inspecteurs des travaux l'avaient noté comme un débauché, qui de bon travailleur devenait fainéant, et ne méritait pas la paye habituelle; mais c'était un pauvre homme chargé de famille, et le gouvernement, trop paternel, continuait à le payer, tandis que lui, en rapport avec tous les démagogues, se montrait prêt à entrer dans tous les complots pour renverser ce même gouvernement qui le faisait vivre.

Il est vrai que certains étrangers établis à Rome, chefs de factions secrètes, ne lui ménageaient ni le vin ni l'argent, et qu'il se sentait soutenu par ceux-là même qui avaient intérêt à démoraliser la population romaine et à l'éloigner des sentiments de respect dus à leur auguste souverain.

Giovanni n'était plus là pour le tancer et lui reprocher amicalement ses torts; il fuyait les ouvriers braves et religieux, ou ne s'approchait d'eux que pour les provoquer et les charger d'injures, tandis qu'on le voyait continuellement avec une troupe de débauchés comme lui, gens qui, faute d'avoir contre le gouvernement de véritables griefs, formulaient contre lui les accusations les plus absurdes.

Les uns voulaient l'abolition des lois, les autres demandaient qu'on en fît davantage, disant qu'il n'y en avait pas assez.

Ceux-là alléguaient que la liberté de commerce ruinait le pauvre marchand à la porte duquel un autre marchand pouvait s'établir; ceux-ci criaient au despotisme, quand la police par trop débonnaire de la ville de Rome saisissait quelque récalcitrant.

Ils se plaignaient des impôts sans savoir que dans les États pontificaux ils sont moindres que dans tous les autres États de l'Europe.

Ils criaient que les prêtres absorbaient toutes les rentes de l'État, sans voir que la fortune des prêtres est la fortune des pauvres, et que leur entretien et leurs frais personnels, en commençant par le Pontife lui-même, sont moindres que ceux des derniers employés d'autres contrées.

Il faisaient un grand étalage de la misère du peuple, sans vouloir ouvrir les yeux sur les milliers d'établissements de bienfaisance qui se trouvent à Rome, appropriés à tous les besoins, à toutes les souffrances, sans compter le nombre infini d'enfants élevés dans les orphelinats, les milliers de dots distribuées chaque année à de jeunes filles pauvres, les secours de tous genres portés à domicile, les distributions de soupe faites dans les couvents les plus pauvres, les écoles gratuites pour toutes les classes nécessiteuses, les hôpitaux pour toutes les maladies, les largesses périodiques ou extraordinaires du Pontife, des corporations, de la Propagande, des cardinaux, et tant d'autres bienfaits de chaque jour.

Ils trouvaient que les troupes devaient être entièrement romaines et non étrangères, et ils oubliaient que leur pays est exempt de cet impôt de sang si redoutable à toutes les mères, et que, dans d'autres lieux réputés libres, on nomme la conscription.

Enfin, étourdi par le faux éclat d'une liberté mensongère, ils l'appelaient de tous leurs vœux comme s'ils eussent été esclaves, tandis qu'un peu de bonne foi leur aurait démontré bien vite qu'il n'y a pas de lieu où la liberté vraie et bienfaisante soit mieux entendue qu'à Rome, et que de tous les pays qu'on propose pour modèles, il n'y en a aucun où le peuple soit plus réellement libre que dans la ville éternelle.

Mais ces raisonnements n'entraient pas dans l'esprit des meneurs dont le seul but, en dénigrant les institutions pontificales, était d'attaquer d'abord la personne vénérée du chef de l'Église et son pouvoir temporel, pour mieux porter ensuite leurs coups à cette autorité spirituelle qui subsiste depuis dix-huit siècles, et qui subsistera malgré leurs efforts jusqu'à la fin du monde.

Beppo, nous l'avons dit, avait été choisi par les chefs étrangers pour servir leurs projets iniques ; laissons-le s'initier à leurs machinations indignes, et réjouissons nos regards attristés par le spectacle de son ingratitude, en revenant à la cabane du tombeau.

La joie, hélas, avait fui du modeste et paisible intérieur; mais la résignation chrétienne y avait pris place, et, nous l'avons vu, la paix y régnait encore.

La mort de Giovanni avait laissé de profondes traces dans l'esprit et dans le cœur de la jeune fille. Elle se rappelait toutes les paroles de son père dans les catacombes, peu de moments avant la terrible catastrophe, l'effet singulier qu'elles avaient produit dans son âme, la ferveur avec laquelle elles étaient prononcées, les conseils pieux qu'elles renfermaient, et, pour édifier et consoler sa grand'mère, sa charmante enfant lui redisait, mot pour mot, tous les discours de ce père chéri.

Francesca, alors, laissait tomber sa quenouille, ses mains se joignaient, ses yeux gonflés de larmes se portaient sur l'image de la Madone, et elle priait pour ce cher fils en pleurant sur lui et sur elle qui avait survécu à tant d'êtres bien-aimés. Mais cette prière et même cette douleur chrétienne étaient empreintes de ce calme que donnent la foi et l'espérance: elle en avait l'espoir, son fils était heureux.

Bientôt après sa force morale reprenait le dessus, elle joignait cette croix à toutes les autres pour les offrir à Celui qui ne reçoit jamais ce fruit du Calvaire sans récompenser l'âme généreuse qui le dépose à ses pieds, et elle entourait Maddalena de toute sa maternelle sollicitude.

L'enfant en avait besoin. Sa gaieté avait disparu, les belles couleurs de son teint s'étaient

effacées; sa douceur angélique ne laissait percer aucune plainte, mis il était évident qu'elle souffrait.

Pour faire diversion à ces tristes pensées, la bonne vieille prit la grande résolution d'aller avec son enfant célébrer, à Saint-Pierre même, la grande fête du prince des apôtres. Ces remèdes-là étaient toujours efficaces pour Maddalena; sa piété, exaltée par ces grandes cérémonies, remplissait son âme d'une telle joie que le physique même s'en ressentait, tout comme il s'était ressenti des douleurs morales.

Mais il y a loin, bien loin, de la voie Appienne à la basilique Vaticane, et la bonne Francesca n'était plus aussi bonne marcheuse que lorsque chargée de son enfant, de son pauvre Giovanni, elle venait à pied de Terracina à Rome. — Cependant, elle le savait, la volonté donne des forces.

Le canon du fort Saint-Ange annonçait encore la grande journée, quand la grand'mère et la petite-fille, levées comme d'habitude avant le jour, se mirent en marche pour la célèbre basilique.

Par un de ces hasards que j'appelle toujours partout des coups de la Providence, même pour les plus petites choses, un dévot de Saint-Pierre et de Saint-François avait envoyé, avant l'aurore,

une charrette de provisions aux Pères de Saint-Sébastien. L'excellent portier, ravi de la bonne aubaine et bénissant le bienfaiteur, causait avec le charretier à qui il avait offert une prise de tabac et une image, quand nos deux femmes vinrent à passer. — Étonné de voir Francesca se signer seulement devant la porte de l'église et passer outre, il lui demanda où elle allait de si grand matin.

La réponse lui fit pousser une exclamation formidable, et effrayé de la distance pour la bonne vieille, il pria le charretier de faire une seconde bonne œuvre en s'en retournant, et de faire monter près de lui Maddalena et son aïeule.

Le brave homme y consentit, et pour prix de sa charité, le bon frère lui donna une seconde prise et une belle prière.

Voilà donc nos pèlerines accroupies dans le panier formant le fond de la charrette, et fort heureuses de ce bienfait de la Providence. Le charretier devait aller à la Piazza del Popolo, il les conduisit jusqu'au pied du mont Palatin, traversa l'ancien cirque de Néron et les laissa à l'entrée du *Ponte Rotto :* pont de marbre souvent réparé, toujours détruit et qui, demeuré coupé pendant de longues années, a été dernièrement relié à la rive gauche du Tibre par un pont de

fil de fer. C'est le dix-neuvième siècle donnant la main au temps des Scipions.

Il restait encore beaucoup à marcher pour arriver à Saint-Pierre, mais la course était diminuée de près des deux tiers: Francesca et Maddalena suivirent la *Lungaretta* puis la *Lungara*, deux des plus longues rues de Rome, et en une demi-heure arrivèrent à la magnifique place du Vatican. Il y avait bien longtemps que la bonne vieille ne l'avait vue. Elle lui rappelait tant de choses!!!...

La foule se pressait auprès de la basilique ornée, comme de juste, avec un luxe inaccoutumé. La *confession* était couverte de bouquets et de guirlandes. Maddalena y avait apporté des roses, et en les déposant sur la balustrade, elle ne put s'empêcher de penser aux catacombes, à l'explication que lui avait faite son père, de la forme des autels des basiliques placés au-dessus du tombeau des martyrs, comme ils l'étaient autrefois dans les anciens cimetières qu'elle avait visités, et ce souvenir en amenant d'autres, l'enfant mouilla de ses larmes le pavé du sanctuaire.... Cette excursion était la première qu'elle faisait depuis le triste jour de la mort de son père.

La statue de saint Pierre avait été habillée en pape: la chape, la tiare, la croix, l'anneau, rien

ne manquait. Nos pieuses femmes furent avec la foule baiser ce pied de bronze usé par les lèvres des générations pieuses; puis, abîmées dans la prière à la chapelle du Saint-Sacrement, elles communièrent de la main d'un évêque qui y disait la messe et demeurèrent longtemps en actions de grâce.

Bientôt, sur les marches mêmes de la colonnade de la place, elles prirent un léger repas apporté de la cabane, et se préparèrent à assister à la solennité du jour.

Avec quel bonheur, prosternées sur le passage du cortège papal, elles virent le pontife bien-aimé, pour lequel elles priaient chaque jour, paraître dans tout l'éclat de sa puissance; avec quelle dévotion elles reçurent sa bénédiction paternelle; leurs cœurs, étrangers maintenant à la joie, goûtaient une satisfaction si intime en entendant la messe du vicaire de Jésus-Christ, que, tant quelle dura, elles oublièrent leur douleur.

La cérémonie terminée il s'agissait de se reposer et d'attendre que la chaleur du jour fût un peu passée et que le soleil baissât à l'horizon, pour reprendre le chemin de la cabane, à pied cette fois, car les charretiers charitables ne se trouvent guère à chaque pas. Or, tout l'amour que Francesca portait à la Suisse s'étant réveillé en

voyant ses compatriotes de la garde du pape porter devant son trône les épées des cantons catholiques, elle s'avança à l'entrée de la cour du quartier des Suisses et s'adressant à la sentinelle, hasarda timidement une parole en français d'abord, puis en allemand. Cette dernière langue eut un effet magique, et la vieille compatriote fut sur le champ accueillie avec transports. On appela le sergent, puis sa femme; Maddalena et sa grand'mère furent entourées, et quoique celle-ci eût presque oublié l'allemand, elle retrouva encore assez de paroles pour dire en quelques mots qu'elle était de Schwitz et avait été élevée à Fribourg.

La femme du sergent était justement de ce dernier canton, et de la paroisse allemande de Tavel; — la sentinelle était de Schwitz. — On parla longtemps de ces deux cantons, les questions se croisèrent en tous sens, et bientôt on fut bons amis.

Il fallut rester pour dîner, puis être présentées à Mgr le chapelain et à son excellente sœur, qui tous deux comblèrent l'aïeule et la jeune fille de bonté et de prévenances, et qui, sachant la route qui leur restait à faire et prenant en pitié l'âge et les malheurs de la bonne vieille, donnèrent deux *paoli* au cocher d'une *carrozina* pour

les mener à la porte Saint-Sébastien. Cette journée si nouvelle pour Francesca avait eu un heureux effet tant sur elle que sur sa petite-fille, et les souvenirs de ce beau jour tempérèrent un peu ceux de la douleur; cependant on n'était pas à bout d'épreuves.

Durant assez longtemps les visites sympathiques avaient continué; mais elles finirent par se ralentir.

Le bon monseigneur avait été envoyé par le Saint-Père à une mission lointaine. Le charitable prêtre, qui avait bravé les dangers des catacombes le jour du tremblement de terre pour aller à la recherche de Giovanni et lui avait administré les derniers secours de la religion, n'avait pas paru depuis assez longtemps à la cabane; une fièvre pernicieuse l'avait cloué sur un lit de douleur, et, à peine convalescent, on l'avait envoyé respirer l'air frais du mont Albano. Le curé de Saint-Sébastien avait été occuper la place de prieur dans un autre couvent. Le bon frère Candido était mort de la fièvre, les étrangers avaient disparu, et les familles riches étaient au bord de la mer ou dans la montagne. Le Pape lui-même était à Castel Gandolfo (1), et Rome solitaire souffrait

(1) Résidence, près d'Albano, où les Papes passent d'ordinaire les plus fortes chaleurs de l'été.

les maux de la saison : une chaleur suffocante et les fièvres.

Les bons ouvriers, compagnons de Giovanni, envoyaient bien de temps en temps leurs femmes ou leurs enfants s'enquérir des habitants de la cabane du tombeau et leur porter, chacun selon ses moyens, quelques petits adoucissements à leur position, mais, même ces visites-là devenaient rares.

Maddalena avait compris qu'elle devait chercher un travail plus lucratif que le filage, et une brave femme lui avait procuré l'accès à une fabrique de chapeaux de paille d'où on lui donnait à tresser chez elle bon nombre de paquets chaque semaine. Ce travail facile était assez bien rémunéré, et rien ne manquait encore aux pauvres femmes. Cependant, il y avait des jours où quelques sous de plus n'eussent pas été de trop, surtout quand les pauvres venaient comme d'habitude montrer leur misère; mais alors on partageait avec eux ce qu'on avait pour le repas du jour, et ce denier de la veuve était reçu avec des bénédictions.

On a beaucoup calomnié les pauvres de Rome. Il y en a en effet qui, comme la Gigia et ses enfants, tourmentent les voyageurs, les étourdissent de leurs clameurs et de leur importunité,

et ne sont pas dignes des bienfaits qu'on leur prodigue, mais la généralité n'est pas ainsi. On s'habitue trop à les repousser avec dédain, ou à leur donner une aumône pour être débarassé de leurs supplications, tandis que souvent une bonne parole, un sourire, un mot de compassion vous valent d'eux autant de bénédictions que si vous aviez délié les cordons de votre bourse. Ceux-là même une autre fois ne vous demanderont rien, ils attendront en silence votre offrande en vous faisant seulement leur plus belle révérence. Du reste, ils sont contents de la plus mince pièce de monnaie.

Ce ne sont donc pas ceux qui donnent le plus qui sont le moins tourmentés par les pauvres; ce ne sont pas non plus ceux qui donnent peu, mais qui donnent bien, qui donnent avec bonté. Ceux-là n'auront pas à se plaindre des pauvres de Rome. C'était justement ce qui arrivait à Maddalena. Elle aurait voulu donner beaucoup, elle donnait peu parce qu'elle avait peu; mais elle donnait avec son sourire d'ange, se privant souvent du pain qu'elle offrait, et les pauvres qui le savaient l'en aimaient davantage.

Souvent, dans des moments critiques, Francesca se souvenait du rosier, mais jamais elle n'aurait consenti à y prendre une obole. C'était

la fortune de son enfant. Elle n'avait qu'un regret, la pauvre femme, c'était de ne pouvoir plus l'augmenter.

Malgré toute sa résignation, tout son courage, Francesca perdait des forces chaque jour. Bientôt les occupations qu'elle avait le plus chéries la fatiguaient au point qu'elle devait les interrompre pour se reposer. Ses facultés intellectuelles baissaient tellement qu'elle se laissait entièrement duper par la Gigia, qui avait pris sur elle un ascendant qui étonnait Maddalena.

La jeune fille, mûrie par sa première épreuve, voyait avec peine cette femme prendre pied dans son intérieur; mais elle en souffrait en silence, souriant au petit Cesare qui égayait sa grand'-mère, et versant toutes ses inquiétudes dans le sein de Dieu. Ce divin consolateur des âmes pures faisait alors renaître sa confiance enfantine en cette Providence qui ne manque jamais, et son abandon filial à tout ce que voulait son Sauveur laissait toujours le calme dans son cœur éprouvé.

Un jour, Maddalena remarqua avec une indicible angoisse que les idées de sa grand'mère se brouillaient d'une manière frappante. Il y avait de l'incohérence dans ses discours, une espèce d'apathie dans toute sa personne, parfois de la fixité dans ses regards. Elle resta immobile une

partie de la journée, se laissa soigner par sa petite-fille comme elle n'avait pas l'habitude de le faire en répétant toutefois qu'elle n'était pas malade, qu'elle ne souffrait pas, qu'elle n'était que fatiguée... d'être venue à pied de Terracina...

Elle commença alors à parler à Maddalena d'une foule de personnes que celle-ci n'avait jamais vues, de lieux où elle n'avait jamais été, et lorsque vint l'heure du repos, la bonne vieille s'endormit d'un sommeil de plomb.

La pauvre enfant ne se coucha pas, elle passa la nuit à pleurer et à prier.

Tout un avenir de douleurs auprès de sa grand'mère en enfance lui apparaissait dans ses plus petits et ses plus tristes détails. Elle se sentait isolée auprès de celle qui avait été sa compagne de toute la vie, sa mère dans toute la force du terme, et ses larmes, larmes bien amères, coulaient en abondance.

La lampe des catacombes, brûlant devant la Madonna et projetant sur la sainte image sa lumière incertaine, éclairait seule la modeste chambrette. Marie semblait regarder avec amour la pauvre désolée, et les yeux de la jeune fille, fixés sur le visage aimé de la Reine des vierges, la virent si belle, si bonne, si aimante qu'elle se reprocha cet espèce de doute, se jeta à genoux

et pria avec ferveur. Alors considérant sa position avec plus de calme, Maddalena chercha à comprendre toute l'étendue de ses nouveaux devoirs, et jura à Marie de rendre à sa grand'mère, dans le triste état où elle semblait devoir rester plongée, tous les soins assidus qu'elle en avait reçus elle-même, et de ne reculer pour elle devant aucun sacrifice, même celui de tendre la main si elle s'y voyait contrainte.

Calmée par de si pieuses résolutions, Maddalena se laissa gagner par le sommeil et s'assoupit encore agenouillée devant l'image de Marie.

Les premiers rayons du soleil l'éveillèrent bientôt. Elle courut au lit de son aïeule, préparée à la douleur, mais non encore, hélas! à celle qui l'attendait.

Francesca était immobile, les yeux hagards, la respiration pénible, sa langue embarrassée, et ne pouvant articuler une parole. Une attaque d'apoplexie l'avait mise en un instant aux portes du tombeau.

Maddalena, hors d'elle-même, appela au secours, mais la route antique était déserte, nulle voix ne répondait à la sienne.

Cependant, un pauvre vieillard à qui, la veille, elle avait donné son souper et qui avait couché à la belle étoile, non loin de la cabane, fut l'ange

que la vierge sainte envoya au secours de l'enfant qui s'était adressée à elle. Informé du danger de sa bienfaitrice, le pauvre courut au couvent et revint bientôt avec un des pères portant les saintes huiles.

Francesca, en recevant les onctions saintes, sembla reprendre connaissance; elle fit signe à sa fille de s'approcher, voulut parler, ne put le faire malgré tous ses efforts, mais regarda le rosier avec une expression si singulière, que Maddalena éplorée l'approcha de son lit et chercha en vain à comprendre ce que la bonne vieille ne pouvait plus exprimer.

Il était évident qu'elle avait quelque chose à dire, et que le rosier jouait un rôle dans cette pensée qui ne pouvait se faire jour, mais la mort était là!

Le secret que nous connaissons descendit dans la tombe avec Francesca qui expira peu après.

Maddalena restait seule sur la terre...



CHAPITRE IX.

La détresse.

Peu d'heures après la mort de Francesca, la Gigia était dans la cabane, elle furetait partout sous prétexte de se rendre utile, et profitait de la profonde douleur de l'orpheline pour commencer à mettre à exécution des projets pour lesquels elle n'attendait que la mort de la bonne vieille.

Depuis longtemps elle avait jeté un regard d'envie sur cette petite habitation si propre, si bien située au bord de la route, et si différente de la sienne dont la malpropreté et l'abandon avaient fait une espèce d'étable plutôt que la demeure d'une famille humaine. Elle pensait y laisser croupir son vieux père et l'un de ses fils qu'elle n'aimait pas, y enfermer son mari quand il serait ivre et s'établir d'abord avec un de ses enfants, puis avec les autres auprès de la pauvre Maddalena, comme pour la protéger, lui tenir lieu de mère et enfin éviter tous les dangers qui auraient pu menacer une jeune fille seule.

Le masque de la compassion l'avait introduite dans le petit intérieur que nous avons vu si heureux; ce fut encore grâce à lui et à un dévouement affecté que la Gigia laissa son réduit pour

venir occuper les petites chambrettes de la cabane.

Maddalena, insensible à tout ce qui se passait autour d'elle, absorbée par l'idée poignante de la mort de tout ce qu'elle aimait en ce monde et de la solitude de cœur dans laquelle elle allait vivre désormais, devait être un faible obstacle aux projets de cette femme, et, quoiqu'elle éprouvât pour la Gigia une répulsion involontaire, elle se soumit aux conditions que celle-ci lui offrit plutôt qu'elle n'accepta.

Il était impossible, lui disait-elle, en lui faisant force caresses, qu'elle restât ainsi seule et abandonnée; il lui fallait une seconde mère, et elle, la Gigia, quoique déjà mère de six enfants, la regardait avec plaisir comme sa fille, et même comme sa fille ainée et chérie qui lui aiderait à élever le pétit Césare qui aimait tant la grand'-mère. Elle ajoutait que rien ne serait changé dans l'intérieur de la cabane; qu'elle occuperait le lit de Francesca, la soignerait et l'aimerait comme Francesca l'avait aimée.

Pour toute réponse, Maddalena pleurait et laissait faire.

Elle s'enfuyait à l'église, où ses larmes étaient moins amères, et y passait de longues heures prosternée devant le Saint-Sacrement, retrempant

son âme à cette source de toute consolation et cherchant du courage dans la pensée qu'un jour, elle aussi, jouirait comme ses parents du bonheur de voir son Dieu sans nuages, et de chanter au pied de son trône de gloire les louanges qu'elle balbutiait ici-bas.

Les premiers jours, la Gigia l'avait laissée en toute liberté de remplir ces pieux devoirs et de prier pour sa grand'mère. Elle sentait que quelque ami, quelque protecteur pouvait venir renverser tout l'échafaudage de ses combinaisons, il fallait donc gagner le cœur de l'enfant, l'attacher par la reconnaissance, éloigner tout soupçon d'intérêt et d'égoïsme, enfin détacher peu à peu les braves gens de l'orpheline, par l'effet même de sa compagnie qui, elle le savait, ne serait pas bien vue par eux.

Nous l'avons dit, la saison était favorable à l'isolement. *La mal aria* avait sévi sur Rome cet été-là avec une force depuis longtemps inconnue. Partout on était ou absent ou malade. Les hôpitaux étaient pleins, la charité se multipliait, mais beaucoup étaient frappés, il était rare maintenant que quelque protecteur arrivât à la cabane où il n'y avait pas de grande misère à soulager. D'ailleurs, ceux qui ne connaissent pas la Gigia voyaient en elle une bonne femme s'occupant à

protéger Maddalena, et la position de l'enfant dont on avait déploré les malheurs ne paraissait pas être si triste.

Ceux, au contraire, qui savaient ce qu'était cette femme auraient voulu l'éloigner; de ce nombre étaient le frère sacristain du couvent et la Leona, cette brave femme d'un compagnon de Giovanni qui avait recommandé Maddalena à la fabrique de paille. Tous donc, à tour de rôle, s'efforcèrent de soustraire la pauvre fille à cette domination pernicieuse; mais déjà Maddalena se croyait l'obligée; déjà la reconnaissance avait pris racine dans son cœur envers celle qui la méritait si peu. Elle défendait la Gigia, racontait sa bonté, sa tendresse pour elle, pauvre orpheline abandonnée, et le bon sacristain et la bonne Leona se retiraient en soupirant.

Bientôt cependant Maddalena comprit la vérité de leurs paroles. Peu à peu le naturel de la Gigia reprenait le dessus. Tous les soins de la jeune fille ne suffisaient plus à maintenir la propreté dans le ménage. Les enfants arrivaient, mettaient tout en culbute, salissaient tout, et c'était à peine si Maddalena osait s'en plaindre parce que les coups que la mère leur donnait retombaient sur son cœur, et elle se reprochait ensuite cette brutalité comme en ayant été la cause.

L'état de complète ignorance dans laquelle se trouvaient ces pauvres petites créatures inspira à la jeune fille le généreux dessein de les instruire et de faire appel à tout ce qu'il pouvait y avoir de bons dans leur cœur pour éteindre les germes funestes des mauvais penchants qui croissaient en eux, mais ses efforts furent vains auprès de la plupart d'entre eux. — Un seul, le petit Paolo, devenu borgne par les mauvais traitements qu'il avait reçus, prit goût aux leçons et aux histoires de Maddalena, mais il venait rarement à la cabane, c'était celui qu'on avait confiné avec le grand père dans le val Égérie. Sa mère ne l'aimait pas plus que la pauvre Martha, à qui ce manque d'amour maternel avait procuré une éducation si chrétienne.

Paolo semblait avoir de moins mauvaises inclinations que ses frères et sa jeune sœur. Il refusait hardiment de tourmenter son aïeul et le défendait même quand il pouvait, comme il l'avait vu faire jadis à sa sœur aînée. Il avait dix ans, mais il était maigre et chétif, recevant plus de coups que de pain, et fuyant avec soin la société de sa mère et de ses frères.

Pasqua, la petite fille, était la plus mauvaise de tous et par conséquent la favorite ainsi que le petit Matteo qui, à sept ans, avait déjà failli

tuer un autre enfant à qui il disputait un baïoque lancé d'une voiture.

Tito, âgé de quatre ans, semblait devoir devenir aussi méchant que son frère, et Maddalena, en serrant dans ses bras le petit Césare, pensait que celui-là, au moins, apprendrait d'elle à aimer et à connaître le bon Dieu.

Quand la mauvaise mère fut sûre que personne ne viendrait plus lui disputer sa proie, elle jeta le masque et changea de conduite. Déjà les petites provisions amassées par la prévoyante Francesca avaient été épuisées; les broccoli ne poussaient plus dans le jardin ravagé par les enfants; l'olivier, l'oranger même, avaient bon nombre de branches cassées qui avaient servi pour se battre d'abord, ensuite pour allumer le feu. Il n'y avait pas toujours de quoi manger, et l'huile ne brûlait plus dans la lampe de la madone!

Ce fut un grand chagrin pour Maddalena que le moment où elle s'éteignit, faute d'aliment, et que la Gigia refusa de la rallumer, disant que c'était une bigoterie qui coûtait trop cher, et qu'il fallait songer à avoir du pain et non à brûler *inutilement* de l'huile.—La pauvre enfant se sauva à Saint-Sébastien et pleura longtemps dans le sanctuaire. Le bon sacristain vint la saluer et lui demander la nouvelle cause de ses pleurs. Quand

il l'eut apprise il se hâta d'aller chercher une petite bouteille, la remplit d'huile et la donna à la Maddalena, qui toute heureuse, rentra à la chaumière. Mais hélas! il ne lui fut pas permis de faire de son huile le saint usage auquel elle était destinée. La Gigia, supposant que la jeune fille s'était plainte d'elle, entra dans ces accès de colère qui lui étaient habituels quand elle ne se contraignait pas, et frappant à droite et à gauche atteignit la jeune fille et la fit rouler sur le pavé.

Depuis ce jour-là, tout fut changé pour Maddalena. Gardée à vue par ce nouveau cerbère, il lui fut défendu d'aller à l'église de peur qu'elle ne se plaignît encore, et sous prétexte qu'elle était une paresseuse qui ne savait que dire des chapelets, et qui ne travaillait pas assez pour payer son pain. — Par les mêmes précautions et pour qu'elle ne perdît pas son temps, elle ne pouvait plus aller rendre son ouvrage à la fabrique.

D'abord on en chargeait le pauvre Paolo qui étant le souffre-douleur, pouvait bien faire ces longues courses, et ne les faisait jamais assez vite. Plus tard Pasqua et Matteo allaient eux-mêmes pour implorer en même temps la charité des passants et se livrer en ville à d'autres petites industries plus ou moins licites, car aucun

voyageur ne venait alors explorer la voie Appienne ou le val Égérie, et le gain était presque nul.

Peu à peu Maddalena devint une véritable esclave, c'était la servante de la maison. Chacun se croyait en droit de lui commander et de l'accabler de mauvais traitements. Elle était entièrement chargée du petit nourrisson, que sa mère avait dû sevrer, et c'était encore dans les innocentes caresses de l'enfant qu'elle trouvait sa consolation, car celui-là l'aimait, et lui souriait sans cesse, comme si Dieu dans sa miséricorde eût envoyé un ange pour soutenir son courage.

Beppo avait été absent pour une de ses affaires mystérieuses, par ordre des sociétés secrètes auxquelles il était affilié. A son retour, il vint sans façon s'établir à la cabane qui fut bientôt témoin des scènes déplorables qu'entraînent après elles l'ivresse et la mauvaise conduite.

La Gigia, qui aimait assez à se débarrasser de son mari, le mettait à la porte toutes les fois que cela lui était possible; mais souvent il était plus fort qu'elle, et dans ces moments de luttes, la pauvre Maddalena, glacée d'effroi, allait se blottir dans le coin le plus retiré de la maisonnette avec l'enfant effrayé qui jetait les hauts cris.

Douée d'un caractère naturellement doux,

résigné et soumis, Maddalena manquait de cette énergie qui avait soutenu sa grand'mère dans toutes ses douleurs. Bien souvent elle pensait à tenter quelque chose pour recouvrer sa liberté, pour solliciter l'aide de quelques-uns de ses anciens protecteurs, mais les difficultés l'épouvantaient. Elle pouvait réussir, il est vrai, et être débarrassée de cette famille, mais elle pouvait aussi ne découvrir personne de ceux qu'elle cherchait, et avoir par sa démarche, empiré sa position par les colères de la Gigia qui, devenues fréquentes, la faisaient toujours trembler. D'ailleurs comment sortir? n'était-elle pas gardée à vue par cette femme et par ses enfants!

Le bon sacristain du couvent ne voyait plus Maddalena à l'église, et craignant qu'elle ne fût malade et sans secours se hasarda à venir à la cabane. Il y fut reçu par des injures et ne put voir sa protégée que devant la femme qui disait lui servir de mère et lui donner son logement et son pain, car elle ne travaillait pas assez, ajoutait-elle, pour gagner sa vie.

— C'est singulier, reprit le bon frère, je croyais que tout ceci était à elle.

— A elle? ah! par exemple! c'est bien *à nous;* elle nous l'a vendu, il y a lontemps, pour prix de nos bons services et pour payer les frais que

nous faisons journellement pour elle, et nous l'avons acheté assez cher.

— N'est-ce pas Maddalena?

La jeune fille, stupéfaite d'une pareille audace, fut un instant muette d'étonnement, puis revenant de sa surprise et se sentant plus forte par la présence d'un protecteur, elle ouvrait la bouche pour protester contre cette fausseté lorsque la Gigia, furetant dans un bahut, en sortit, un papier froissé et sale, mais sur lequel était écrit en caractères assez lisibles la cession complète de la cabane et de son mobilier, et au bas duquel on lisait en toutes lettres le nom de Maria Maddalena Bernetti.

A peine Fra Girolamo y eut jeté il les yeux que, stupéfait lui-même, il demanda à la jeune fille si c'était bien sa signature.

Maddalena pâlit et se souvint qu'un jour la Gigia lui avait demandé si elle savait écrire, et que sur sa réponse affirmative elle l'avait priée de lui montrer son écriture, et pour cela de tracer son nom sur quelque papier. Comme par hasard, elle lui avait présenté celui-là en le doublant, pour montrer une place vide.

Le nom écrit, l'astucieuse femme avait admiré l'écriture et l'avait conservée pour la montrer à Marthe, disait-elle, et savoir qui des deux

écrivait le mieux; depuis lors on n'en avait plus parlé.

Maddalena, à cette découverte, ignorante des lois, crut avoir perdu tout son petit avoir, par une coupable ruse il est vrai, mais aussi par son imprudence, et toujours prête à excuser les autres, elle s'attribuait déjà la faute sans penser à dénoncer la trahison. Les regards de feu que lui lançait la Gigia étaient donc inutiles pour la faire taire, et la fille de Giovanni voyant que le bon frère attendait la réponse, se borna à lui dire avec calme, mais avec une expression de courageux repentir :

— Oui, mon frère, je l'ai écrit.

En prononçant ces paroles, elle croyait ratifier la signature, et perdre à jamais la cabane et le pauvre mobilier de ses parents; mais elle voyait cela comme une juste punition de son imprudence.

— Mon enfant, lui dit alors le frère sans avoir l'air de remarquer les regards flamboyants de la Gigia et sans paraître même comprendre son trouble, vous vous y êtes bien mal prise pour vendre votre bien. Vous auriez dû penser que la signature d'une mineure ne suffit pas pour un acte; vous avez à peine treize ans, et vous croyez pouvoir signer et vendre votre bien : non pas, non

*

pas. Il faut d'autres formalités pour cela. Nous avons un gouvernement qui est le père des orphelins plus encore que de tous ses autres sujets et.... si vous voulez vendre, je vous dirai comment il faut s'y prendre. Ce papier ne signifie rien.

La Gigia n'avait pas compté que le pauvre frère en saurait autant, et sa colère allait éclater, quand elle inventa un nouveau subterfuge :

— Fra Girolamo, dit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait en vain de rendre calme, il vous sied mal de vous mêler de nos affaires. Débitez vos fadaises sur le gouvernement des calottes rouges tant que vous voudrez, quoique vous feriez mieux d'aller vous donner la discipline pour ses péchés et pour les vôtres; mais sachez que je ne crains pas plus vos menaces que vos gouverneurs, et que mon mari étant tuteur de Maddalena, n'a point de comptes à vous rendre.

— Tuteur, Beppo! — répétèrent à la fois le religieux et la jeune fille.

— Eh! oui, tuteur; et cet autre papier vous paraîtra plus convaincant, dit-elle en présentant une autre feuille non moins sale, mais gardée avec plus de soin. La respectable Francesca l'a signé, celui-ci, elle, tutrice de sa petite fille, et vous n'avez rien à dire. Voilà son nom et son

écriture, je crois, et la certification des témoins est au bas. Regardez, lisez bien.

— Oh! mon Dieu! s'écria Maddalena en fondant en larmes; mon Dieu! mon Dieu! que vais-je devenir!

— Ce que le bon Dieu voudra, mon enfant, répondit le bon frère; rien que ce que le bon Dieu voudra. Il est juste, souvenez-vous-en bien, et n'oubliez jamais qu'il est votre père, et qu'à Rome, surtout, les orphelins n'ont rien à craindre.

Il sortit en prononçant ces mots d'espoir, laissant la Gigia hors d'elle-même, presque triomphante, et l'enfant abîmée de douleur, mais soutenue par la foi et par l'espérance.

Il était évident, aux yeux de Maddalena, que la signature de sa grand'mère lui aurait été arrachée par ruse, comme l'avait été la sienne; mais cette signature devait avoir une autorité qui l'effrayait; et ces noms de témoins inconnus, cette espèce de contrat pour la livrer au terrible Beppo, la mettaient dans un état de douleur si affreuse, qu'il lui fallait toute sa religion, et surtout le bienfaisant souvenir des paroles du bon frère, pour ne pas s'abandonner au désespoir.

Cette seconde scène avait eu les conséquences naturelles auxquelles on pouvait s'attendre: un redoublement de tourment pour l'orpheline, des

mauvais traitements de tous les jours, la diminution d'une nourriture déjà donnée avec parcimonie, l'augmentation du travail, des injures continuelles, et, ce qui mettait le comble à la douleur de Maddalena, des scènes continuelles entre femme, mari et enfants, et les propos plus révoltants contre tout ce qui était saint et sacré, avec la menace mille fois répétée de recevoir à coup de pierres tout prêtre ou religieux qui se hasarderait de monter l'escalier de la cabane.

Il n'était plus question d'aller à l'église, et la pauvre enfant, privée du pain des forts pensait aux martyrs qui avaient tant souffert, cherchait sa force morale dans le souvenir de leurs combats, dans les pieuses instructions de sa grand'-mère et dans les paroles inspirées que Giovanni avait prononcées aux Catacombes. Alors, dans le silence de la nuit, elle croyait voir l'autel illuminé où tant de fois elle avait contemplé son Dieu; elle pensait que dans une des églises de Rome le Saint-Sacrement était exposé, qu'il y avait des fieèles qui passaient la nuit en adoration; elle unissait de cœur sa prière aux leurs, et à chaque petite cloche annonçant les offices de nuit dans quelque couvent de la ville sainte, elle priait en union avec les fervents religieux. Les nuits étaient pour elle le seul moment de répit et de bonheur, et

l'obscurité même, en lui rappelant ses premières douleurs dans les Catacombes, lui redisait aussi les paroles de son père dans cette heure mémorable:

« Un jour, ma fille, le malheur viendra sans » doute. Dieu t'aime trop pour ne pas te faire » part de sa croix. Si tu souffres, pense à ce » qu'ont souffert les martyrs après Jésus et Marie. » Si tu es seule, abandonnée dans le monde, sou- » viens-toi que Dieu est ton père, Marie ta mère, » et que leurs regards paternels pénètrent même » le sein de la terre pour y secourir ceux qui es- » pèrent en eux.»

Et Maddalena, alors souriant à la croix, bénissait Dieu de ses souffrances en répétant: «C'est qu'il m'aime, puisqu'il permet que je souffre avec Lui ; il me voit et ses regards et son amour me suffisent.»

Oh! heureux fruits d'une éducation chrétienne, qui laisse ainsi dans un cœur abreuvé d'amertume ces jouissances intimes, indestructibles, capables d'inculquer la joie, l'espérance et la gratitude envers la Providence, au moment même où elle semble abandonner la faible créature à l'angoisse et à la douleur!



Chapitre X.

Le Rosier.

Le bon sacristain, en s'en retournant au couvent, avait pensé longtemps à la position de Maddalena, et toute la journée, il roula dans sa tête vingt projets, pour aider la pauvre enfant à sortir des griffes entre lesquelles elle était si malheureusement tombée. Hélas! il le lui avait bien prédit. A présent le mal était fait, il s'agissait de le réparer, mais comment? Voilà où était la difficulté.

Le pauvre frère était plein de bonne volonté, mais il n'avait guère de talent que pour orner l'église, la maintenir bien propre et accompagner les voyageurs dans les catacombes dites de *Saint-Sébastien,* qui, bien qu'elles fussent jadis unies à celles de Saint-Caliste, en forment aujourd'hui une partie entièrement séparée par la chapelle du saint titulaire. Hors de son église et de ces saintes cryptes dont il connaissait par cœur tous les recoins, le bon frère Girolamo ne savait pas grande chose. Son monde était là. Il ignorait celui du dehors et ne souvenait guère de ce qu'il y avait vu autrefois, car il y avait cinquante ans qu'il avait pris l'habit de saint François.

Persuadé que tout ce qu'il inventerait pour

secourir la jeune fille, ne serait pas le meilleur parti à prendre, il résolut en toute humilité de consulter un des pères, renommé par sa science et qui sans doute arriverait au but désiré. Mais ce père était en mission il fallut donc attendre.

Cependant il y avait un prince romain qui venait souvent au couvent et témoignait de la bienveillance au sacristain; Fra Girolamo s'en souvint et résolut d'aller le voir. Le lendemain il se rendit donc en ville quand tout fut arrangé dans la basilique, après la dernière messe, et alla résolument se présenter au palais de son protecteur. Le prince le reçut, écouta sa harangue, puis lui dit en souriant:

— Bon frère Girolamo, j'ai bien peur que votre Maddalena ne soit pas si bonne que vous me le dites, car elle ne se serait pas liée d'abord avec cette femme, et elle ne l'aurait pas ensuite attirée chez elle. Vous même vous l'avez éclairée sur les dangers de cette liaison et elle ne vous a pas écouté. Croyez-moi, bon frère, qui se ressemble s'assemble.

Tout en défendant sa protégée, le sacristain comprit que les apparences étaient contre elle; cependant il fit tant d'instances que le prince touché lui promit de s'en occuper, et de faire avertir l'autorité compétente.

Le fit-il? — C'est ce que nous ignorons encore. D'autres événements surgirent qui vinrent changer d'eux-mêmes la position de Maddalena. Il est à croire cependant que le bon prince n'y mit pas beaucoup d'empressement, car il aurait pu avec un peu de promptitude prévenir de nouveaux malheurs.

Tandis que le charitable frère, rentré au couvent avant l'*Ave Maria,* avait soin de verser de l'huile dans toutes les lampes du sanctuaire; que, prenant une petite lanterne, il descendait faire sa prière au tombeau même de saint-Sébastien, s'avançant jusqu'à celui de sainte Lucine, et à la colonne sur laquelle fut décapité saint Maxime; et que partout il s'agenouillait pieusement en priant pour la pauvre orpheline, la Gigia, troublée encore des paroles du frère, se dirigeait toute pensive vers son ancienne habitation de la Vallée.

Elle était seule. Beppo n'avait pas paru depuis deux jours, et, de crainte de devoir, par quelque circonstance fortuite, abandonner la cabane de Maddalena, elle avait résolu de prendre un pied-à-terre dans la misérable chaumière, où elle avait passé tant d'années, et d'y transporter peu à peu toute la meilleure partie du mobilier de la pauvré enfant, car elle avait peur de ne plus en être longtemps la *légitime* propriétaire.

Dans cette intention, elle s'était rendue au Val Égérie pour préparer une place où elle pût cacher son butin; mais là, elle avait été surprise par la malédiction d'un vieillard couché sur un grabat, malade, abandonné, n'ayant auprès de lui qu'un pauvre enfant borgne, tremblant la fièvre, et tous deux non-seulement, sans secours, mais, encore sans pain.

Ce vieillard était son beau-père! — Cet enfant c'était son fils: le pauvre Paolo constamment repoussé par celle à qui il devait le jour!

Le pauvre Lorenzo était au paroxisme de la douleur et du désespoir, quand parut son inhumaine belle-fille; aussi la chargea-t-il d'une malédiction si terrible que malgré son effronterie ordinaire elle en recula d'effroi et s'enfuit épouvantée.

La justice de Dieu semblait commencer à la frapper. La terre paraissait brûler sous ses pas. Elle voulait courir, et cependant sa démarche était presque chancelante. Ses yeux hagards auraient épouvanté tous ceux qu'ils eussent rencontrés. Deux spectres se dressaient devant elle: le frère sacristain avec sa prophétie, le vieux Lorenzo avec sa malédiction. Il lui semblait que chaque passant allait lire son trouble sur sa physionomie, car, ayant entendu des pas, et craignant

d'être vue, elle se jeta à la hâte derrière un vieux mur et y attendit en silence, dans une immobilité pleine de terreur, mais qui lui paraissait préférable au mouvement, car, pour la première fois de sa vie, elle était anéantie par la frayeur.

La saison d'hiver était proche; des voyageurs commençaient à peupler la ville éternelle et à parcourir ses alentours. Plusieurs dames suivies d'un laquais, sortaient en ce moment de la fontaine Égérie où elles s'étaient reposées d'une longue course. En marchant elles avaient eu chaud, car l'après-midi avait été belle, et elles avaient chargé de leurs pelisses le domestique qui les suivait. Elles passèrent en se donnant le bras, et en continuant une conversation fort animée, devant le lieu où la Gigia s'était blottie, et d'où elle pouvait voir le sentier entre les branches touffues d'un lierre séculaire qui recouvrait la muraille ruinée.

Le domestique les suivait, d'aussi près que possible plus encore pour écouter ce que disaient ses maîtresses que pour les protéger dans ce lieu solitaire, à l'entrée de la nuit. Tout entier à l'effet que produisaient sur lui les paroles qu'il entendait, il ne vit pas qu'en changeant de bras les châles et les manteaux qu'il portait, il avait laissé

tomber sur la mousse un de ces jolis sacs anglais devenus à la mode, et qui accompagnent maintenant toute voyageuse.

Mais la Gigia l'avait vu. Au même instant, l'avarice et l'amour du gain faisant évanouir en elle toute la frayeur qui l'avait glacée, tremblante d'une émotion bien différente de la première, elle se lève sans bruit, se met aux aguets, suit des yeux les promeneurs, et, quand elle les a perdus de vue, se précipite sur le précieux sac qu'elle juge devoir renfermer une fortune. Elle l'ouvre à la hâte, y voit une bourse assez pleine qu'elle glisse dans sa poche, un petit nécessaire d'argent sur lequel elle fait main basse, puis persuadée que le domestique, arrivé à la voiture, qui doit être sur la route, reviendra sur ses pas pour réparer son étourderie, elle dépose le sac à l'endroit où il est tombé, et retourne se blottir derrière le pan de muraille.

Le vol était consommé avec une habileté qui helas! semblait annoncer de tristes antécédents.

Peu après, le laquais revint cherchant de tous côtés. Il poussa un cri de joie à la vue de l'objet qu'il avait perdu, et une exclamation que la Gigia entendit.

— Quel bonheur qu'il n'y ait eu personne par ici! Décidément j'ai du sort même dans mes ma-

lheurs, et il reprit, tout joyeux et en courant, le chemin de la grande route.

La Gigia n'avait plus peur, et, quand arrivée à la voie Appienne, elle ne vit aucune voiture, elle partit d'un éclat de rire diabolique et se mit à compter son trésor. Elle trouva dans la bourse cinq pièces de vingt francs en or, et assez de monnaie pour former plus d'un écu et demi. C'était une fortune dont *en bonne mère,* la Gigia se promit de profiter toute seule, et elle se mit à rire en pensant aux effets de la malédiction du vieillard, dont elle avait été assez stupide pour être effrayée, et après laquelle elle avait eu une si bonne aubaine.

Helas! cette aubaine était un crime, qui devait avoir de longues suites.

Depuis plus d'un mois le pauvre vieux Lorenzo était malade et ne pouvait plus travailler. Ce n'était jamais lui qui allait toucher sa paie d'ouvrier; Beppo allait en ville chaque semaine et recevait régulièrement son argent et celui de son père; mais il ne le lui remettait jamais, lui donnant pour cela la nourriture et le logement. Nous avons vu hélas! comment on le lui donnait! Mais quand il tomba malade et ne put plus se rendre aux excavations de l'antique voie, l'inspecteur des travaux, instruit de son état, ne

voulut pas lui retirer son salaire, et le fit compter à Beppo comme par le passé en lui recommandant d'avoir soin de son père. L'ouvrier l'avait promis, les promesses ne lui coûtaient rien; mais le fait est que le pauvre Paolo avait beau venir à la cabane du tombeau réclamer des aliments pour lui et le vieillard, on lui répondait durement qu'on n'avait pas de pain pour les fainéants et les paresseux qui ne voulaient pas travailler, et le pauvre enfant revenait le plus souvent après avoir reçu des coups pour toute nourriture. Alors il mendiait en route quand il rencontrait quelqu'un, et, grâce à la charité publique, il nourrissait son père alité.

Maddalena accoutumée depuis son enfance à aimer, à chérir les pauvres et à leur donner non seulement de son superflu, mais même de ce qui lui était nécessaire, et dont elle aimait à se priver pour eux, ne pouvait plus rien donner depuis longtemps. Jamais elle ne mangeait à son appétit; elle grandissait à vue d'œil, et aurait eu besoin d'aliments substantiels, mais au lieu de cela ressentait souvent la faim, et à mesure que sa taille se développait, elle tombait dans un état de faiblesse et de maigreur qui eût effrayé tout autre que la Gigia.

Quelles que fussent cependant ses souffrances

physiques, du moral elle souffrait bien davantage, et la misère du pauvre Lorenzo lui déchirait le cœur. Elle savait que son père avait été son protecteur et son bon ange et elle se creusait la tête pour venir aussi à son secours, mais elle ne possédait rien, absolument rien. La Gigia avec ses enfants ou même son mari, avaient détruit, usé ou emporté tout ce qui dans son petit mobilier eût été en état d'être vendu pour procurer quelque argent.

Il lui vint alors l'idée d'envoyer Paolo au couvent demander pour son grand'père la soupe des pauvres. L'enfant fut bien reçu et depuis ce jour-là, Lorenzo eut de la soupe. Mais ce n'était pas assez pour le cœur de Maddalena, qui, voyant l'hiver s'avancer, voulait procurer une couverture au vieillard.

Elle rêvait aux moyens de le faire, quand ses yeux se portèrent sur son rosier qui par miracle était resté intact et fleurissait à la petite fenêtre, comme il aurait pu le faire au mois de mai. Une pensée traversa l'esprit de la jeune fille, et, quand le lendemain arriva son petit protégé, elle coupa résolument les roses fleuries qu'elle ne pouvait plus donner pour les autels, mais qu'elle offrait maintenant à Dieu dans la personne de ses pauvres, et elle engagea Paolo à les porter en cachette

pour qu'on ne les lui arrachât pas, à cueillir de la mousse dans la vallée, et en faire des petits bouquets qu'il pourrait vendre en ville, en y ajoutant les violettes tardives qui devaient fleurir non loin de la fontaine Égérie, la grotte de la nymphe, et qui se marieraient bien avec la mousse, et les roses.

Paolo fit tout cela, vendit ses bouquets *un paul* la pièce, put les renouveler de temps en temps, et acheta la couverture.

Mais depuis plusieurs jours le borgne n'avait pas paru; la fièvre, comme nous l'avons vu, l'avait cloué sur le grabat de son grand'père, et, ne pouvant se mouvoir ni l'un ni l'autre, ils manquaient de tout, lorsque la Gigia avait fait son apparition et que le vieillard hors de lui-même avait appelé sur sa tête et sur celle de son mari tous les châtiments du ciel.

Nous avons vu l'effet que cette visite avait produit sur la méchante femme, et nous l'avons laissée repoussant le repentir pour se livrer tout entière au bonheur de cacher un trésor.

Pendant ce temps et ce même soir, lorsque le bon frère Girolamo fut ressorti des catacombes après avoir bien prié tous les saints martyrs pour sa petite protégée; lorsqu'il eut récité à haute voix le chapelet pour le petit nombre de fidèles

accourus à l'église, et qu'il eut bien fermé les portes de la basilique, il se rendit au réfectoire avec les autres religieux pour prendre sa petite collation du soir, et dans la récréation qui suivit, se promenant le long du cloître silencieux avec les autres frères, il ne put se défendre de parler des changements advenus à la cabane du tombeau, et du malheur qui pesait sur la pieuse jeune fille du bon Giovanni, et de la courageuse Francesca.

Longtemps on s'entretint de cette bonne famille, et de celle qui lui avait succédé, et, à ce propos, le frère portier se souvint que depuis plusieurs jours Paolo n'avait pas paru pour chercher la soupe du vieillard et que la dernière fois il avait l'air bien malade lui-même, et avait donné de son grand père de mauvaises nouvelles.

La charité des bons religieux s'émut à ces paroles. On avertit le *père des malades,* on lui raconta l'histoire du vieillard, ses erreurs et son commencement de retour à Dieu. C'en fut assez, et, dès que les premières lueurs de l'aurore colorèrent les cimes du mont Albain et les montagnes bleuâtres de la Sabine, le père Pietro, accompagné du quêteur, dont cette fois la besace n'était pas vide, prit le chemin du Val Égérie,

le cœur léger et content d'aller secourir un malheureux et peut-être sauver une âme.

Chemin faisant, ils rencontrèrent un domestique français occupé à explorer tous les recoins du sentier, d'abord cherchant dans l'herbe et dans la mousse, puis regardant à droite et à gauche en s'arrachant les cheveux, et paraissant livré à un accès de désespoir. Les pères s'approchèrent : ils apprirent une partie de ce que nous savons déjà sur la disparition d'une bourse, chose que le pauvre laquais ne pouvait s'expliquer et dont il était la victime, car on l'avait mis à la porte comme voleur et il voulait ou se tuer ou pouvoir se laver d'une semblable accusation, ne pouvant survivre, disait-il, à la perte de son bonheur. Les bons pères le calmèrent un peu, lui dirent que la vie n'appartient qu'à Dieu et qu'il ne nous est pas permis de nous en défaire sans donner la mort à notre âme ce qui est un malheur plus grand que tous les autres; ils l'engagèrent à faire toutes les recherches, toutes les perquisitions possibles et finirent par lui dire que, puisqu'il avait la conscience tranquille et qu'il était innocent du vol qu'on lui imputait, Dieu sans doute bénirait ses démarches et, en dévoilant le coupable, ferait briller son innocence, mais que, si contre toute attente, il ne découvrait

*

rien, il ne fallait pas qu'il devint réellement criminel et se perdre pour l'éternité parce qu'on l'avait supposé coupable. Enfin ils firent tant et si bien que le pauvre laquais finit par leur promettre de ne pas attenter à ses jours, et de prouver qu'il avait de l'honneur par ses actions de chrétien et d'honnête homme et non par une mort qui, aux yeux de Dieu, serait un crime et aux yeux des hommes une lâcheté.

Mais le laquais n'avait pas perdu l'espérance de retrouver ou sa bourse ou le voleur. En bon Français il avait de l'esprit, et rien ne lui paraissait indifférent pour parvenir à son but. Il vit de loin les franciscains entrer dans la chaumière où gisait Lorenzo et, prompt comme l'éclair, il vola sur leur pas. Une idée avait traversé son esprit. Il se figurait que cette chaumière en saurait peut-être plus que lui sur la bourse perdue et, dès qu'il fut arrivé, se plaçant derrière la maisonnette pour n'être point vu, il colla l'oreille contre des planches mal jointes, et fut bientôt au courant de tout ce qui se disait dans l'intérieur.

Le vieillard abandonné avait passé une nuit cruelle, livré aux accès d'une fièvre affreuse. Le petit garçon abattu au contraire paraissait plutôt immobile d'inanition.

L'arrivée de père Pietro fut un rayon de soleil

dans ces deux âmes découragées. — Les bonnes paroles ne firent pas défaut et le frère, ayant ouvert sa besace, ajouta aux consolations religieuses du pain et des fruits qui parurent délicieux.

Pendant que Lorenzo bénissait la Providence et ses émissaires, père Pietro l'interrogeait pour apprendre ses nouveaux malheurs. Le vieillard alors raconta l'affreuse position dans laquelle il se trouvait la veille, lorsque la Gigia était arrivée seule à la nuit tombante pour fouiller les recoins de ce triste réduit et se moquer de son infortune, de ses souffrances et de celles de son propre fils.

Lorenzo n'omit rien, ni l'accès de colère dans lequel il était alors tombé, ni la malédiction terrible dont il avait chargé la méchante femme, fille et mère dénaturée, ni la manière dont elle s'était enfuie comme frappée par une puissance vengeresse, pour regagner sans doute la cabane du tombeau de la voie Appienne et faire peut-être encore de mauvaises actions en route ou d'autres à l'arrivée. Il parla de l'orpheline opprimée, de sa charité pour lui, des bouquets, de la couverture etc., et, lorsque le père Pietro le vit s'attendrir en pensant à Maddalena, il prit la parole pour lui montrer, dans la charité chré-

tienne, l'ombre de la charité de Dieu et pour ouvrir son âme au pardon et à la miséricorde en lui faisant connaître aussi le re-pentir.

Mais, pendant que le bon religieux amenait ainsi le vieillard à révoquer la malédiction de la veille et à se réconcilier avec le ciel, le laquais n'écoutait plus; il en avait assez appris: une femme, mauvaise comme la Gigia paraissait l'être par ce récit, avait suivi seule, la veille à la tombée de la nuit le chemin qui mène du Val Égérie à la voie Appienne. Ce ne pouvait être qu'elle qui eût ouvert le sac et volé la bourse et le nécessaire. — Il reprit à l'instant le chemin de la ville, se présenta chez sa maîtresse de la veille et, fort de sa conscience, osa lui demander par écrit l'indication exacte des objets perdus.

La comtesse de Sennecourt, frappée de l'attitude calme et respectueuse mais fière qu'avait son domestique de la veille, commença à croire qu'elle s'était trop hâtée de l'accuser et ne crut pas devoir se refuser à satisfaire sa demande.

Tandis que, muni de ce papier, le laquais congédié se rendait immédiatement à la police pour faire sa déclaration, retournons à la cabane.

La Gigia, qui ne paraissait pas novice dans l'art de mal faire, avait assez bien caché ses emo-

tions de terreur et de joie. — Quand tout le monde s'endormit, elle se leva sans bruit, alluma une lampe, et introduisit avec mille précautions dans la paillasse de son lit un paquet soigneusement enveloppé.

Maddalena ne dormait pas, elle priait et la vit ensuite aller et venir à pas de loup en arrangeant plusieurs choses dans la chambre. Pour éviter une nouvelle conversation avec cette femme qui lui était odieuse, et ne pas interrompre sa prière, la jeune fille ne fit semblant de rien, et tout rentra bientôt dans le calme de la nuit.

Mais la Gigia était trop vindicative pour oublier la malédiction du vieux Lorenzo et, le moment de terreur, bien fugitif hélas! qu'il lui avait causé. Elle pensa qu'il fallait avoir recours à un grand moyen, et, avant le retour de son mari, dont elle redoutait encore quelque sentiment d'amour filial, se hâter de mettre le comble à ses mauvais procédés envers le vieillard.

A cet effet, dès le lendemain matin, elle sortit avec ses trois enfants privilégiés, ne laissa que le petit Cesare avec Maddalena et se dirigea vers la vallée.

En route elle instruisit les enfants du rôle qu'ils auraient à jouer, les arma chacun d'un bâton et leur apprit qu'ils allaient chssser le grand'père

paresseux qui ne méritait pas qu'on lui donnât un abri.

Nous n'entrerons pas ici dans les affreux détails de la scène qui suivit et dans laquelle le vieillard, peu d'heures après la visite du père Pietro, fut ignoblement et inhumainement chassé de la cabane par sa belle fille et ses petits fils; — il y a des choses qui ne se décrivent pas. La douleur profonde de Lorenzo est de ce nombre; il eut besoin de faire appel à tout le courage que lui avait donné l'absolution reçue le matin même, après de si longues années d'erreurs, pour pouvoir résister à ce nouveau coup. Mais ce n'était plus le vieillard furieux, qui la veille maudissait encore; c'était un chrétien éprouvé qui pardonnait pour que Dieu lui pardonne!

Malade et chancelant sur ses jambes affaiblies, il se leva cependant et sortit de la cabane en secouant la poussière de ses souliers. Les injures et les coups l'accompagnèrent jusqu'à la porte, et le pauvre Paolo, qui avait eu le courage de ne pas s'enfuir, vint volontairement partager l'exil de son grand-père.

Celui-ci grimpa avec peine la petite côte qui conduit aux restes de l'ancien bois sacré, et là s'assit pour reprendre des forces et songer à ce qu'il allait devenir. — La Gigia et les enfants

étaient restés au fond de la vallée et Paolo voulut avant tout profiter de l'occasion que lui offrait l'absence de sa mère pour dire adieu à sa protectrice et lui apprendre l'affreux événement.

Les larmes de Maddalena coulèrent abondamment quand elle entendit raconter à l'enfant ce qui s'était passé. — Qu'allait devenir le pauvre Lorenzo? Maddalena oubliait qu'il y a à Rome des hospices pour les vieillards, peut-être même l'ignorait-elle — Elle ne voyait pour son pauvre ami que la mendicité et la détresse, sans avoir même un lieu où reposer sa tête; elle l'aimait par cette affection de sollicitude provenant de ses propres bienfaits, et par cette sympathie que le malheur fait toujours éprouver à une âme bien née.

Oh! qu'elle aurait voulu être riche pour lui donner de quoi vivre, ou même être pauvre comme elle l'était jadis, mais pouvant encore secourir les malheureux. La charitable enfant plaça dans les mains de Paolo le pain dont elle allait faire son déjeûner, et eut tout à coup l'idée de faire, pour ce malheureux vieillard, le dernier sacrifice qu'il lui restait encore à faire: celui de son rosier.

Il y eut en elle un moment de lutte, instant rapide mais dans lequel elle se souvint du jour heureux où son père le lui avait donné, de celui

surtout où il avait eu l'honneur d'orner l'autel des quarante heures, des fleurs nombreuses qu'il avait fournies pour de si pieux usages; elle croyait même voir sa grand'mère mourante vouloir parler du rosier, comme s'il l'eût occupée dans cet instant suprême; et, aux larmes de la compassion se mêlèrent celles du regret. Mais cette lutte intérieure fut de peu de durée; selon sa coutume la charité vainquit, et Maddalena se dessaisit du dernier souvenir de son bonheur passé.

— Tiens, dit-elle résolument au petit garçon, prends ce rosier, va le vendre en ville, tâche de le vendre cher, tu donneras l'argent à Lorenzo et avec cela vous trouverez peut-être un gîte au moins pour quelques nuits.

L'arbuste était magnifique; il avait des roses ouvertes qui répandaient un plus doux parfum depuis qu'elles étaient embaumées de celui de la divine charité; ses boutons entr'ouverts semblaient s'épanouir comme le sourire d'une bouche vermeille: c'était le sourire des anges qui applaudissaient au sacrifice.

Avant que Paolo eût eu le temps de la remercier, Maddalena, craignant de voir faiblir son courage, le pressait de partir, il obéit — et emporta le rosier.

Le petit Cesare semblait pleurer pour son amie

qui souriait à l'enfant avec cette joie que donne l'idée du devoir accompli, lorsqu'un cri perçant vint rompre cette scène touchante.

Maddalena posant l'enfant sur son lit s'élance à la porte.

Hélas, en descendant le petit escalier de la muraille, le pauvre borgne, chargé d'un fardeau trop lourd encore pour son état de souffrance, avait fait un faux pas, et, perdant l'équilibre, il avait lâché le vase pour ne pas rouler lui-même sur la route.

Le beau rosier gisait maintenant au pied de la vieille tombe. Le pot était cassé, les fleurs effeuillées et brisées, les branches à demi mutilées, et la terre éparse sur le sol.

Paolo se lamentait, tremblant encore de la frayeur qu'il avait eue. — La généreuse Maddalena ne pensa d'abord qu'à lui; puis lorqu'elle vit qu'il en avait été quitte pour la peur, elle descendit auprès du pauvre rosier pour constater le dégât.

Mais quel ne fut pas l'étonnement de la pauvre enfant, lorsqu'elle vit, enchâssé dans les racines du rosier, un petit sac de toile à moitié pourrie d'où s'échappaient des pièces de monnaie d'argent et même d'or!...

Les deux enfants stupéfaits ne savaient que

penser d'une pareille trouvaille. Outre le sac, il y avait dans la terre bon nombre d'autres pièces de tous genres. C'était la dot de Maddalena, le trésor de la bonne Francesca.

— Oh! la providence! la bonne providence! s'écriait Maddalena les mains jointes, regarde Paolo, comme nous sommes riches. Ton grand père et toi vous ne manquerez plus de rien. C'est pour vous que le bon Dieu et la sainte Vierge ont envoyé ce trésor; tiens, emporte-le vite vite et partez ensemble, afin qu'on ne vous le prenne pas. Quand je te disais que le ciel est juste et et n'abandonne jamais ceux qui l'invoquent! Souviens-toi toujours de ce qui nous arrive aujourd'hui et ne doute jamais de la Providence; prends, prends, lui répétait-elle en mettant dans ses mains la somme toute entière que Francesca avait économisée avec tant de soins et de peines, et qui s'élevait à plus de quinze écus.

Mais Paolo se refusait à emporter cet argent voulant partager au moins avec Maddalena dont il connaissait la pauvreté et le dévouement. Celle-ci s'y refusait en disant qu'elle avait *donné* le rosier avant de savoir ce qu'il renfermait, que cela n'était plus à elle.

Le débat allait se prolonger et la jeune fille, pour le terminer avant l'arrivée de la Gigia, con-

sentit à garder un écu pour faire dire des messes pour ses parents, et acheter un autre pot pour son rosier, car elle le gardait maintenant avec bonheur et il avait acquis à ses yeux un mérite de plus.



Chapitre XI.

La prison.

Les démarches du laquais français n'avaient pas été infructueuses, et le lendemain du jour que nous venons de voir rempli de tant d'événements divers, il se présenta avec des gendarmes à l'entrée ce cette cabane naguère si calme et si heureuse et sur laquelle l'inconduite et la honte allaient attirer les rigueurs de la justice.

Une scène affreuse venait d'y avoir lieu.

La Gigia avait su que Lorenzo, chassé par elle, avait été secouru par Maddalena, que celle-ci lui avait donné de l'argent et qu'il était parti bénissant sa bienfaitrice, appelant sur sa tête tout le bonheur que le ciel réserve à la vertu, et se disant pour le reste de ses jours à l'abri du besoin.

— Mais l'argent, où Maddalena l'avait-elle pris?

Eperdue, échevelée, la Gigia avait couru à sa paillasse pour y visiter le mystérieux paquet qu'elle y avait déposé l'avant-dernière nuit. Il était intact. Mais rien ne lui expliquait d'où la jeune fille avait pu tirer une somme capable de procurer au vieillard un abri et du pain, quand elle savait que Maddalena ne possédait rien, pas même le prix de la paille qu'elle tressait du matin au soir. L'histoire du rosier lui paraissait une fable, et elle crut, ou feignit de croire que la jeune fille avait profité de sa demi-journée de solitude pour faire une action semblable à celle qui lui avait si bien réussi l'avant-veille. D'ailleurs c'était une nouvelle occasion d'accabler l'orpheline de mépris et de mauvais traitements, et ce n'était pas la Gigia qui l'aurait laissée échapper. Elle avait déjà commencé à battre la pauvre enfant lorsque jetant machinalement les yeux sur la route elle reconnut ce même laquais qu'elle avait volé avec tant d'adresse, et qui accompagné des deux gendarmes, se dirigeait vers la cabane. Son bras demeura suspendu, ses yeux flamboyèrent, ses dents s'entrechoquèrent par l'effet foudroyant produit par cette vue, et son visage se couvrit tout à coup d'une pâleur livide.

Elle était découverte, elle était perdue.

Mais non, une idée satanique domine bientôt

sa frayeur; elle tombe à coups redoublés sur sa pauvre et innocente victime, l'appelle voleuse, l'entoure de ses bras nerveux et s'écrie qu'il faut qu'elle avoue son vol pour ne pas déshonorer sa famille, et pour accomplir *le rigoureux devoir de la restitution*. Un instant a suffi pour faire de cette femme coupable un être vertueux indigné, courroucé de l'apparence même du mal, se désolant d'avoir sous son toit une enfant assez dénaturée, assez oublieuse de tous ses devoirs de chrétienne pour oser toucher au bien d'autrui.

Elle en était là de sa tirade improvisée quand la justice entra.

Les gendarmes en avaient assez entendu, il était évident à leurs yeux que la jeune fille était la coupable, et que la Gigia était une honnête femme qui déjà châtiait avant les lois le manque de probité.

Quant à la véritable voleuse, jouant son rôle jusqu'au bout elle paraissait interdite d'avoir été surprise au plus fort de sa *sainte colère* et alla même jusqu'à pleurer sur le sort de Maddalena, qui ne comprenant rien à tout ce qui se passait, affaiblie par le manque de nourriture, la vivacité de son émotion et, la douleur physique causée par les coups qu'elle avait reçus et tout à fait étrangère à l'idée d'un vol, restait

comme anéantie et dans l'immobilité d'une statue.

Mais il s'agissait de retrouver les objets volés. La Gigia joua parfaitement l'innocence, dit qu'elle n'avait rien vu du vol jusqu'au moment où elle avait appris que cette malheureuse enfant avait remis à un homme qu'elle jugeait être son complice une somme considérable, qu'elle venait de le découvrir et s'efforçait de savoir la vérité et de faire rentrer Maddalena en elle-même quand ces messieurs étaient entrés. Qu'elle n'en savait pas davantage et qu'on pouvait si l'on voulait fouiller la cabane et les effets de Maddalena.

En effet, on cherche partout excepté dans le lit *de l'honnête femme* sur lequel jouait le petit Cesare qui s'y était d'abord blotti par la frayeur.

On ne trouve rien.

Maddalena sanglotait sans mot dire, et fit un mouvement d'effroi quand on s'approcha d'elle pour la fouiller. Elle se souvint alors de l'écu qu'elle avait gardé, et mit instinctivement la main dans sa poche qu'elle trouva pleine d'objets nouveaux pour elle; c'étaient une bourse, et un étui de nécessaire, tous deux vides mais à la vue desquels le laquais poussa un cri de joie.

Plus de doute, Maddalena était la voleuse de la route, elle méritait la rigüeur des lois, et avant

qu'elle pût se rendre un compte exact de ce qui s'était passé, on l'emmenait à Rome pour la juger et la punir.

Des mesures sévères et énergiques avaient été prises depuis peu pour réprimer de récents brigandages; l'accusée fut mise en jugement dès que les formalités voulues par les lois purent le permettre. Les dépositions des témoins furent accablantes. La Gigia accumula les calomnies tont en ayant l'air de regretter de dire ce qu'elle disait et de ne le faire que par devoir, le laquais raconta l'adresse avec laquelle le vol avait été commis, adresse annonçant que ce n'était pas un coup d'essai; les gendarmes montrèrent la bourse prise dans la poche de la jeune fille, l'étui du nécessaire, et l'écu romain qui avait aussi été saisi. Le vieux Lorenzo essaya en vain de défendre Mad dalena et de dévoiler l'affreuse conduite de sa belle-fille. Il avait reçu l'argent, et dès lors il était considéré comme complice.

On procéda à l'intérrogatoire.

Maddalena pouvait se sauver en protestant de son innocence, en appelant des témoins respectables qui eussent fait connaître les mauvais traitements que lui faisait souffrir la Gigia et sa conduite déplorable; elle pouvait même faire retomber sur cette femme l'accusation du vol en parlant

de la cachette de la paillasse, mais la jeune fille en était incapable; accuser quelqu'un!.... fût-ce même celle qui la persécutait... jamais! — D'ailleurs Beppo était absent. Dieu seul savait dans quel état il serait au retour, les pauvres enfants seraient abandonnés (elle le croyait du moins) si leur mère tombait sous les coups de la justice. La Gigia elle-même, était sur le point de devenir mère pour la septième fois, et Maddalena, pleine de compassion au lieu de ressentiment, se taisait devant le tribunal.

Cependant il lui restait, nous l'avons dit, à protester de son innocence; elle pouvait, elle devait le faire, et la justice sage et éclairée, à Rome plus peut-être que partout ailleurs, l'aurait absoute. — Mais outre que cette innocence reconnue eût été la condamnation de la Gigia, Maddalena *n'osait* pas protester... L'affaire pour laquelle elle était en jugement était encore obscure pour elle, il était évident pour elle que les objets trouvés dans sa poche y avaient été placés par une ennemie qui ne pouvait être que l'auteur du vol du sentier, et qui avait sans doute caché le trésor la nuit où elle l'avait vue fureter dans la cabane et jusque dans la paille de son lit. — Mais la conscience timorée de Maddalena n'était pas à son aise. — Dans le premier moment, voyant sortir du

rosier brisé une somme d'argent capable de sauver le vieillard du triste sort qui l'attendait, elle n'avait pensé qu'au bienfait de la Providence et avait tout, ou presque tout donné. — Mais en réfléchissant à cet incident, sa conduite lui parut coupable. — Cet argent n'était pas à elle... Jamais elle ne l'avait possédé.... Jamais elle n'en avait disposé sans scrupule... elle, la fille du loyal Giovanni et de la vertueuse Francesca! Bientôt cette idée pesa sur son cœur et sur sa conscience de tout le poids du remords. S'exagérant sa faute par la rigidité même de sa conscience toujours si tranquille et si pure, elle en arriva à se croire réellement coupable, et à demander pardon à Dieu de sa faute avec toute la contrition possible et au milieu des pleurs et des sanglots. Arrivée donc au moment désiré, attendu par les juges, de déclarer solennellement qu'elle était innocente, un torrent de larmes lui coupa la parole; elle balbutia, se contredit dans ses réponses et finit par se déclarer coupable par les nombreuses marques de repentir qu'elle donna au tribunal.

Les juges étaient émus. Ils auraient voulu absoudre, et devaient condamner. Cependant la jeunesse, l'air de douceur et de souffrance de la pauvre enfant prévenaient en sa faveur; on adou-

cit la peine et elle ne fut condamnée qu'à la restitution et à six mois de prison.

Tant d'émotions diverses avaient brisé la pauvre Maddalena. En se voyant condamnée, en entendant parler de la prison à laquelle, absorbée par tant de sentiments contraires, elle n'avait pas encore pensé, un frisson mortel parcourut ses membres, et elle tomba sans connaissance avant d'être arrivée aux *Termini* où elle fut conduite.

Sur le mont Viminal, non loin de cette majestueuse église et de ce cloître renommé que Michel-Ange fit surgir du sein des ruines célèbres des thermes de Dioclétien, s'élève un vaste bâtiment destiné en partie à la prison des femmes confié à la direction des sœurs de la Providence. C'est entre leurs mains qu'on avait remis la jeune fille évanouie. Elle fut reçue avec la tendre compassion que ces anges de douceur et de patience donnent tout d'abord à toutes les malheureuses qui leur sont amenées, comme prémices de ces soins constants et presque maternels qu'elles trouveront durant leur séjour dans ce lieu de pénitence.

A l'état de prostration physique et morale de la pauvre enfant, avait succédé un violent délire qui dura plusieurs jours et durant lequel on craignit pour sa vie. La fièvre céda cependant aux

soins assidus qui lui furent prodigués, et un matin, après quelques heures d'un sommeil réparateur, l'orpheline en revenant à elle se trouva dans une chambre assez vaste, propre comme l'était autrefois la cabane de sa grand'mère, et éclairée par un soleil magnifique qui donnait à tout un nouveau relief.

Plusieurs lits étaient rangés autour de la salle, leurs couvertures blanches étaient irréprochables, une autre salle non moins éclairée et paraissant devoir être aussi belle, se voyait par une porte ouverte. Auprès de Maddalena deux femmes proprement vêtues de bleu avec un fichu blanc, les cheveux bien peignés, la figure pâle mais propre et compatissante, l'entouraient, tenant l'une un breuvage et l'autre un second oreiller pour rehausser sa tête encore brûlante. Puis une figure angélique, à demi cachée par un voile de religieuse se penchait vers elle pour épier son réveil et lui souriait avec une expression ineffable.

Maddalena se crut le jouet d'un rêve délicieux et ne voulant pas s'exposer à le voir s'évanouir, elle referma les yeux et ne les rouvrit qu'en tremblant, quelques moments après. Ce n'était point une illusion; le même tableau avec des postures différentes dans les assistants se représente à ses regards charmés. — La bonne religieuse, posa

doucement sa main sur le front de la jeune fille, la regarda avec tendresse, lui tâta le pouls et parut contente. Alors avec des paroles d'ange elle l'engagea à se soulever un peu, arrangea son oreiller et lui fit prendre la potion que présentait l'infirmière. — Maddalena voulut parler, les paroles expirèrent sur ses lèvres, mais elle saisit la main de la religieuse et la baisa avec transport, puis sur la recommandation que celle-ci lui fit de garder le silence, elle continua l'examen de la salle et découvrit avec bonheur un petit autel surmonté d'un crucifix et d'une sainte Vierge, et se signant avec dévotion, on vit qu'elle priait.

Déjà les religieuses avaient fait connaissance avec elle, le délire de la pauvre enfant les avaient mises au fait de son histoire autant peut-être qu'elle l'était elle-même, et dans les expressions de regret et de repentir qu'elle laissait échapper on avait vu une âme pure aux prises avec une première faute et peut-être victime de la méchanceté et de l'envie. — Les sentiments de tendre piété qu'elle avait manifestés constamment au plus fort de ses rêves, montraient que si elle s'était rendue coupable ce n'était que par un concours de circonstances étranges; et sans l'espèce de confession qu'elle faisait de sa faute on l'aurait crue parfaitement innocente. De toute ma-

nière la compassion des bonnes sœurs et même des infirmières et des autres malades avait été excitée au plus haut point, et déjà on aimait Maddalena.

Quant à elle, en retournant sa tête fatiguée et en étandant sur sa couche presque douillette ses membres endoloris, elle s'efforçait de recueillir des souvenirs fugitifs et de comprendre comment elle se trouvait dans un couvent, entourée de tant de soins et de tant d'amour, elle, pauvre fille abandonnée, malade et...... coupable!...... Cette pensée de culpabilité qui avait été son idée fixe durant son délire se représenta à elle dans ce moment avec tant de force qu'elle éclata en sanglots et eut un redoublement de fièvre qui donna de sérieuses inquiétudes.

Dès qu'elle put parler après cette nouvelle crise, Maddalena demanda un confesseur. Ce n'était pas là qu'on le lui aurait refusé. — Le prêtre arriva à l'instant et la pauvre malade commença d'une voix entrecoupée la plus difficile, la plus pénible confession de sa vie. — Que se passa-t-il dans ce moment solennel au tribunal auguste de ce juge qui sonde les reins et les cœurs, et discerne toujours l'innocent du coupable? Nous l'ignorons..... mais un calme délicieux, succéda tout-à-coup aux transports de Maddalena, le sou-

rire du bonheur reparut sur ses lèvres et son état s'améliora de jour en jour.

Mais à mesure que ses forces revenaient et que ses souvenirs étaient plus distincts, elle comprenait moins comment elle se trouvait dans ce lieu qu'elle persistait à appeler un couvent, ou tout au plus un hospice, et non en prison comme il lui semblait y avoir été condamnée. Au lieu de se réjouir de son retour à la santé, elle craignait qu'une fois guérie elle ne dût abandonner ce pieux asile pour aller *en prison*, car la pensée de ce lieu d'horreur était devenue son idée fixe, elle se voyait d'avance, privée d'air et de lumière, dans la solitude la plus complète, ou bien dans la société d'êtres dépravés par le vice, et mille fois plus triste pour elle que l'isolement le plus absolu, car enfin elle avait été condamnée... elle le savait... elle était coupable.... mais de quoi? Avait-elle volé? oh! non? mais elle avait donné de l'argent qui n'était pas à elle, de l'argent volé, à ce qu'il paraissait. Elle n'était pas tout à fait innocente, Dieu cependant savait bien qu'elle n'avait été coupable que par amour pour les pauvres, qu'elle avait cru voir dans le trésor trouvé dans le rosier un miracle de la providence en faveur de Lorenzo. — D'ailleurs le rosier était à elle... elle pouvait en disposer, elle l'avait donné;

— et c'était dans la terre entre les racines de l'arbuste qu'était caché l'argent.... Comment l'avait-on mis? le pot n'avait pas été changé, la terre n'avait pas été remuée, les violettes que Francesca elle-même y avait plantées tout autour n'avaient pas été arrachées... rien n'indiquait l'introduction récente de quelque corps étranger....

Cependant en pensant à sa grand'mère, Maddalena s'était souvenue tout-à-coup de ces derniers regards jetés sur le rosier, de ces efforts pour parler, en indiquant l'arbuste cher à la jeune fille, efforts que celle-ci avait en vain cherché à comprendre: serait-ce sa grand'mère qui avait placé là cet argent? voulait elle avant de mourir faire connaître à sa petite fille le trésor qu'elle y conservait pour elle peut-être?...

— Oh! mon Dieu si c'était vrai! pensait la pauvre enfant. — Si cet argent était à moi, réellement à moi! et que j'eusse pu le donner sans faute! mon Dieu que je serais heureuse!

A ces pensées succédait naturellement le souvenir des mauvais traitements de la Gigia, de ses accusations, de cette intrigue évidemment ourdie contre elle, de ce vol dont elle n'avait aucune idée, de ces objets de conviction trouvés sur elle, et pour ne pas se perdre dans des conjectures sans fin, Maddalena finissait par imposer

silence à son imagination, s'abandonnant entièrement à la Providence dont la conduite est toujours admirable et qui dans le moment même où elle était si malheureuse l'avait conduite, pour quelques jours du moins, dans cette chère et sainte retraite où son âme lavée par les paroles sacramentelles, pouvait goûter les plus pures délices.

Un jour qu'en pleine convalescence Maddalena s'était levée et qu'après avoir été longtemps assise au soleil non loin de la fenêtre qui, bien qu'élevée, donnait entrée à un jour éblouissant, elle essayait de faire quelques pas appuyée sur le bras de la sœur Caroline, qui l'avait soignée avec tant d'amour, et pour qui elle se sentait une confiante affection, la pauvre orpheline alors enhardie par la bonté de sa compagne hasarda la question qui lui tenait tant au cœur, et en tremblant d'avoir la réponse redoutée elle osa demander où elle irait dès qu'elle serait guérie...

— Dans la salle d'ouvrage, chère enfant, lui répondit la bonne sœur avec un charmant sourire; vous quitterez sœur Caroline pour aller avec sœur Émilie, et vous n'en serez que mieux, elle est si bonne! Mais nous nous reverrons souvent nous deux qui sommes si bonnes amies, n'est-ce pas chère Maddalena!

La pauvre enfant ne savait si elle devait croire à un bonheur qui lui paraissait encore un rêve.

— Je resterai donc ici!..... dit-elle en hésitant.... pour combien de temps ma sœur?

— Pour six mois, je crois... mais vous verrez que vous ne serez pas malheureuse...

— Pour six mois! interrompit Maddalena.... mon Dieu! mais je n'irai donc pas en prison! dit-elle avec une émotion indicible.

La sœur la regarda avec étonnement, elle la vit si émue, si tremblante, qu'elle craignit que la pauvre enfant ne fît une rechute et ne se fût trop fatiguée d'un jour.

— Chut, chut lui dit-elle, c'est assez causer, vous allez vous faire du mal, et elle la reconduisit doucement au siége qu'elle avait quitté.

— Un mot, un mot seulement ma sœur, dit Maddalena quand elle fut assise et que la sœur mettant un doigt sur sa bouche se disposait à s'éloigner... — Dites-moi, je vous prie! de quel ordre êtes-vous?

— Nous sommes de l'ordre de la Providence chère enfant, répondit la sœur Caroline. — Et elle alla, suivant son sublime apostolat, porter des consolations à une autre malade.

— La Providence! — Oh oui! murmura Maddalena. Puis elle joignit les mains, ferma les yeux

et resta abîmée dans la méditation de ce mot délicieux.

L'idée de rester dans cette sainte maison avait beancoup contribué à hâter le rétablissement de la jeune fille; cependant ses forces revenaient avec lenteur, et cet état ne laissait pas de donner des inquiétudes aux infirmières et aux sœurs, qui voyaient avec peine qu'un coup affreux avait gravement compromis cette existence déjà si délicate. — Cependant le dimanche suivant Maddalena fut en état d'aller à la chapelle, et ce fut un beau jour pour elle.

En y entrant, appuyée encore sur le bras de la bonne sœur Caroline qui s'était attachée à la candide enfant, elle fut surprise agréablement de voir au-dessus du chœur un beau tableau de sa sainte patronne au pied de la croix, sujet admirablement choisi pour inspirer aux malheureuses détenues le regret de leurs fautes par l'admirable exemple de pénitence donné par cette grande sainte, mais dont la jeune fille ne comprit pas encore l'à propos. Le sanctuaire était plus que simple: c'était une vaste salle remplie de bancs, contre l'usage d'Italie, et autour de laquelle, une chaire de bois, des confessionnaux et les tableaux du chemin de la croix étaient placés; de hautes fenêtres y laissaient pénétrer le soleil intercepté

du côté du chœur par des rideaux rouges. Ce chœur, fermé par de légères colonnes, formait une partie un peu plus élevée que le reste de la chapelle. A droite et à gauche les sœurs y avaient leurs prie-Dieu; au centre était l'autel, surmonté d'une statue de la sainte Vierge.

Une lampe brûlait devant le tabernacle, car le Dieu d'amour et de miséricorde était là.

Oui là, dans ce séjour du crime, afin de toucher ces cœurs pervertis, de ramener à son bercail les brebis égarées, de leur dire qu'il n'est pas seulement pour elles un juge redoutable, mais qu'il est aussi un père plein de tendresse qui ne demande qu'à benir, à pardonner et à faire servir le châtiment imposé par la justice des hommes à donner plus d'éclat aux prodiges de sa miséricorde infinie.

Oh! si Maddalena avait su qu'elle était dans une prison, combien la vue de cette chapelle aurait doublement ému son cœur! comme elle aurait été impressionnée en contemplant cette chaire de vérité, d'où la sainte doctrine de la religion avec sa sublime morale est expliquée aux pécheresses, avec cette foi qui éclaire, cette conviction qui persuade, cette onction qui touche, émeut, entraîne et arrache des soupirs au pécheur le plus endurci, des larmes au cœur le plus sec. Elle

eût regardé avec un attendrissement non moins profond ces humbles confessionnaux où chaque jour se consomment les merveilles du repentir et du pardon, où de pauvres criminelles se prosternent abîmées sous le poids de leurs forfaits, pour se relever justifiées et commencr une vie nouvelle et, une lutte parfois formidable contre leurs mauvais penchants, mais dans laquelle elles ne lutteront plus seules, car Dieu, Dieu lui-même veut venir par sa grâce d'abord, puis par son corps sacré, les fortifier de sa force elle-même, les échauffer de son amour et leur rendre moins difficile le combat et la victoire. — A cet autel, le Saint des saints ne dédaignera pas d'admettre à sa table celles que la société répousse de son sein. Il vient doublement Sauveur, doublement Rédempteur, *chercher et sauver ce qui était perdu,* rendre la vie à celles qui étaient mortes, et se livrer encore à celles qui furent ses ennemies, qui l'ont crucifié par leurs crimes, qui l'ont abreuvé de fiel par leur ingratitude, mais il vient cependant avec amour, parce qu'elles ont dit: *Pardon, Seigneur!...*

Mais Maddalena ne faisait pas toutes ces réflexions, elle ne voyait que le tabernacle loin duquel elle avait gémi si longtemps, elle n'aperçut pas quelques groupes de femmes qui avant la

messe faisaient dévotement le chemin de la croix, d'autres qui sanglotaient au confessionnal, elle vit à peine que la chapelle se remplissait de ses compagnes entrant deux à deux avec un ordre parfait. Les yeux fixés sur l'autel et répandant de douces larmes l'orpheline entendit la messe comme un ange et édifia non-seulement les prisonnières, mais toutes les religieuses elles-mêmes, et quand arriva le moment de la communion et qu'elle aussi put se nourrir du froment des élus et étancher la soif ardente qui dévorait son âme à ce calice sacré du vin qui fait germer les vierges, oh! alors Maddalena se crut réellement au ciel. — Longtemps elle demeura prosternée, malgré sa faiblesse habituelle et la chapelle était solitaire quand la sœur Caroline inquiète vint chercher sa chère convalescente.

La messe fut suivie d'une promenade dans le vaste enclos. Quoiqu'on fût en décembre un air tiède et un ciel d'azur rendaient la sortie agréable, et la jeune fille enchantée, et radieuse encore de ses saintes joies ne se lassait pas en foulant l'herbe touffue du préau de parler de la bonté de Dieu et de le bénir. La bonne sœur se laissait aller avec elle à ces douces causeries qu'elle pouvait rarement avoir avec les prisonnières, lui racontait sa vocation, son noviciat, et quand il fallut ren-

trer, elles s'aimaient plus tendrement encore que la veille.

Ce dimanche était une journée d'adieux et les convalescentes qui devaient reprendre le lendemain la vie commune se pressaient autour de leurs compagnes encore malades et les entouraient de milles petits soins. Il y avait de pauvres paralytiques qui expiaient maintenant par les douleurs de leur vieillesse, les crimes commis dans le plus bel âge de leur vie, mais pas une plainte ne s'échappait de leurs lèvres. Elles faisaient pénitence, la religion les avait vaincues.

Plusieurs dames vinrent ce jour-là visiter l'établissement. Elles s'approchaient sans crainte des malades, leur donnaient des consolations leur parlaient du bonheur qu'elles avaient d'avoir auprès d'elles de si bonnes sœurs, et manifestaient ouvertement leur admiration pour l'ordre admirable de la maison. Une d'elle, la comtesse d'A... remarqua Maddalena!

— Voilà une bien jeune fille, dit-elle à demi-voix à la supérieure qui les avait accompagnées, la candeur est peinte sur son visage bien plutôt que le vice. Quel âge a-t-elle?

— Elle a à peine treize ans, répondit la bonne religieuse, quoiqu'elle soit plus grande qu'on ne l'est d'ordinaire à son âge. On me fait d'elle d'ex-

cellents rapports; elle est, dit-on, pieuse comme une ange, il y a peu de temps qu'elle est ici, elle y est tombée malade à son arrivée.

— Et qu'avait elle fait, ma mère?

— On la dit coupable de vol, reprit la supérieure en baissant la voix, mais d'après sa conduite et ses discours pendant son délire, nous avons tout lieu de croire qu'il y a contre elle une trame bien ourdie et que si elle est coupable sa faute est plus légère qu'elle n'en a l'air. — Un vieillard d'ailleurs est venu ces jours derniers demander de ses nouvelles à la sœur portière, et il a pleuré longtemps en l'appelant sa bienfaitrice, et en disant que si elle a volé ce n'était que pour le sauver du désespoir.

— Pauvre enfant! reprit la comtesse attendrie, et ce vieillard est-il son père?

— Non, ce n-est pas même un parent, mais elle aimait tant les pauvres, dit-il, qu'elle leur donnait jusqu'à son pain. C'est singulier, il doit y avoir quelque chose là dessus. Cela s'éclaircira. Enfin elle est auprès de nous pour six mois et nous tâcherons que la prison ne lui soit pas trop dure.

— Sans doute! avec vous, ma mère, toute prison serait douce. Mais avez-vous maintenant bien des criminelles? répliqua la comtesse en s'éloignant?

Maddalena n'entendit pas la réponse, mais elle avait saisi quelques paroles de l'entretien qui précède et le bandeau était tombé. — Elle comprit qu'elle était *en prison*. — Au premier moment tout son sang reflua vers son cœur, et elle eut besoin de s'appuyer contre son lit pour pouvoir se soutenir. En prison!..... et pour vol!..... elle dont les parents avaient été si probes et si honnêtes... Et la pauvre enfant laissa tomber sa tête entre ses mains et pleura. — C'était l'heure du silence, elle ne pouvait confier à sa sœur Caroline la triste découverte qu'elle venait de faire; mais Dieu était en elle, il avait peu auparavant reposé sur son cœur, il lui inspira l'humilité nécessaire à sa nouvelle condition, le courage de souffrir une épreuve plus ou moins méritée par sa faute et de prier encore pour la conversion de celle qui l'avait calomniée.



Chapitre XII.

Le doigt de Dieu.

L'entrée de Maddalena dans la salle d'ouvrages était pour ainsi dire son premier pas dans la vie de prisonnière; elle le croyait du moins, et le courage avec lequel elle le fit, prouva que son

cœur était soumis, son sacrifice fait. Mais encore ici elle fut agréablement surprise.

Quand la sœur Emilie qui était allée la prendre à l'infirmerie la conduisit dans la grande salle, environ cent-cinquante femmes et jeunes filles uniformément vêtues, en remplissaient les bancs et travaillaient aux ouvrages d'aiguille les plus fins et les plus délicats, en chantant un cantique à la Sainte-Vierge dont la grande et belle statue blanche entourée de fleurs, dominait la salle. Le chant était à la fois imposant et suave, il avait des notes qui allaient droit au cœur, le nombre des voix lui donnait une gravité mâle et l'entraînement du refrain chanté dans cette harmonieuse langue italienne, qui est elle-même une musique, semblait être empreint d'enthousiasme.

La bonne supérieure donna à l'orpheline une des meilleures places, non loin d'une des maîtresses à qui elle la recommanda tout particulièrement, et sur un banc inondé par des flots de lumière. On plaça devant elle un coussin à dentelle et la première leçon de cet ouvrage difficile et minutieux lui fut donnée avec une bonté et une patience extrêmes.

Au cantique avait succédé le chapelet récité en commun, puis un peu de silence, ensuite une lecture, enfin la journée entière s'écoula d'une

*

manière si douce que Maddalena pouvait à peine se persuader que cette vie pût être un châtiment, ces femmes des criminelles, cet établissement une prison. Ah! c'est que la religion qui règne à Rome trouve le moyen de tout embellir et que c'est par la bonté, par la douceur, par l'amour qu'elle veut gagner ces pauvres âmes perdues, leur rendre les devoirs d'une vie vertueuse faciles et doux, les habituer à les remplir, et rendre un jour à la société toutes ces malheureuses, changées par la douce influence de la vertu et fuyant désormais le vice autant qu'elles l'avaient recherché. Et tous ces résultats s'obtiennent par une douzaine de religieuses préposées à la garde de plus de deux cents femmes de tout âge, qui souvent entrent comme des furies, qui quelquefois ont trempé leurs mains dans le sang, qui n'ont reculé devant aucune violence, et contre lesquelles les filles de la Providence n'ont d'autres armes que leur patience et leur douceur. Effet admirable de ce pouvoir moral que donne une religion divine! Combien de criminelles ont béni le Seigneur du séjour qu'elles ont fait en ces lieux! Pour combien de ces malheureuses cette sainte maison a été la porte du ciel! Le juge qui, à Rome, condamne à la prison n'est point un magistrat inflexible qui châtie, c'est le bon pasteur qui prend sur ses

épaules la brebis perdue pour la ramener au bercail (1).

Maddalena était dans l'admiration de ce qui se faisait autour d'elle. Les magnifiques dentelles qu'elle avait admirées sur les autels aux grands jours de fête, aux rochets des prélats, dans les étalages des magasins, ou même aux bras et au cou des étrangères qui visitaient la voie Appienne, sortaient comme par enchantement du fuseau de ses compagnes. L'une d'elle venait de terminer une magnifique garniture pour nappe d'autel, d'autres préparaient les fleurs séparées qui devaient couvrir le fond diaphane d'un voile de mariée, quelques-unes étaient occupées à disposer ces mêmes fleurs et les attacher sur le léger tissu. Ici on imitait l'antique, là le dessin moderne était préféré. Les points d'Angleterre, d'Alençon, de Bruxelles se mariaient de toutes parts, et les fuseaux ou les aiguilles couraient avec une rapidité extraordinaire. C'est que le travail n'était pas tout pour l'établissement, la plus large part du gain était réservée aux prisonnières qui pouvaient ainsi par leur application se former une petite bourse destinée à les mettre plus tard à l'abri des pre-

(1) Cela est si vrai, que le nom de *Bon-Pasteur* a été donné à une autre prison de Rome destinée à punir les dérèglements des mœurs.

miers besoins et pouvait leur aider à continuer leur travail d'une manière lucrative pour leurs familles.

Dans la partie la moins éclairée de la salle d'autres femmes travaillaient à des ouvrages de couture ou de tricot; il y avait quelque différence dans leur costume. Maddalena apprit que c'étaient celles qui sont envoyées là par la police, mais il lui fallut bien des jours pour être au fait de tous ces détails. Le chant, la prière, l'instruction, la classe, le silence ne laissaient pas champ libre à la conversation, et la jeune fille se trouvait à merveille de cette vie calme, uniforme et pieuse. La nourriture prise au réfectoire en commun, les récréations ou promenades dans le vaste et bel enclos qu'elle avait déjà visité, les prières journalières et la sainte messe à la chapelle, parfois pour quelques-unes le chemin de la croix, étaient les exercices qui coupaient la monotomie de journées bien pleines et utilement employées. Maddalena était heureuse. Son âme constamment unie à Dieu, elle continuait à voir dans cette détention un nouveau bienfait de la Providence, et le soir, quand elle se trouvait seule dans sa petite cellule du dortoir, il était rare qu'elle ne murmurât pas en s'endormant un cantique d'action de grâces.

Une seule chose portait encore quelquefois le trouble dans son âme c'étaient les visites régulières du protecteur de l'établissement et celles des voyageurs qui venaient voir les ouvrages et souvent acheter des dentelles. Alors la pensée de son père et de son aïeule se présentait à son esprit avec tant de force; *la honte* qu'ils auraient éprouvée en la voyant revêtue du costume des prisonnières, en compagnie de ces femmes coupables, et l'espèce d'horreur que cette vue leur eût causée lui paraissait si juste et si naturelle que la pieuse enfant rougissait plus pour eux que pour elle, et acceptait pour sa faute toute l'humiliation possible. Elle ne redoutait qu'une chose, c'était qu'on la reconnût pour la petite *Rose du Tombeau.* Hélas! la douleur avait empreint trop fortement son cachet sur ce front virginal pour qu'on pût la reconnaître! Cependant bientôt son humilité fut mise à une rude épreuve.

Parmi les principaux protecteurs de la prison, se distinguaient deux prélats renommés par leur sagesse, leur science et leur inépuisable charité; tous deux attachés particulièrement à la maison de Sa Sainteté, visitaient régulièrement l'établissement. L'un d'eux était venu déjà plusieurs fois depuis que Maddalena était dans la salle d'ouvrages, et sa visite avait toujours été pour la

jeune fille un moment de bonheur, car il disait de si belles choses et s'informait avec tant d'intérêt de la condition des pensionnaires, qu'on croyait qu'il y venait de la part d'un père plutôt que d'un roi.

Mais on parlait constamment d'un autre camérier de Sa Sainteté, qui, absent depuis plusieurs mois, allait enfin être de retour et reprendre ses visites comme auparavant. C'était lui qui veillait plus particulièrement à la direction spirituelle donnée à cette espèce de communauté, et il était impatiemment attendu.

Sa première visite fut pour tous une véritable fête!.... Pour tous, excepté pour Maddalena. — L'orpheline interdite venait de reconnaître en lui le généreux bienfaiteur qui si souvent avait visité la cabane de sa grand'mère, qui avait voulu la faire entrer à l'orphelinat de Saint-Michel, qui lui avait si souvent recommandé la pratique des vertus chrétiennes.... et qui maintenant la trouvait en prison! Une pâleur mortelle couvrit son visage qui s'empourpra peu après d'une manière inusitée. C'en était fait, elle allait être reconnue; le nom de sa famille allait être prononcé dans ce lieu, et la pauvre enfant fut obligée de s'appuyer au banc qui lui servait de table pour ne pas retomber sur son siége.

Maddalena se trompait; elle n'aurait point été reconnue, sa taille s'était trop développée, ses joues étaient trop pâlies, sa maigreur était trop différente de son embonpoint passé pour qu'elle eût été même remarquée, si son émotion ne l'eût trahie.

Quand le bon Monseigneur passa près d'elle, il fut frappé de ce trouble extrême et trop visible pour n'être pas l'effet de quelque sentiment d'une extrême violence. La bonne supérieure et la sœur Emilie en furent aussi surprises que lui; elles ne comprenaient pas la révolution subite qui venait de s'opérer dans cette enfant, d'ordinaire si calme, et l'interrogèrent, craignant qu'elle ne fût subitement indisposée. Mais Maddelena était incapable de répondre. Son nom, que les bonnes sœurs prononcèrent en lui parlant avec leur bonté habituelle, augmenta son émotion; il lui semblait qu'il n'y avait qu'une Maddalena dans le monde, et que sans doute elle était reconnue. Le bon Monseigneur la regardait avec cet attendrissement qu'inspire toujours la souffrance, augmenté de celui qu'éprouve une âme chrétienne et pure en voyant dans ce lieu d'expiation une figure si jeune et si intéressante.

— Avez-vous encore vos parents? lui dit-il avec bonté.

— Oh! Monseigneur! au nom de Dieu, ne les nommez pas ici! balbutia Maddalena en joignant les mains et en levant sur le prélat ses yeux remplis de larmes.

—Les nommer! je les connais donc? Mais qui ètes-vous, mon enfant?

Les pleurs suffoquant Maddalena furent toute sa réponse. La bonne supérieure parla pour elle: elle raconta que la piété et les bons sentiments de cette jeune fille, qui était le modèle de ses compagnes, leur aurait fait croire qu'elle était entièrement innocente si quelques profonds témoignages de repentir, qu'elle donnait souvent même au milieu du délire qui avait suivi son entrée en ces lieux, ne portaient à croire qu'elle était victime d'une première faute peut-être plus légère qu'elle ne l'avait été appréciée par les lois.

Ces détails, le son de voix de Maddalena, quelque chose dans ses traits, semblaient éveiller les souvenirs du camérier secret. Serait-il possible que cette jeune fille fût sa petite Maddalena de la Voie Appienne! il n'osait le croire, il voulait en douter encore. La petite fille de Francesca en prison!... Cela lui paraissait impossible; mais quelques mots entrecoupés de la jeune fille le persuadèrent bientôt.

« Comment! mon enfant, je vous retrouve

ici ! » dit le bon prélat avec douleur. « Mais, nous nous reverrons bientôt, calmez-vous, prenez courage, Dieu est un bon père, et ne frappe que pour sauver. » Et le Monseigneur continua la visite commencée.

Lorsqu'il se fut retiré, il fit demander Maddalena. La bonne supérieure la conduisit dans sa propre chambre, et là, la jeune fille, calmée, vint se prosterner aux pieds du bon prélat. Il la releva, la fit asseoir, et voulut savoir l'histoire entière de ce qui lui était arrivé depuis son départ.

Maddalena fut sincère; elle raconta tout: la mort de sa grand'mère, les prétendues bontés de la Gigia, les souffrances morales et physiques qui avaient été la suite de sa protection; elle jeta autant que possible un voile sur les mauvais traitements dont elle avait été victime, mais ne put retenir ses larmes en parlant de l'église où elle ne pouvoit plus aller et de l'affreuse situation du pauvre Lorenzo. — Venait maintenant la triste histoire du rosier; elle fut racontée aussi ingénument que tout le reste. Maddalena dépeignit si bien son regret en donnant cet arbuste pour sauver le vieillard, son chagrin lorsqu'il se cassa, son bonheur d'y trouver un trésor qui pût faire vivre ce malheureux, et la simplicité avec laquelle

elle donna cette somme, qui lui paraissait appartenir de fait à Lorenzo, et avoir été envoyée par la Providence, que la bonne supérieure s'essuyait les yeux en entendant ce récit, tandis que le prélat devenait de plus en plus pensif.

Maddalena, émue elle-même, mais sans le moindre sentiment d'aigreur ni de vengeance, raconta ensuite la scène de la Gigia l'accusant de vol, des gendarmes entrant dans la cabane, des objets trouvés sur elle, de l'écu qu'elle avait gardé pour des messes, servant aussi de pièce de conviction; du vieux Lorenzo, traduit comme complice, enfin, de l'effroi et des remords qui l'avaient saisie en pensant qu'en donnant au vieillard l'argent du rosier, elle avait disposé du bien d'autrui; qu'elle avait alors témoigné son repentir avec tant de douleur qu'on l'avait crue coupable de tout le vol, et qu'on l'avait condamnée.

Quand elle eut fini de parler, le bon Monseigneur lui dit qu'il était heureux de voir que sa petite Maddalena n'avait pas oublié les leçons de sa grand'mère. Qu'elle avait mal fait peut-être de donner de l'argent sans savoir d'où il venait, et s'il était réellement à elle; mais que sur ce point encore la Providence venait au secours de sa conscience alarmée; qu'il était évident qu'un

vol avait été commis dans la cabane, mais non par elle.

— « L'argent caché dans le rosier était bien cependant votre propriété, ajouta-t-il; moi-même je surpris votre bonne aïeule, le jour de votre première communion, au moment où elle plaçait dans le pot de fleurs le mystérieux petit sac, dans lequel elle avait amassé ce qu'elle appelait son trésor: *La dot de Maddalena.* — Il y avait alors quelques écus, elle se proposait d'augmenter cette somme de toutes ses économies. — Mon premier mouvement fut de blâmer cette cachette que je trouvais peu sûre et quelque peu imprudente. la bonne Francesca avait son petit projet bien arrêté, elle voulait, à un jour donné, casser le pot du rosier comme se casse une tire-lire, et jouir de votre surprise en faisant sortir tout-à-coup de l'arbuste, que vous aimiez tant, une petite fortune. — Dieu en a disposé autrement; il a permis que vous eussiez part à sa croix afin d'éprouver votre amour. Mais les épreuves n'ont qu'un temps, et je vais m'occuper à faire prouver votre innocence. »

Ces bonnes paroles rendirent la vie à Maddalena qui, se jetant dans les bras que lui tendait la supérieure, pleurait maintenant non de honte et de douleur, mais de joie et de reconnaissance.

Cette journée avait été marquée pour faire éclater les prodiges de la justice divine.—En sortant de la cellule de la supérieure pour se rendre à la salle d'ouvrages. Maddalena, encore accompagnée de la bonne mère Cécile et de l'excellent prélat, fut témoin d'une scène d'horreur. Une femme échevelée, les yeux hagards, et paraissant furieuse, se débattait entre les mains des sœurs qui voulaient la conduire aux cellules séparées. — Derrière elle marchaient un petit garçon de deux ans, à la figure fraîche et souriante, et une petite fille de dix ans à peine, qui paraissait aussi mauvaise que sa mère, s'efforçait de mordre la main avec laquelle une des bonnes sœurs tenait la sienne, tandis qu'une autre sœur portait dans ses bras un tout petit enfant de quelques semaines, dont les cris et les pleurs semblaient fort peu toucher la mère dénaturée. Dès que celle-ci eut aperçu Maddalena, se dégageant, par un mouvement plus prompt que l'éclair, des mains de celles qui la conduisaient, elle tomba comme une furieuse sur la pauvre enfant, avant que Maddalena ou ceux qui étaient avec elle eussent le temps de parer le coup, et, la saisissant à la gorge avec un bras de fer, elle l'aurait peut-être étouffée sans le prompt secours de tous les assistants. Presque au même instant le petit garçon se pré-

cipitait dans les bras de l'orpheline, dégagée de la première étreinte, et, entourant son cou de ses petits bras, la couvrait de baisers.

Cette femme, c'était la Gigia, cet enfant le petit Cesare.

On eut toutes les peines du monde à enfermer la malheureuse dans une petite cellule grillée, préparée pour ces cas-là, heureusement assez rares; les enfants furent conduits avec une sœur dans une chambre séparée, en attendant que leur mère pût leur être rendue.

Cette apparition soudaine vint corroborer le récit de Maddalena, et montrer entre quelles mains elle était tombée. Il ne restait plus de doute sur l'innocence de la pauvre enfant, mais il s'agissait d'éclaircir l'affaire du vol, c'est de quoi se chargea le bon Monseigneur, chose qui, par le fait du procès de la Gigia, devenait assez facile.

Celle-ci, triomphante après l'incarcération de Maddalena, n'avait pas tardé à se rendre coupable de nouveaux vols; — la malédiction du vieillard, dont elle s'était tant moquée, semblait avoir attiré sur elle un esprit de vertige qui la faisait tomber de faute en faute et d'abîme en abîme. Nous n'entrerons pas dans les détails affreux du crime qu'elle venait de commettre, nous dirons seulement qu'elle était condamnée à dix ans de

réclusion; que ses deux enfants chéris, ayant été ses complices, étaient aussi prisonniers, — la Pasqua avec elle, mais pour deux ans seulement, et le petit Matteo, à Sainte-Balbine, entre les mains des frères de la Miséricorde.

Dieu châtiait, mais pour sauver.



Chapitre XIII.

La Vocation.

Un mois s'était écoulé depuis les événements que nous venons de raconter. Les fureurs de la Gigia avaient cédé peu à peu à cet esprit de douceur, de bonté et d'indulgence que les héroïques sœurs savent unir à toute la fermeté nécessaire dans le difficile apostolat qu'elles exercent. — Devenue plus traitable, les sentiments maternels semblaient s'être réveillés en elle, et ses enfants lui avaient été rendus, car on l'avait conduite dans une chambre du département des *mères,* où elle devait loger désormais et dans laquelle étaient établis, depuis leur entrée dans la maison, le petit Cesare et la petite Giulia. Elle sembla les revoir avec plaisir. Sa nouvelle compagne de chambre avait aussi une petite fille

de quelques mois qu'elle nourrissait encore, et elle avait bien voulu donner son lait à Giulietta pendant les fureurs de sa mère.

La chambre était propre et suffisamment éclairée pour qu'on put y travailler toute la journée. Deux lits fort propres et une petite couchette y étaient placés. Une table, deux chaises de bois et un petit banc en formaient l'ameublement; et le petit Cesare était occupé à manger une grande écuelle de riz au lait quand sa mère entra. Les soins qu'on avait pris de ses enfants la touchèrent, et dès lors elle devint moins rebelle. D'ailleurs sa compagne était douce et bonne. C'était une malheureuse que l'excès de la pauvreté avait entraînée au vol de quelques aliments. D'abord elle avait volé du pain; mais pour cela elle n'avait pas été punie : le gouvernement avait payé le boulanger, et la pauvre famille avait été secourue. Mais plus tard, les secours n'ayant pu la mettre pour toujours à l'abri du besoin, elle avait volé autre chose et, comme de juste, elle avait été châtiée. Promptement repentante, elle avait trouvé dans les bonnes sœurs de la prison des amies qui lui donnaient de l'ouvrage; elle travaillait tant qu'elle le pouvait, avec les soins à donner à son enfant, et se faisait ainsi une petite bourse pour le moment où elle sortirait

de prison, bien résolue à commencer une vie laborieuse et chrétienne.

Dans des chambres voisines, il y avait d'autres mères travaillant toutes selon leur savoir-faire, et selon le temps que leur laissaient leurs devoirs maternels. La loi, en punissant leurs fautes ou leurs crimes, n'avait pas voulu laisser leurs enfants orphelins et leur permettait de les amener avec elles.

Pour combien de ces innocentes créatures l'emprisonnement de leur mère, au lieu d'être un malheur pour elles, avait été une bénédiction ! Elevées par les sœurs, elles ont reçu une éducation pieuse, elles ont été accoutumées de bonne heure au travail et ont reçu des principes qui les auront préservées du contagieux exemple de leurs parents.

La petite Pasqua avait été emmenée à la salle d'ouvrages et traitée en prisonnière comme elle l'était réellement. Son mauvais naturel n'était pas encore changé; cependant elle s'était soumise.

Quant à Maddalena, elle allait être libre, la Gigia interrogée avait fini par avouer, avec le reste, le vol du val Egérie. — On avait retrouvé dan sa paillasse les vingt écus et le nécessaire d'argent. Il était prouvé qu'elle avait diffamé et même volé la douce orpheline, qu'elle avait tant

fait souffrir; il ne manquait plus que le jugement qui devait rehabiliter Maddalena et lui assigner une indemnité convenable. Mais la jeune fille s'était attachée à cette maison de pénitence, qui était devenue pour elle un paradis par la bonté des religieuses et la facilité avec laquelle elle pouvait se livrer aux exercices de piété, qui, pour elle, avaient tant de charme. Elle n'avait souffert que de l'idée d'être coupable; maintenant qu'elle savait que sa bonne grand'mère et son vertueux père n'auraient pas réprouvé sa conduite, elle était heureuse et aurait volontiers passé sa vie dans cette maison. Depuis qu'elle savait, à n'en pas douter, qu'elle allait en sortir bientôt sans attendre la fin de ses six mois, souvent elle demeurait rêveuse, pensant à l'avenir.

Où irait-elle, que ferait-elle désormais sans guide dans ce monde ou elle n'avait passé que quelques mois sans ses parents et dans lequel elle avait fait une si triste expérience de la vie? — A treize ans, grande comme elle l'était, et pour ainsi dire mûrie déjà par le malheur, elle ne contemplait pas la vie avec les illusions de la jennesse. — Servir Dieu, tel était son unique désir, mais comment Dieu voulait-il qu'elle le servît? Voilà quel était le sujet continuel de ses méditations. — Quel dévouement demandait-il,

*

quel sacrifice agréerait-il de sa pauvre petite servante? La voulait-il pratiquant la vertu, le sacrifice au milieu du monde ou dans une des saintes retraites qu'il ouvre à ses épouses?...

Arrivée là de ses pensées, Maddalena sentait une émotion indéfinissable s'emparer de son âme; ses yeux fixés sur l'image de Jésus crucifié ou sur le tabernacle d'amour, elle n'osait penser à ce bonheur de se consacrer à Jésus, de le prendre pour son époux unique et bien-aimé; il lui semblait qu'elle était trop indigne d'une telle félicité, qu'elle n'aimait pas assez, qu'elle n'était pas assez pure, pas assez pieuse, pas assez généreuse dans ses résolutions et dans sa conduite pour aspirer au titre auguste d'épouse de Jésus-Christ, et cependant elle ne pouvait plus penser à autre chose; rien ne lui souriait plus dans le monde que le voile de religieuse, et, quelque téméraire que lui semblât ce désir, elle ne pouvait plus l'éteindre. Dans ses prières, dans ses communions, pendant le travail, durant le repos des nuits, c'était sa pensée fixe, et Jésus lui-même semblait la lui imposer quand, agenouillée à ses pieds, elle le conjurait de l'éclairer et de la diriger dans son choix.

Bientôt elle crut comprendre que telle était la volonté de Dieu et qu'il l'appelait aux sacri-

fices et aux saintes joies du cloître. — Mais où irait-elle demander l'habit de religion? — La conduite admirable de la Providence envers elle ne lui indiquait-elle pas que c'était l'ordre de cette même Providence qu'elle devait choisir? Après avoir été consolée, soignée, chérie par les bonnes religieuses de la prison et avoir goûté, grâce à elles, le bonheur dans un lieu dont l'idée seule la glaçait d'effroi, ne devait-elle pas, à son tour, tâcher de rendre aux autres ce qu'elle avait reçu et, déjà initiée à la sainteté, à l'efficacité de leurs devoirs, tâcher de les remplir à son tour et de gagner, pour le ciel, ces pauvres âmes défigurées par le péché et qui, un jour, peut-être pourraient lui devoir leur retour à Dieu? Cette pensée de travailler à la gloire de la religion la remplissait de joie, et sa résolution se mûrissait chaque jour.

La bonne Martha avait appris à Saint-Michele l'arrestation de sa mère et de ses frères, peu de temps après celle de Maddalena; elle avait pleuré sur le sort de tant d'êtres chers à son cœur, et avait obtenu de ses bonnes maîtresses, de pouvoir employer, à les visiter, le premier jour de sortie.

Ce fut un dimanche, après les saints offices, que la pieuse enfant se présenta timidement à la sœur portière de la prison, en demandant la

faveur d'être admise à voir sa mère, ses sœurs, et son amie. — On accéda à son désir et ellê alla, toute tremblante, se jeter dans les bras de la Gigia qui la reçut assez mal.

Cependant c'était la fille délaissée, oubliée, qui venait offrir des consolations quand elle croyait qu'on pouvait en avoir besoin; mais il n'était pas temps encore. Martha se retira toute affligée, car la mère dénaturée lui avait fait un reproche de ce qu'elle venait, sans doute, pour jouir de son humiliation.

Sa sœur Pasqua ne la traita guère mieux, mais elle se dédommagea avec Maddalena, qui la reçut les bras ouverts et causa longuement avec elle. En la retrouvant si bonne et si constante, Martha osa lui demander comment il se faisait qu'elle fût en prison, et s'il était vrai qu'elle eùt été coupable, car c'était un poids sur son cœur.

La réponse était délicate. Pour se disculper, il fallait accuser la Gigia et cette accusation eût peiné la petite élève de Saint-Michele; mais Maddalena éluda la difficulté en lui disant qu'il y avait eu un malentendu; que comme elle était si pauvre et avait donné de l'argent, on l'avait crue coupable, mais que l'argent venait de Francesca, qui l'avait enfermé dans le rosier. Martha l'em-

brassa pour toute réponse, puis lui dit avec joie.....

— « Tu ne sais pas ce qu'il est devenu ton pauvre rosier? eh bien! je vais te l'apprendre. Quand on eut saisi mon pauvre grand-père pour le faire comparaître au tribunal, Paolo demeuré seul s'en vint à la cabane croyant encore t'y trouver pour te raconter sa peine; tu sais que chez nous on ne l'aimait guère, le pauvre enfant! Ne te trouvant plus, il resta assis en pleurant sur la route, et il vit à deux pas de lui le tronc de ce pauvre rosier, qu'on avait mutilé plus qu'il ne l'était, mais qui conservait encore des racines. Il le prit, le baisa, car il était à toi, et me l'apporta le lendemain à l'hospice afin d'essayer de le faire revivre. La chose était difficile; cependant, la bonne mère prieure sachant l'histoire, a bien voulu me donner un pot et me permettre de le soigner. Il commence déjà à pousser, mais je ne te le rendrai que lorsqu'il aura sa première rose. Ce ne sera guère avant l'été.»

Ce fut avec effusion que Maddalena remercia son ancienne petite protégée d'un procédé si aimable et si délicat. Elle voulut savoir des nouvelles de Seringo, de Paolo et même de Matteo.

— « Oh! celui-ci est plus heureux qu'il ne le mérite, dit Martha, et quelque jeune qu'il soit,

les bons frères auront bien du talent s'ils en font quelque chose de bon; il est à Sainte-Balbine, tu sais, sur le versant du mont Aventin, tout au-dessus des thermes de Caracalla. On dit qu'il y est pour cinq ans! — Ne me demande pas ce qu'ils ont fait, c'est trop affreux, et je veux l'oublier... Mais j'ai bien souffert, va, Maddalena... — Pour en revenir à Sainte-Balbine, je te dirai que, l'année dernière, nous y avons été avec nos mères le jour de la station de Carême. C'était, si je ne me trompe, le mardi de la seconde semaine. Nous avions prié dans l'église pour gagner l'indulgence, quand nous vîmes plusieurs personnes qui entraient par une petite porte, et nous voulûmes savoir, comme tu penses bien, ce qu'on allait voir. — Mère Antonia nous dit que ceux qui entraient là étaient ceux qui visitaient l'établissement, qui, ce jour-là seulement, était ouvert au public. — Inutile de te dire que nous tourmentâmes la bonne mère pour qu'elle nous laissât entrer, et nous vîmes tout ce qu'il y a à voir. — Il y avait de pauvres gens et de petits garçons. Les plus grands étaient séparés. — Nous vîmes la classe où un bon frère de la Miséricorde leur enseignait le catéchisme. — On leur apprend à lire, à écrire, à compter tout comme à l'école; puis il y a la salle des métiers, où ils apprennent

un état. D'autres travaillent au jardin, qui est excessivement grand et qui a un fort bon air. Là ils bêchent, ils cultivent des légumes, d'autres sont employés à faire des excavations, car on dit que les thermes allaient jusque-là, et on y fait d'assez belles découvertes. Enfin, je te dis que si Matteo veut être bon garçon, ses cinq ans de prison peuvent lui être bien utiles; mais, entre nous soit dit, j'ai peur que cela ne lui serve guère. — Ce carême, je tâcherai d'y aller le jour de la Station et même, si tu veux, nous irons ensemble, chère Maddalena, car, si je peux sortir bientôt, nous nous verrons souvent, n'est-ce pas ? »

Maddalena sourit, elle ne pouvait pas répondre; Dieu seul encore connaissait son secret. Elle attendait un moment favorable pour en faire part à sa chère supérieure ou au bon Monseigneur. Cette occasion devait se présenter bientôt, avec plus de solennité que l'orpheline ne pouvait le supposer.

Mais Martha n'avait pas donné toutes les nouvelles qu'elle apportait, il lui restait à raconter le plus beau de l'affaire; c'était que le petit Paolo avait si bien défendu son grand-père, en racontant tout ce qu'il avait souffert et en appelant le témoignage du père Pietro et du portier de

Saint-Sébastien, qu'au lieu de punir Lorenzo d'avoir reçu l'argent, il avait été reçu dans le même hospice de Saint-Michel à la communauté des vieillards (1) où il était très-heureux, et Paolo lui-même avait été placé chez un jardinier fort brave homme qui l'employait à faire des bouquets; ce que, disait-il, grâce à Maddalena, il savait fort bien faire.

L'orpheline apprenait tous ces détails avec joie; elle était heureuse de voir qu'il y avait du bon dans cette famille, et elle priait pour ceux qui s'étaient égarés.

— « Mais ton père, demanda-t-elle enfin, que fait-il maintenant ? »

— « Il n'est pas revenu, » répondit Martha. Puis elle rougit et baissa les yeux. — « Oh ! prie pour nous tous, Maddalena, toi qui es si bonne » dit-elle; « pour moi aussi, car, vois-tu, je suis bien heureuse à Saint-Michele; mais, depuis qu'ils sont tous en prison, mes petites compagnes me regardent de travers, et, sans les bonnes mères, j'aurais bien des chagrins. »

— « Pauvre enfant ! » reprit Maddalena en l'em-

(1) Le magnifique et immense hospice de Saint-Michel à Rome renferme quatre communautés séparées : celles des orphelins, des orphelines, des vieillards et des vieilles, auxquelles sont adjointes les servantes de l'établissement.

brassant, « mais ne crains rien, continue à aimer le bon Dieu de tout ton cœur, il te consolera de tout. On est si heureux quand on ne vit que pour lui! »

C'est dans ces sentiments que les deux jeunes filles se séparèrent en se promettant de se revoir.

A peu de jours de là, tout était en émoi dans la maison des Termini.

Une visite auguste venait de franchir la porte de la prison, et partout, dans les corridors et et dans les salles, on tombait à genoux à son approche. C'était le pontife suprême, souverain bien-aimé, l'immortel Pie IX.

Père plus encore que monarque, il voulait voir tout par lui-même et connaître la position des prisonniers de ses Etats. Il voulait savoir si la douceur du père et la charité du prêtre étaient fidèlement interprétées auprès de ceux qu'il doit punir comme roi. Il voulait enfin montrer une fois de plus à ceux qui le méconnaissent, qu'il n'est pas, sur la terre, un pouvoir plus doux, plus paternel que celui qu'il exerce, et qu'il n'est point de souverain plus accessible aux plus pauvres, aux plus méprisés de ses sujets (1).

(1) Dans le courant de l'annés 1855, le pape Pie IX visita en effet toutes les prisons de Rome, pour voir, par lui-même, toutes les améliorations qui pouvaient encore être apportées.

Inutile de dire la joie et l'émotion des bonnes religieuses et de toutes les prisonnières. La Gigia, seule, paraissait insensible à cette satisfaction générale, et gardait un silence taciturne, qu'elle aurait voulu rompre par des injures, contre celui que chacun bénissait. Mais quand elle aperçut le Pontife, les paroles de la plus tendre compassion sur les lèvres, s'avancer avec une dignité calme dans l'étroit corridor sur lequel ouvraient les chambres des prisonnières; quand elle l'entendit s'informer, avec le plus vif intérêt, de la position de chacune d'elles, qu'elle le vit sourire à ses enfants, les bénir avec tendresse, prendre toutes les mesures pour améliorer encore le sort de ses compagnes et le sien, elle ne put s'empêcher de s'agenouiller aussi, tressaillit en recevant la bénédiction de celui contre lequel elle avait nourri tant de haine... Mais la grâce était là, et, pour la première fois, la Gigia demanda à Dieu pardon des fautes de sa vie... Oh! divine charité, voilà de tes merveilles! Tu finis toujours par briser les cœurs les plus durs, et le triomphe de ta douceur est de tous les jours et de tous les siècles!

Que n'étaient-ils là tous les ennemis du charitable Pie IX pour tomber aussi à ses pieds et rendre justice à ses vertus de Pontife et de roi!

Le Saint-Père parcourut la prison toute en-

tière, la chapelle, l'infirmerie, le réfectoire, les dortoirs, les cellules, les salles, tout fut visité.

Rien n'échappa à l'œil du maître et au cœur du père; et quand, de retour dans la salle d'ouvrages, il voulut bien prendre quelques instants de repos, le bon Monseigneur que nous avons vu protéger constamment Maddalena et qui, ce jour-là, occupait la place d'honneur auprès du Pontife, fit sortir l'orpheline des rangs de ses compagnes, et, l'amenant aux pieds du Pape:

— « Voilà, Saint-Père, la jeune fille dont j'ai eu l'honneur de parler à Votre Sainteté; elle est innocente et pure, digne, en tous points, de la protection dont Votre Sainteté voulut bien l'honorer dans son enfance.»

— « Que dès ce jour elle soit libre,» répondit le Pontife, en donnant son pied à baiser à la jeune fille toute émue, « et qu'elle se souvienne toujours que le premier des biens est celui d'une conscience sans reproche; le plus doux bonheur, l'amour de Dieu et la pratique de la vertu. — En sortant d'ici, mon enfant, que pensez-vous faire? Avez-vous quelque projet d'avenir? »

— « Oui, Saint-Père, » répondit Maddalena avec une vive émotion, mais avec fermeté.

Le bon prélat qui avait voulu répondre pour elle s'arrêta interdi; la supérieure, les sœurs, les

prisonnières, tous les assistants enfin écoutaient, étonnés de la hardiesse de Maddalena.

— « Et que pensez-vous faire, mon enfant?» ajouta le Saint-Père avec sa bienveillance accoutumée.

— « Me consacrer à Dieu, » reprit Maddalena avec calme.

— « Oh! c'est le meilleur des maîtres, le plus fidèle des époux! — mais vous êtes encore bien jeune, ma fille.»

— « J'attendrai l'âge voulu, Très-Saint-Père.»

— « Et quel ordre avez-vous choisi! » demanda le Pontife avec une bienveillance croissante.

— « Je voudrais servir le bon Dieu dans la personne des pauvres et des prisonnières. Je désire être sœur de la Providence.»

— « Que Dieu bénisse vos résolutions, chère enfant, ajouta le Pape en formant sur elle le signe de la croix. Méditez-les devant lui, mûrissez-les, afin qu'elles ne soient pas l'effet d'un entraînement passager, et souvenez-vous de faire toujours chacune de vos actions, de prendre chacune des décisions de votre vie, comme si elle devait en être la dernière.»



Chapitre XIV.

La Dot.

Deux mois plus tard nous retrouvons Maddalena paisiblement installée dans un joli petit appartement de la via dei Serpenti, au quartier dei Monti.

Elle a été placée comme pensionnaire chez une bonne veuve bien pieuse, qui demeure seule avec sa fille âgée de quinze ans. Ce sont des ouvrières; elles travaillent tout le jour, et Maddalena partage leurs travaux, avec cette douce gaieté qui lui est propre et qui déjà a su la faire chérir de ses compagnes. Une main bienfaisante pourvoit à ses besoins, et le prix de son travail peut encore être souvent versé dans le sein des pauvres.

C'est là que l'orpheline attend que l'heure désirée sonne enfin pour elle, et quelle puisse partir pour la Belgique afin d'entrer au noviciat des sœurs de la Providence.

Le matin de bonne heure, et le soir à la tombée du jour, toutes trois vont à l'église retremper leur cœur dans l'amour de Jésus et de son sacrement d'amour. — Déjà Maddalena a décou-

vert qu'elle n'est pas bien loin de l'église de sa patronne, située sur le Quirinal, et qui, possédée par les bonnes religieuses de l'Adoration-Perpétuelle, lui offre l'estimable avantage d'y trouver toujours le Saint Sacrement exposé.

Tout auprès, elle va prier aussi à Saint-André-du-Noviciat, au pied de l'autel où repose le corps de l'angélique Stanislas de Kotska, saint à peu près de son âge, qui laissa tous les avantages de la fortune pour entrer en ces lieux mêmes au noviciat de la Compagnie de Jésus, et y mourut comme il avait vécu, dans l'innocence et la sainteté. Elle lui demande la grâce de persévérer dans ses bonnes résolutions, d'aimer Dieu comme lui et de mourir comme lui dans son amour.

Elle aime aussi se rendre au bas de la rue qu'elle habite à l'église de la *Madonna dei Monti*, pauvre, humble paroisse de ce quartier populeux; elle se fait redire l'histoire miraculeuse de la sainte image de Marie, elle se prosterne sur l'humble pierre recouvrant les restes d'un grand serviteur de Dieu, du vénérable Joseph Benoît Labre, dont la vie merveilleuse se conte encore chaque jour dans le quartier témoin de ses vertus et de sa sainte mort, et là, près de la porte de cette église, où il mendiait pour les pauvres, elle aime à placer un *bajoque* dans le trone des-

tiné à recevoir des aumônes pour sa béatification (1).

Parfois elle montait le long escalier qui de là conduit à Saint-François-de-Paule, en traversant cette antique voie scélérate où tous les souvenirs de l'infâme Tullie et du malheureux Servius Tullus ont été effacés par la voie sacrée de la Croix, dont les quatorze stations sont disposées le long de la route qui conduit à l'église de l'Apôtre-de-la-Charité.

Maddalena arrivait même quelquefois un peu plus haut, jusqu'à l'esplanade de Saint-Pierre in Vincoli, où elle était allée plusieurs fois avec son père, et là elle priait le prince des apôtres de ne jamais permettre que les chaînes du monde empêchassent son cœur d'être tout à son Dieu.

La bonne Maria, son hôtesse, qui savait toujours où étaient les Quarante-Heures, se faisait un plaisir de l'y conduire, quand la distance n'était pas considérable; puis, tandis que les amis du plaisir se réunissaient au Corso pour les divertissements du carnaval, elles allaient toutes deux au Colisée où un bon père capucin, suivi

(1) Joseph-Benoît Labre a été solennellement béatifié en 1860, et son corps repose actuellement sous l'autel qui lui a été élevé dans la même église de Santa-Maria-des-Monts.

de quelques Sacconi (1) et d'une foule de personnes pieuses, faisait publiquement le chemin de la croix dans ce vaste amphithéâtre où tant de millions de martyrs ont rougi la terre de leur sang.

Le dimanche on allait quelquefois visiter Martha à San-Michele ou bien, si le temps ne permettait pas une longue course, Maddalena allait s'édifier à côté de l'église dei Nunti, auprès des néophytes de toutes les religions et de tous les pays confiées aux soins des filles du Cœur-de-Jésus (2). — Elle aimait à voir ces pauvres filles nées dans l'erreur et maintenant éclairées par la douce lumière de l'Évangile. — Il y avait des négresses, des mulâtres qui, abandonnant l'idolâtrie, avaient été amenées là pour se préparer à recevoir le baptême, des juives qui étaient enfin tombées aux pieds de l'enfant Jésus, des turques qui,

(1) Les Sacconi sont les membres d'une congrégation pieuse composée de prélats, de cardinaux et de nobles romains. — Ils sont vêtus d'un sac de grosse toile (d'où leur vient nom de Sacconi). Ils sont ceints d'un corde et marchent nu-pieds. — Le vendredi ils quêtent pour les pauvres dans les rues de Rome, la figure couverte de leur capuchon et une besace sur l'épaule.

(2) Cet ordre, tout italien, n'est pas celui que nous connaissons sous le nom des Dames du Sacré-Cœur, fondé en France pour l'éducation des demoiselles, et dont il y a aussi des maisons à Rome.

sans la grâce divine, auraient été mahométanes; enfin c'étaient des membres ramenés au bercail du bon Pasteur, et Maddalena était heureuse d'admirer encore en elles de nouveaux prodiges de la Providence.

Puis elle allait souvent à la prison voir ses chères sœurs et la pauvre Gigia, qui, depuis la visite du Saint-Père, faisait de véritables progrès dans la voie du repentir, et, à chaque visite, elle demandait avec de nouvelles instances à la bonne supérieure de la faire partir pour le noviciat. On avait fixé un an, pour qu'elle pût vivre à Rome avec tout l'agrément des personnes de sa classe, et mûrir au sein de la société la résolution qu'elle avait prise dans la retraite. Mais cette année semblait un siècle à Maddalena, qui brûlait d'être admise au nombre des servantes du Seigneur. Les exercices de piété pouvaient seuls la consoler de ce retard, elle s'y livrait, comme nous l'avons vu, avec toute l'ardeur de son âme aimante et pure.

Rosa, la fille de l'ouvrière, n'accompagnait pas toujours sa mère et l'orpheline dans leurs courses pieuses. C'était une bonne jeune fille, bien sage, bonne travailleuse, mais qui aimait prendre part, de temps en temps, aux plaisirs de son âge avec de jeunes amies qui venaient souvent la chercher les jours de fête. D'ailleurs,

quelque jeune qu'elle fût, on allait la marier. Un jeune homme pauvre, mais d'une bonne conduite, s'était présenté, et une tante, vieille et assez riche, voulait voir le mariage avant de mourir et laisser aux époux sa maisonnette et son petit avoir. — C'était un avenir que Maria avait eu garde de refuser pour sa fille, et la jeune Rosa, toute entière à ses projets de bonheur, mettait tout en jeu pour décider Maddalena à ne pas entrer au couvent et à attendre, comme elle, un bon établissement.

Maddalena souriait à toutes les idées de sa compagne, se prêtait à tout pour lui plaire, écoutait tous les récits qu'elle lui faisait souvent de ses arrangements futurs, et même l'aidait avec ardeur à préparer son petit trousseau; mais à tout elle préférait les vœux qui devaient la clouer sur l'autel, et, se souvenant combien est éphémère la félicité du monde, elle regardait avec une ineffable tendresse l'image sanglante de l'époux divin qu'elle était choisi et qui, du haut de la croix, semblait lui demander son cœur pour prix de son amour et de ses souffrances.

Mille fois le jour elle renouvelait ainsi son offrande. Jésus avait parlé, et ce n'était pas dans l'âme de Maddalena que sa voix pouvait être étouffée par les vains bruits du monde.

Mais ce n'était pas au noviciat que le divin Sauveur voulait s'unir à son épouse, et, ainsi qu'elle devançait de ses vœux ce moment fortuné, Dieu devançait aussi, par sa volonté toute puissante, le moment où il comblerait, par les plus saintes délices, les chastes désirs de l'orpheline.

Cependant, une des nombreuses dots distribuées chaque année à des jeunes filles pauvres avait été affectée à Maddalena. C'était la confrérie de l'Annonciation qui la dotait, et l'on était à la veille du 25 mars, jour où l'on célèbre cette belle fête de la Reine des Vierges. — La bonne Maria et l'aimable Rosa s'étaient hâtées de préparer elles-mêmes à leur amie le vêtement blanc qu'elle devait porter à la cérémonie de la Minerva (1); toutes les différentes pièces en étaient prêtes et, le soir, on les montrait avec orgueil aux jeunes amies venues tout exprès pour les admirer.

L'aurore du grand jour avait à peine paru, le canon du fort Saint-Ange avait à peine annoncé la fête, qu'on voulait déja commencer la toilette de l'orpheline. Mais celle-ci avait su se soustraire

(1) Église de la Sainte-Vierge, bâtie sur l'emplacement d'un ancien temple de Minerve. Son nom est *Santa-Maria-sopra-Minerva;* la corruption en a fait simplement la Minerva.

à ces soins empressés et, toute entière à la célébration du grand mystère de l'Incarnation, elle s'était enfuie à l'église où elle avait eu le bonheur de recevoir ce pain sacré dont elle était si avide, cette manne céleste qui lui ôtait le goût de toutes les joies du monde.

Quand enfin elle parut, la mère et la fille l'attendaient avec impatience, et elles s'empressèrent autour d'elle avec une joie qui montrait toute la bonté de leur cœur. — Maddalena se laissait faire, et bientôt on l'eût revêtue d'une robe d'une blancheur éblouissante et d'un corsage de la même couleur. Puis Maria posa autour de son cou une guimpe montante qui, artistement placée, remontait sur la figure pour en cacher toute la partie inférieure, au grand déplaisir de Rosa, qui eût voulu voir les charmants traits de Maddalena briller au moins une fois dans cette fraîche toilette.

— Y penses-tu? lui répondait sa mère, une jeune fille qui doit paraître en public, dans une aussi vénérable assemblée, devant le pape et les cardinaux, dans une église remplie de grands personnages, aller ainsi la figure découverte, ce serait beau vraiment!

— Mais, ma mère, on pourrait faire tomber un peu le voile sur le front, ce serait aussi modeste et bien plus joli.

— Ne vois-tu pas, ma fille, que ce n'est pas le *joli* qu'on cherche. C'est la décence et voilà tout. Regarde comme on est bien caché comme cela... c'est à peine si l'on reconnaît Maddalena.

— C'est justement ce que je n'aime pas, répondit Rosa avec une petite moue ; voyez donc! on ne lui voit plus que les yeux!

Mais sa mère continuait à cacher le menton, la bouche et les joues de sa protégée, en répétant à chaque remarque de sa fille:

— D'ailleurs, c'est l'usage; c'est comme cela que depuis des siècles on habille les *amantate* (1), et ce n'est ni toi ni moi qui changerons la coutume. Puisqu'on l'a décidé ainsi, ce n'est pas sans de bonnes raisons. Tu vois que Maddalena ne dit rien, elle n'est pas comme toi.

Celle-ci, en effet, se laissait faire en souriant. *Pour elle* tout costume était bon, et elle se trouvait même trop belle avec celui-là.

La guimpe ajustée, on posa sur sa tête un long voile retombant par derrière, et que Rosa ne manqua pas de trouver trop épais; puis commença l'opération la plus difficile et la plus longue.

(1) On donne le nom d'*amantate* aux jeunes filles dotées par la congrégation romaine pour le mariage et pour le couvent. — Leur costume pour les processions et pous les fêtes religieuses est réellement celui qu'on décrit ici.

Il s'agissait de former, à force d'épingles symétriquement et artistement placées, des dessins variés et élégants imitant une broderie.

C'était l'affaire de la jeune ouvrière; elle s'y entendait à merveille et déploya un véritable talent. En un moment guimpe et voile parurent couverts de rosaces, de festons et de guirlandes dont les points factices devaient briller comme autant d'étincelles à la lueur des bougies ou à l'éclat du soleil.

— As-tu encore quelque chose à redire à ce costume? reprit la bonne Maria en s'adressant à sa fille, quand celle-ci eut placé la dernière épingle; n'est-ce pas bien comme cela? Ta cousine était loin d'être aussi bien parée l'année dernière.

— C'est vrai, mais quoi qu'il en soit, ces épingles donnent de la lourdeur au voile qui est déjà bien assez lourd par lui-même; tout cela est attaché comme les momies qu'on voit au musée égyptien du Vatican. Il n'y a rien de léger, rien de gracieux!

— Encore! ajouta sa mère; tu es incorrigible; mais puisque rien ne t'échappe, tu devrais bien me dire ce qui manque sur cette tête pour compléter la parure?

— Oh! il y manque tant de choses que je ne

sais trop par où commencer. Je placerais volontiers sous ce voile une jolie rose, ou bien au-dessus, une couronne de fleurs, ou même de rubans rouges, comme la mienne, avec une belle flèche d'argent, dussé-je me priver de la porter moi-même, car il faut quelque chose pour relever un peu cette toilette blanche.

— Ta ta ta ta! répétait Maria, ils iraient bien les ornements mondains pour paraître à l'église! ne sais-tu pas que même les grandes dames, les reines, les princesses, doivent aller en noir partout où doit se trouver le Saint-Père? D'ailleurs Maddalena est l'épouse de Jésus-Christ, ou du moins sa fiancée, elle ne peut porter d'autre couronne que celle de son divin époux.

— Oh! oui, une couronne d'épines! s'écria l'orpheline dont le front s'était couvert d'un subit incarnat en entendant ces dernières paroles. — Donnez, donnez les épines de mon Sauveur!

— « Non, mon enfant, pas aujourd'hui, » dit triomphalement la bonne lingère, en allant chercher en mystérieux carton qu'elle avait jusqu'alors dérobé aux regards investigateurs de sa fille et qu'elle avait apporté la veille au soir pendant que ses amies examinaient la robe, la guimpe, le voile et tous les autres accessoires destinés à Maddalena. — Non, non, pas des épines, elles

viendront plus tard, mais une couronne royale pour l'épouse du roi des rois.

Les deux jeunes filles étaient stupéfaites, elles dévoraient des yeux le carton d'où l'excellente femme sortit en effet une brillante couronne artistement montée, formée de millions de paillettes et de brins de fil d'argent qui, se mouvant tous ensemble à la moindre sécousse, scintillaient comme des étoiles. — La forme relevée et couronnée d'une petite croix était, en effet, celle qu'affectent les monarques dans cette emblème de leur pouvoir. Maddalena refusait de s'en laisser orner, tandis que Rose émerveillée, demandait pourquoi sa cousine n'en avait pas eu une pareille.

— Ta cousine allait se marier; mais je te l'ai déjà dit, aux fiancées du Roi du ciel et de la terre, la couronne des rois, et cela à l'église, devant le Pontife, à l'endroit où tous les souverains se découvrent et déposent la leur. — Viens, mon enfant, baisse la tête. — C'est l'usage. — tous ceux qui te verront ainsi sauront que tu n'aspires qu'à revêtir un autre voile, à mériter une autre couronne: celle que Jésus donne aux vierges qui le suivent. Dans ce monde peut-être sera-t-elle formée d'épines, mais dans l'autre elle étincellera de brillants plus purs que les rayons du soleil.

— Il fallut obéir. Maddalena se laissa couronner. Des larmes mouillèrent sa paupière, et Dieu seul sut si ce fut l'amour, l'humilité ou la reconnaissance qui les firent couler.

Rose fut bientôt prête, revêtue du gracieux costume des jeunes filles romaines, ses tresses d'ébène se mariant admirablement à la guirlande de rubans et à l'épingle d'argent dont elle avait parlé. Son fichu de soie laissait briller à son cou un collier de corail qui relevait et complétait sa toilette.

Enfin l'on partit, il était temps.

Déjà la vaste et belle église de la Minerve s'était remplie de monde. — Les gardes-suisses, en brillant costume, arrivés les premiers, étaient placés à toutes les portes comme gardes d'honneur. — Des tapis ornaient les murailles du cloître des Pères Dominicains, car c'était par là que devait entrer le Saint-Père. — Sur la place une foule immense l'attendait. Les voitures des cardinaux arrivèrent bientôt en grand gala; puis, à dix heures précises, le Pape parut dans le carrosse orné des grandes cérémonies, et entouré de toute la garde noble. — Pie IX n'était vêtu que d'une soutane blanche sur laquelle se détachait un camail de velours cramoisi bordé d'hermine et une étole brodée d'or. Il ne portait sur sa tête

que la calotte blanche, et tout ce que la bonté peut avoir de plus attrayant, de plus noble et de plus digne était peint sur son visage quand il bénit les flots pressés de la foule, et fut reçu par le corps illustre des enfants de Saint-Dominique.

Maddalena, un peu en retard, était arrivée dans ce moment même sur la place, accompagnée des deux ouvrières, et il ne fallut rien moins que son costume d'*amantata* pour qu'il lui fût possible d'arriver jusqu'aux portes de l'église. Heureusement que le Saint-Père devait s'arrêter au couvent, et elle put en toute sûreté rejoindre ses compagnes, autres jeunes filles dotées comme elle, et qui étaient déjà réunies dans une chapelle latérale.

L'intérieur de l'église offrait alors un coup d'œil des plus curieux pour l'observateur. L'autel, orné avec richesse mais avec simplicité, était en ce jour une des gloires de l'ordre célèbre des Frères-Prêcheurs. De grandes boîtes d'argent renfermant des reliques attestaient le grand nombre de saints dont il s'honore; c'étaient des papes, parmi lesquels brillait Pie V; des évêques et de simples religieux comme un saint Thomas d'Aquin, un saint Vincent Ferrier, qui entouraient le saint fondateur, et donnaient à l'autel l'ornement le plus

magnifique et le plus digne, tandis que l'immortelle Catherine de Sienne dont le corps couché sous la pierre consacrée, dans une urne de cristal (1), entourée de fleurs perpétuelles, était là aussi comme pour assurer l'Eglise qu'elle la protège aujourd'hui du haut du ciel avec autant de zèle qu'elle la servit sur la terre.

Sur la gauche était le trône pontifical. En face, une tribune élevée pour les princes et princesses du sang royal, les monarques même que la dévotion ou la curiosité amène à Rome. Un peu plus bas, de chaque côté, d'autres tribunes pour le corps diplomatique, l'état-major et les dames qui s'y pressaient déjà, celles-ci en noir et la tête voilée, ceux-là en brillants uniformes civils et militaires. Au-dessus des tribunes, un vaste carré formé par des bancs élevés d'une marche et recouverts de tapis, était destiné aux cardinaux et à la prélature. Le temps était magnifique et les rayons d'un bienfaisant soleil se jouant à travers les vitraux peints du temple semi-gothique (2) projetaient sur les piliers de

(1) Le corps de sainte Catherine de Sienne repose en effet sous le maître-autel à la Minerva, à Rome.

(2) L'église de Santa-Maria-sopra-Minerva a été longtemps la seule à Rome, qui offrît le type gothique, encore est-il loin d'être pur. Maintenant il y en a une autre plus modeste mais

marbre et les élégantes assises, des teintes de mille couleurs qui ajoutaient à l'ensemble un capricieux et féerique ornement.

Enfin, le cortège papal sortit de la sacristie et s'avança lentement dans le majestueux édifice.

Le Saint-Père avait revêtu le costume des grandes cérémonies: la chape brodée d'or et la tiare; et, porté sur la *sedia gestatoria* (1), élevé au-dessus de tous, il bénissait le peuple prosterné.

Bientôt le sacrifice saint commence avec toute la pompe accoutumée en présence du Pontife. Un cardinal monte à l'autel, des chants célestes retentissent sous les voûtes, et Maddalena ravie se croit transportée dans le ciel. Agenouillée dans la chapelle, priant avec sa ferveur accoutumée, elle ne voit pas le préteur s'approcher du trône papal et recevoir du Pontife cent écus d'or pour la congrégation. Elle ignore que les cardinaux ont ajouté chacun à cette offrande paternelle un autre écu d'or, que toute la prélature a donné aussi pour ce fonds de charité, et c'est lui cependant qui va lui ouvrir, par une dot suffisante, l'entrée de la sainte maison vers laquelle s'envolent tous

bien gracieuse, à *Villa Caserta,* chez les RR. PP. Rédemptoristes.

(1) On appelle *sedia gestatoria* le trône portatif du Saint-Père.

ses désirs terrestres. Absorbée par la prière et la méditation, elle fût restée là longtemps encore sans se douter de ce qui se passait autour d'elle si l'une de ses compagnes ne l'eût charitablement avertie qu'elles allaient monter au chœur.

La sainte messe finissait. Le Pontife, debout sur son trône, levant les yeux et les bras vers le ciel, les avait abaissés ensuite vers son peuple bien-aimé pour répandre sur lui les bénédictions qu'il venait de demander à Dieu.

On vit alors s'ébranler la colonne d'une vingtaine de jeunes filles voilées. La tête baissée, elles traversèrent lentement la nef, sur une longue file. C'étaient les *amantate*. Leur costume était uniforme. Elles traversèrent le carré des cardinaux, dont la pourpre contrastait avec leur parure virginale et représentait le sang des martyrs s'alliant à l'innocence des vierges. Arrivées auprès du trône pontifical, elles en montèrent les marches et vinrent une à une se présenter devant le Pontife-Roi, recevoir une bénédiction particulière et lui baiser le pied. Les quinze premières n'avaient point de couronne, elles étaient destinées à des époux terrestres; cinq portaient le signe distinctif des fiancées du Seigneur.

Par humilité Maddalena avait voulu marcher la dernière. Elle était profondément émue. Cette

cérémonie lui semblait, ce qu'elle était en effet, une déclaration solennelle de son pieux désir, une manifestation publique de sa vocation religieuse, consacrée pour la seconde fois par la bénédiction papale. Aussi quand elle s'approcha, quand elle baisa, comme dans la grande salle de la prison, ce pied vénéré, elle renouvela sur le trône même du chef de l'Eglise, elle, pauvre orpheline sans appui sur la terre, la promesse formelle, je dirais presque le vœu, d'être toute à Jésus, son ami, son Sauveur et son père.

Le Pontife ne l'avait pas reconnue, il ignorait laquelle de ces jeunes filles était celle qu'il avait fait doter comme dédommagement de ses malheurs, mais il était le ministre, le vicaire de celui qui a dit: « Dans la maison de mon père les derniers seront les premiers;» et différent en cela, comme en tant d'autres choses, des autres rois de la terre, il avait jeté un regard de complaisance sur celle qui s'était laissée précéder par toutes les autres, car en la bénissant il dit à demi voix: « La dernière, pour être venue la dernière, aura deux bénédictions. Soyez toujours humble, mon enfant, l'humilité est le propre des épouses de Jésus-Christ, c'est le fondement de toutes les vertus chrétiennes.»

Maddalena, malgré son trouble, entendit ces

saintes paroles, et jusqu'à son dernier soupir elle les conserva dans son cœur avec celles que déjà elle avait eu le bonheur de recueillir de cette bouche auguste et vénérée. L'humilité jusque-là lui avait été douce. Depuis lors elle fit ses délices.

Chapitre XIV.

Encore une épreuve.

On était en plein carême. Or, à Rome, cette époque de l'année est plus digne peut-être qu'aucune autre d'attirer les pieux chrétiens dans ce grand centre du catholicisme, et de leur fournir la matière de profondes et intéressantes études. — Les sanctuaires marqués par l'Église pour recevoir chaque jour les visites des fidèles, étant les plus anciens et les plus remarquables de la ville, les souvenirs qu'ils éveillent, les saints illustres dont ils rappellent l'histoire, et le nombre prodigieux de saintes reliques qu'ils renferment et que le jour de la station ils exposent à la vénération publique, les rendent un objet d'étude historique et religieuse qu'on ne retrouve nulle part et auquel il n'est guère possible de se livrer avec succès qu'à cette époque de l'année.

D'ailleurs, Rome alors est calme et tranquille; la foule curieuse venue de Russie et d'Angleterre

16

pour assister aux fêtes de carnaval, et se lancer des bouquets et des bonbons pendant huit jours entiers, des balcons ou des voitures du Corso, tous ont abandonné la ville éternelle dès que la pénitence a saupoudré de cendres les fronts la veille encore couronnés de roses. Il n'y reste plus que les enfants dévoués de l'Église, ceux qui se sont à peine montrés pendant ces temps de joie profane, qui n'ont peuplé ni le Corso ni les brillants salons où l'on courait de fête en fête, et qui maintenant se rencontrent à chaque pas, sortant du sermon d'un prédicateur renommé, visitant l'église stationale, organisant mille œuvres de charité ou s'y associant avec joie, et profitant de la tiède haleine du printemps pour visiter même à quelque distance tous les monuments consacrés par la religion.

Le plus humble habitant de Rome n'est pas le dernier à visiter ces sanctuaires si remarquables, et Maddalena qui, pour la première fois de sa vie passait un carême dans l'enceinte de la ville, guidée par la pieuse Maria, jouissait avec bonheur de ce temps de salut. Cette excellente femme avait mis entre les mains de l'orpheline un livre dont l'édition, alors épuisée, était avidement recherchée, et qui, oublié, perdu dans la petite bibliothèque religieuse de la bonne ouvrère, lui était

venu d'un vieil oncle, père de la Merci, à Saint-Adrien, au Forum. C'étaient *les Stations romaines* de l'abbé Piazza. Le papier en était jauni, l'impression mauvaise et antique, la couverture usée et les pages déchirées parfois, et çà et là soutenues, comme les vieilles maisons qui s'écroulent, par des bandes de papier plus modernes destinées pour ainsi dire à leur servir d'étais.— Or, avec ce livre Maddalena était aux anges. Elle était assez instruite pour le comprendre et le lire avec fruit. — Là se trouvait le nom des églises à visiter pour chaque jour, l'origine de la station, le nom du Pape qui l'a établie, les particularités principales de l'église en elle-même, du lieu où elle a été bâtie, des reliques qu'elle renferme, des souvenirs qui s'y rattachent et souvent même des saints qui dans ces lieux ont vécu, y sont morts et y ont été enterrés. C'était pour elle un vrai trésor. Habituée de bonne heure par son père à ne point considérer seulement l'extérieur des choses, mais à rechercher partout les souvenirs et les leçons de la religion, Maddalena était ravie de son petit livre. Chaque soir elle en faisait la lecture à la famille, et le lendemain on ne manquait pas d'aller à la station si la distance ou l'ouvrage le permettait, afin d'en retirer de nouvelles grâces et de nouvelles bénédictions.

La semaine-sainte était arrivée plus tôt qu'on ne le pensait, le carême avait paru bien court. La ville et les hôtels commençaient à se repeupler d'étrangers accourus pour les grandes cérémonies de Saint-Pierre. — Maddalena n'essaya pas d'y assister, elle redoutait surtout la foule, et levée de bonne heure selon sa coutume, elle se rendit le jeudi saint à Saint-Jean-de Latran. La relique qu'elle affectionnait entre toutes y était exposée. C'était cette table bénie sur laquelle le Sauveur institua dans le cénacle de Jérusalem cette divine Eucharistie, miracle de son amour infini. — Ce jour-là, l'espèce de châsse ou chapelle qui la renferme avait été ouverte, d'immenses cierges allumés l'entouraient, des tapis et des bancs avaient été disposés en demi-cercle pour les pieux fidèles; et là, Maddalena alla s'agenouiller pour se préparer à la communion.

Qui dira les saintes ardeurs dont son cœur fut enflammé; tous les détails de cette dernière cène du Sauveur avec ses disciples se représentèrent à son imagination, il lui semblait entendre les paroles divines qui sortaient des lèvres de Jésus, elle croyait le voir, et choisissait tout d'abord la place de saint Jean pour reposer sur le sein de son divin maître. Quand elle eut longuement médité sur le mystère auguste que célèbre l'Église

en ce jour solennel, et sur les paroles sacrées de la consécration prononcées par Dieu lui-même assis à cette table devant laquelle elle était prosternée, quand son cœur fut bien brûlant d'amour par la contemplation de tant d'amour, elle alla humblement s'agenouiller à quelques pas d'un de ces confessionnaux où chacun dans sa langue peut faire l'aveu de ses fautes, et l'un des pénitenciers l'ayant touchée du bout de sa longue baguette pour lui appliquer l'indulgence attachée à cet acte d'humilité, Maddalena confessée dès la veille se présenta modestement à table pour recevoir son Dieu dans la première église du monde (1).

Son action de grâces se fit encore auprès de la table du cénacle; la terre entière s'évanouit à ses yeux, et, abîmée dans la contemplation la plus profonde, elle se croyait à Jérusalem il y a dix-huit siècles, et pour compléter cette illusion, au sortir de la basilique elle s'approcha de cet édifice récemment élevé par la piété de Pie IX, pour couvrir la *Scala santa*, et dont la garde a été confié aux Pères Passionnistes.

Du *Cénacle,* Maddalena avait passé au *prétoire*, mais non sans méditer sur les douleurs du *jardin*.

(1) Sur le frontispice une inscription porte ces mots: *Sacrosancta Lateranensis Ecclesia, omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput.*

Elle monta à genoux les vingt-huit degrés de l'escalier que Jésus arrosa de son sang dans le palais de Pilate, priant, pleurant et méditant à chaque marche, baisant avec transport chacune des places couvertes de cristal, où se conserve encore la marque du sang divin.

Quand elle eut fait sa prière devant l'image vénérée du Sauveur, conservée dans la chapelle du *Sancta Sanctorum*, qui domine le saint escalier, elle redescendit par une des autres rampes placées là à cet effet, et pour continuer le pieux pèlerinage qu'elle faisait en esprit aux saints lieux, elle se dirigea vers la belle basilique de *Santa Croce*, qui, construite dans l'origine par sainte Hélène, mère de Constantin, reçut les pieuses reliques que cette sainte impératrice rapporta de Jérusalem. Là, Maddalena qui allait vénérer la sainte Croix et les autres reliques de la passion du Sauveur, fut délicieusement surprise en y trouvant le maître lui-même exposé aux regards de ses enfants, sur un autel resplendissant de lumières. — C'était le dernier jour des quarante heures qui ne devaient recommencer qu'à Pâques et qui allaient mourir au Calvaire.

On célébrait la sainte messe; elle fut suivie de la bénédiction; puis on porta processionnellement le sacrement d'amour au tombeau élevé dans

la crypte, au centre de cette même chapelle dédiée à sainte Hélène, et dont le sol, sous les dalles de marbre, est formé de la terre du Golgotha, apportée de Terre-Sainte par les soins de cette illustre princesse. L'orpheline était aussi descendue dans la crypte, mais elle était restée derrière la grande grille de fer comme toutes les femmes qui n'entrent qu'une fois l'année (1) dans la sainte chapelle, et là elle avait adoré son Dieu de toutes les forces de son âme, unissant sa prière à toutes celles qui depuis quinze siècles se sont élevées vers le ciel de ce lieu vénéré.

Il était plus de midi; les forces de Maddalena firent défaut à sa piété toujours croissante et qui lui suggérait sans cesse de nouvelles dévotions à accomplir; elle reprit donc lentement le chemin de sa demeure. Les trois sanctuaires qu'elle venait de visiter n'étaient pas éloignés les uns des autres, mais il y avait une grande distance de *Santa-Croce* à la via dei Serpenti. Pour se reposer, Maddalena s'arrêtait dans chaque sanctuaire, afin d'y faire une station aux tombeaux où déjà reposait le Sauveur, et, passant près de Sainte-Marie-Majeure, elle ne put se refuser à la jouissance

(1) Le 20 mars de chaque année les femmes sont admises dans la chapelle de Sainte-Hélène, et ce jour-là les hommes en sont exclus.

de vénérer aussi la sainte colonne de la flagellation conservée dans l'église de Sainte-Praxède, et qui, ce jour-là, entourée d'un plus grand nombre de lampes, était fort visible à travers les épaisses barres de fer de la chapelle grillée (1) qui renferme ce trésor.

Nous ne dépeindrons ni ses pieuses larmes, ni ses ardentes prières devant tous ces instruments des tortures du Rédempteur. Combien alors toutes les peines de sa vie lui semblaient peu de chose! et combien elle brûlait d'offrir bientôt en holocauste à son Dieu immolé pour elle tous les dons qu'il lui avait faits, et même cette liberté d'action dont elle avait été si heureuse en cette belle matinée, et dont elle avait fait un si bon usage!

Quand la pauvre enfant rentra enfin, elle était exténuée. La bonne Maria et sa fille étaient inquiètes. Jamais Maddalena n'était sortie seule que pour aller à Santa-Maria dei Monti ou dans le voisinage. On l'y avait cherchée en vain, et, voyant la journée si avancée, ces bonnes âmes eussent voulu aller chercher leur chère petite orpheline n'importe où, pourvu qu'elles eussent su de quel côté elle avait tourné ses pas. On la reçut

(1) Les femmes ne peuvent entrer que les dimanches de carême dans la chappelle de la Sainte-Colonne, a Sainte-Praxède.

donc avec joie certainement, mais aussi avec des reproches. Cependant sa douceur et ses humbles excuses désarmèrent bientôt la bonne Maria qui la pressa affectueusement sur son cœur.

Pendant le maigre repas privé selon l'usage romain, des œufs, du beurre et du laitage (1), Rosa raconta l'illumination féerique de la chapelle Paolina, les offices du Vatican, la peine qu'elle avait eue à voir le Saint-Père laver les pieds aux pauvres et les servir à table, la foule qui souvent l'avait repoussée malgré les bons offices d'un domestique du palais qui avait enfin réussi à l'introduire partout; la difficulté où elle s'était trouvée pour être au large, même sur l'immense place de Saint-Pierre, à la bénédiction que le Pontife suprême avait donnée du haut du balcon de la basilique, l'effet admirable que faisait la voix éclatante de Pie IX, dont on entendait les paroles de bénédiction même du côté opposé de la place; enfin elle aurait raconté encore mille choses si, sa mère se levant de table, n'eût apporté, avec une espèce de solennité, un plat qu'elle présenta aux jeunes filles en leur disant qu'elles aussi goûteraient au dîner servi par le Saint-Père.

(1) C'est ce qu'on nomme le *magro stretto*. Il n'a lieu qu'à certains jours annoncés la veille au soir par les cloches de toutes les paroisses.

C'était un beau poisson entouré de gros artichauts.

Un des douze pauvres prêtres admis à l'honneur d'être servis par le Pontife était un peu parent de Maria, il lui devait de la reconnaissance et n'avait pas cru pouvoir mieux faire que de lui offrir un des plats de ce dîner papal, quelques bonbons du dessert et quelques fleurs du bouquet donné par le Saint-Père (1).

Ce cadeau fut le sujet d'une véritable fête pour les ouvrières. On mangea une partie du poisson, les fleurs furent placées les unes devant l'image de Marie, les autres dans un livre pour les conserver en souvenir, et les bonbons furent mis de côté pour quelque grande occasion.

Mais ainsi qu'après cette belle journée consacrée au souvenir de la dernière cène du Seigneur succède la contemplation de sa passion et de sa mort, après les saintes délices dont l'âme de Maddalena avait été inondée, une nouvelle épreuve

(1) En lavant les pieds aux douze pauvres, qui sont tous prètres et de différentes nations, le Saint-Père donne à chacun d'eux une bourse, deux médailles commémoratives, l'une d'or et l'autre d'argent, et un bouquet de fleurs naturelles. A table, les pauvres mangent un peu, puis emportent chez eux les plats que leur a donnés le Saint-Père — et d'ordinaire les distribuent à leurs amis.

devait lui être offerte pour qu'elle pût la mettre au pied de la croix.

Depuis que sa santé, jadis si florissante, avait reçu une si rude atteinte par sa croissance rapide, les mauvais traitements de la Gigia et enfin le douloureux épisode qui l'avait conduite en prison, bien que rétablie et fortifiée par les bons soins des sœurs, la nourriture saine de la prison et la vie tranquille et calme qu'elle passait avec la pieuse Maria, Maddalena n'avait jamais cessé de souffrir. Depuis que le printemps avait commencé, au lieu d'en ressentir une influence salutaire, son état s'était empiré, ses forces ne répondaient plus à l'énergie de sa volonté, et soit que la fatigue de la veille eût été trop forte, soit que Dieu eût marqué d'avance le jour de sa passion pour augmenter les mérites de la jeune fille, le vendredi saint elle tomba sérieusement malade, et, à son grand dépit, fut obligée de garder le lit.

Les souffrances d'abord aiguës et supportées avec une patience admirable, dégénérèrent peu à peu en un état de langueur qui finit par donner de sérieuses inquiétudes. Les deux ouvrières la soignaient avec un dévouement que la pieuse enfant ne savait comment reconnaître, et Rosa laissait souvent ses amies pour venir s'enfermer avec la malade et l'égayer par ses récits et ses confidences.

Le moment de son mariage approchait, la vieille tante avait préparé la maisonnette où elle voulait installer le jeune ménage, le trousseau était fini, à force de soins et de travail. La bonne Maria s'était privée de tout ce qu'elle avait de mieux pour sa fille; le fiancé était l'homme le plus rangé qu'il y eût dans tous les jeunes gens de Rome: il était sculpteur et annonçait un vrai talent. Son atelier dans la vie Felice avait déjà attiré les regards de plusieurs étrangers, qui lui avaient fait de belles commandes, et il espérait un bel avenir.

— Comme nous allons être heureux, chère Maddalena, lui dit la jeune fille; guéris-toi vite pour venir à la noce, et puis abandonne l'idée d'aller en Belgique; reste avec nous à Rome. Si tu veux être religieuse, ne trouveras-tu pas assez de couvents ici, de manière à ne pas t'éloigner entièrement de tes amis et de ta patrie? Notre Italie est si belle! Notre ville est si chère aux bonnes chrétiennes comme toi. — Ah! si au lieu de te faire religieuse, tu voulais rester un peu de temps encore avec ma mère, tu ne manquerais pas de partis. Tu es si grande que déjà malgré ton âge on a jeté les yeux sur toi. — Vrai, Maddalena.... Allons, ne rougis pas ainsi. Je veux tout te raconter. Il y a un jeune homme qui tra-

vaille en mosaïques et qui gagne beaucoup; il s'appelle Carlo Petruci, et c'est un ami de mon fiancé, un bon et brave garçon. Eh! bien, il a demandé l'autre jour ce que tu voulais faire, et si tu étais bien décidée à entrer au couvent, et il a ajouté que tu ferais le bonheur d'une famille, que tu deviendrais la meilleure des épouses et des mères...

— Allons! allons! repliqua la malade, dont les joues s'étaient couvertes en effet d'un vif incarnat. Ne cherche pas à me tenter en flattant ma vanité, chère Rosa; quoique je me connaisse bien, les louanges ont un venin secret dont je ne saurais peut-être pas me défendre.

— Mais je ne te flatte pas, bonne amie, je ne fais que te raconter ce que disait ce jeune homme, et il faut que tu saches, que depuis que tu es malade, toujours on le rencontre dans la rue, et chaque matin il demande de tes nouvelles; que veux-tu de plus?...

—Oh! rien, rien! répondit Maddalena en riant.

— Ah bah! rien! Ce n'est pas bien de ne jamais faire attention à ce que je te dis; car enfin, un jour peut-être tu te repentiras de ne pas m'avoir écoutée; pense donc comme nous serions heureuses; mon mari peut devenir avec le temps un second Tenerani, notre fortune alors serait

faite, et toi, tu pourrais, mariée aussi, avoir pour époux un fameux artiste; nous aurions une belle position toutes deux. Tu pourrais faire rebâtir cette pauvre cabane du tombeau, aujourd'hui si dégradée, et qui t'a été rendue dans un si triste état; vous y feriez une jolie maisonnnette où vous pourriez aller vous délasser en pensant à ton père, à ta grand'mère, et en priant pour eux; tu serais...

— Oh! assez! assez! interrompit l'orpheline, je suis bien fatiguée, et elle feignit de vouloir dormir, pour cacher son trouble et aussi pour se recueillir un peu.

Depuis quelque temps les discours de Rosa ne glissaient plus sur son âme sans y laisser quelques traces; elle se surprenait parfois rêvant aussi à ce bonheur terrestre dont tous les jours elle entendait faire l'éloge, et elle combattait ces pensées, si nouvelles dans son cœur, en se rappelant qu'elle était une pauvre orpheline qui ne serait jamais recherchée par personne. Mais aujourd'hui il n'en était plus ainsi, elle voyait qu'on s'occupait de son avenir, qu'on la croyait propre à faire le bonheur d'un époux, et ces pensées, quelque fugitives qu'elles essent été dans le principe, commençaient à revenir plus souvent dans son esprit. Alors elle avait peur d'elle-même, et une tristesse indéfinissable commençait à s'emparer de son cœur.

Pour achever de la jeter dans le trouble, le pauvre Paolo, son petit protégé d'autrefois, son ami maintenant, venait souvent le voir; il lui apportait des fleurs et des fruits du jardin qu'il cultivait, et lui témoignait une affection croissante à laquelle Maddalena ne pouvait rester indifférente. Mille petits liens commençaient à l'attacher au monde, et la jeune fille, effrayée, sentait le besoin de se réfugier en Dieu, et le priait avec instance de garder lui-même ce cœur qu'elle lui avait donné, et de ne jamais permettre qu'elle lui en reprît la moindre partie.

Bientôt, cependant, la maladie sembla céder un peu, et l'orpheline, entourée de tous les soins possibles, se leva et fut placée près de la fenêtre, pour voir ce qui se passait dans la rue; or ce n'était pas peu de chose.

On était au 26 avril, et le quartier était en émoi pour la fête de la manifestation de la sainte image de Sainte-Marie-des-Monts. Le matin, c'était un bruit continuel de voitures des nobles et des étrangers, auxquelles se mêlait le roulement des lourds carrosses des cardinaux et des prélats; et le murmure de la foule des piétons.

Une députation du sénat avait, selon l'usage pratiqué de deux en deux ans, offert à l'eglise un calice et quatre torches de cire. Les cloches

sonnaient à grandes volées, tous les habitants des rues environnantes étaient en habits de fête, et il se préparait pour le soir des rejouissances populaires. Toute la *via dei Serpenti* devait être illuminée. Déjà on préparait les transparents et les lampions. Ici, c'étaient des devises en l'honneur de Marie; là, les armes du pontife; plus loin, le chiffre de la reine des cieux. Des tentures de toutes couleurs flottaient anx balcons et jusqu'aux plus petites fenêtres des plus pauvres maisons de ce pauvre quartier. Des estrades destinées à recevoir, le soir, deux troupes de musiciens, étaient dressées dans la *via dei Monti,* en face de l'église; enfin, tout le long des trois rues qui y aboutissent, des préparatifs avaient été faits pour des feux d'artifices qui devaient animer la fête du soir, et qui, de la rue où demeuraient nos ouvrières, s'étendaient jusqu'à la *via della Consulta,* déjà sur le penchant du Quirinal.

Au son de l'angélus, l'église se ferma, et la rue se remplit de monde. Déjà l'illumination commençait, déjà la musique se faisait entendre, mais ce ne fut qu'à une (1) heure de nuit que partirent les premières fusées.

(1) Au mois d'avril, une heure de nuit équivaut en Italie à huit heures un quart de nos horloges.

Pendant une demi-heure le feu, comme de brillantes étincelles, courut en se jouant du haut en bas de la longue et large rue, s'élevant dans les airs en gracieuses gerbes, en globes de couleurs, en pluie étincelante, ou restant plus près du sol en soleils, en spirales lumineuses, en couronnes, en bouquets et en feux du bengale, le tout au son d'une musique choisie, faisant entendre les morceaux les plus nouveaux et les plus gais, avec cette précision de l'art et de goût d'un peuple éminemment artiste.

La soirée fut des plus brillantes; jamais Maddalena n'avait vu rien de plus joyeux et de plus étourdissant: devant sa fenêtre, un soleil avait lancé des étincelles jusque sur le balcon, et, en se retirant effrayée, elle n'avait pas été peu surprise de voir la chambrette remplie de monde. Maria et Rosa en faisaient les honneurs, en offrant les fenêtres pour voir les feux et en remerciant les visiteurs de l'honneur qu'ils leur faisaient.

Au nombre des personnes qui étaient entrées, se trouvait le fiancé de Rosa, qui, accompagné d'un autre jeune homme, pria poliment sa mère future de vouloir bien accueillir avec bienveillance son ami Carlo Petrucci, qui depuis longtemps désirait connaître la famille qui allait être la sienne.

Maria lui souhaita la bienvenue, lui offrit un siége, et il s'établit tantôt dans la chambre, tantôt au balcon, une conversation assez animée, quoique interrompue assez souvent par les accords de la musique, les cris de joie de la foule, les éclats des pétards ou la frayeur des femmes.

Le nom du nouveau venu n'avait pas échappé à Maddalena, et elle demeura pensive au milieu de l'agitation générale. Il était évident qu'un complot avait été fait entre les jeunes gens, pour essayer de l'attacher au monde, et peut-être même la bonne Marie y était-elle innocemment entrée, pour ne pas se séparer de l'orpheline qu'elle aimait tendrement. Mais celle-ci avait tout compris, elle considéra froidement le jeune homme, écouta sa conversation, et lorsque cette bruyante soirée fut terminée, et qu'elle resta seule devant Dieu, elle se mit à repasser dans son cœur toute l'histoire de sa vie: les leçons de ses parents, ses peines, ses souffrances, ses consolations, ses résolutions, ses promesses et l'état actuel de son âme, puis elle jeta un coup d'œil sur ce monde qui lui apparaissait avec de séduisantes couleurs, elle pensa à l'avenir de Rosa, au bonheur qu'elle se promettait dans le mariage, au jeune Carlo, avec ses espérances de fortune, au pauvre Paolo, avec son affection, sa bonne conduite et les sou-

venirs d'enfance qu'il révellait en elle; enfin, elle porta ses regards sur le crucifix devant lequel elle priait chaque jour, se représenta la croix, les épines et les chastes délices du cloître, et resta longtemps plongée dans une méditation profonde. Elle tomba à genoux, et sa prière fut longue et pleine de ferveur. Dieu, du haut du ciel, voyait le combat de sa pauvre petite servante. Il avait permis l'épreuve pour mieux mûrir les saints désirs de son âme, pour ajouter le mérite du sacrifice à l'offrande de ce cœur où il avait toujours régné. La lutte ne fut pas longue: le choix de Maddalena ne pouvait être douteux. Elle saisit l'image de Dieu crucifié, la colla sur ses lèvres, la baigna de ses larmes, et se releva heureuse et souriante. Elle avait vu le danger, c'était assez pour le fuir. Oh! heureuse l'âme chrétienne qui sait ainsi être toujours fidèle!

L'état de continuelles souffrances dans lequel se trouvait notre orpheline ne laissait pas de causer assez d'embarras dans le petit ménage, surtout aux approches d'une noce, moment où d'ordinaire l'ouvrage ne manque ni aux mères, ni aux jeunes filles, et pendant lesquels mille distractions de tous genres viennent encore voler le temps qu'on voudrait quadrupler pour le consacrer à un travail nécessaire. Or, Maddalena, loin d'aider

comme elle l'avait fait auparavant, demandait d
soins qui devaient paraître pénibles.

Rien dans la conduite de la bonne Marie de la gentille Rosa ne trahissait l'ennui, mais le jeune amie voyait bien qu'elle entravait tous l projets, et que sa maladie était pour tous u continuel embarras. Aussi, soit par cette discré tion innée des âmes délicates, soit par la pein qu'elle éprouvait d'être privée de toutes les con solations religieuses qui avaient embelli son sé jour à l'infirmerie de la prison, soit enfin pou d'autres raisons encore qu'il nous est permis d supposer, Maddalena se sentant plus souffrante qu'à l'ordinaire, prit, après l'avoir bien pesée devant Dieu, une grande résolution, et un jour, munie d'une grande feuille de papier, et s'appliquant à y tracer quelques lignes de sa belle écriture, elle prit la liberté d'adresser une lettre au bon Monseigneur, pour le prier avec instance de la faire recevoir à l'hôpital.

Etonné de ce désir, le charitable prélat se rendit à l'instant chez la veuve. Il craignait qu'on eût manqué de soins pour la pauvre enfant, et cependant connaissant bien Marie, il n'osait le supposer. En effet, Maddalena ne pouvait assez se louer de sa bonne hôtesse et de sa fille, on voyait qu'elle s'éloignait à regret de cette vie de famille

à laquelle déjà elle s'était attachée, mais sa résolution était invariable, elle persistait à sortir de ce bien-être pour occuper la place du pauvre. Il fallut toute l'influence de son bienfaiteur pour que l'orpheline consentit à expliquer les motifs de son désir, elle le fit pourtant par obéissance.

Le prélat eut avec elle une longue conversation. Des larmes d'attendrissement brillaient dans ses yeux, quand il sortit d'auprès de la jeune malade, et il murmurait tout bas: Quelle belle âme! quelle belle âme!

Deux jours après tout était prêt pour l'entrée de Maddalena à l'hôpital.



Chapitre XVI.

Un dernier beau jour.

Sur la place de Saint-Jean-de-Latran, au sommet du mont Cœlius et près du célèbre baptistère de Constantin, s'élève un immense bâtiment qui, faisant front à l'ancien palais des Pontifes, comprend toute la profondeur de la place, et s'étend en triangle à l'entrée des deux grandes rues de Saint-Giovanni et de *Saint-Stefano Rotondo*. — C'est un des dix-huit hôpitaux de la ville de Rome.

Il est uniquement affecté aux femmes qui y sont admises sans distinction d'âge, de condition, de patrie et même de religion. Ce fut là que Maddalena fut conduite, malgré les instances, le chagrin et la douloureuse surprise de Rosa et de sa mère.

Il ne fallut cependant pour les calmer que quelques paroles de la jeune malade, dont la douceur avait quelque chose de si persuasif que personne ne devait résister à ses prières.

— Humainement parlant, j'étais trop bien auprès de vous, bonnes amies, leur disait-elle en leur serrant la main, vous avez été pour moi tout ce que peuvent être celles que la religion et l'amitié dirigent, mais tous vos efforts ne pouvaient me montrer de ma chaise ou de mon lit que le clocher de l'église.... à l'hôpital, j'aurai l'autel... et le saint sacrifice.... Celui-là ne vaut-il pas la peine que j'en fasse un en vous quittant. — D'ailleurs je suis à Dieu, ne faut-il pas que je sois dans la maison de Dieu, c'est-à-dire dans celle de ses pauvres? — Ah! ne m'ôtez pas la douce illusion qui me fait croire que je m'unis aujourd'hui plus intimement à ce divin maître, à qui chaque jour j'offre tout ce que je suis.

Ah! ce n'était pas une illusion. — L'entrée de Maddalena dans ce séjour de la douleur et de la

charité avait été pour elle un de ces sacrifices difficiles auxquels on se soumet rarement par choix; mais elle l'avait jugé nécessaire, elle avait cru que Dieu la lui demandait, et, généreuse autant que pieuse et pure, elle n'avait pas hésité à dire au Sauveur: Me voici. — C'était d'ailleurs pour elle un acheminement à un complet holocauste, ou plutôt c'était... Mais n'anticipons pas sur les événements.

Pâques avait été de bonne heure cette année-là, et c'était la veille de l'Ascension que Maddalena avait été portée à Saint-Giovanni. — Dès le lendemain, elle fut récomposée de sa résolution. — Un pan de rideau placé non loin de son lit, subitement tiré, laissa voir à ses yeux ravis un autel fort simple, il est vrai, mais sur lequel tout était préparé pour la sainte messe.

Depuis le jeudi saint, jour où nous l'avons suivie dans ses pieuses courses, Maddalena n'avait assisté aux saints mystères que par le cœur. Quelle ne fut pas sa joie en voyant le prêtre monter à l'autel, et quelques-unes des malades recevoir leur sauveur! — L'idée que cette consolation lui serait accordée aussi la remplissait d'une émotion délicieuse, et lui fit oublier en un instant toute la peine qu'elle avait éprouvée en s'éloignant de ses amies.

Mais ce n'étaient pas des étrangers avec qui elle se trouvait maintenant. La charité est une vertu qui resserre tous les liens de la grande famille chrétienne, et les bonnes sœurs hospitalières, qui sont préposées au soin des malades, entourèrent l'orpheline d'attentions si délicates et si tendres, qu'on eût dit qu'elles la connaissaient de longue date et lui avaient voué depuis longtemps une tendresse maternelle. C'est que dans chaque malade elles voient un membre souffrant de leur divin Époux, et mettent dès lors en œuvre tout ce que leur inspire leur ingénieux amour pour lui, à soulager physiquement et moralement ses douleurs.

Ces bonnes sœurs, formant l'une des nombreuses congrégations religieuses fondées à Rome, durent leur établissement à une princesse romaine, Teresa-Doria-Pamphili, en 1821. Les papes Léon XII et Grégoire XVI approuvèrent leur règle, et ajoutant aux trois vœux ordinaires celui d'*hospitalité*, qu'elles exercent avec cet empressement aimable et pieux qui prouve qu'elles ont réellement l'esprit de leur état.

Bientôt elles eurent distingué les éminentes qualités de Maddalena. L'une d'elles, qui dès lors la soigna encore avec plus d'amour, sœur Rosalie, était à genoux à côté de son lit quand cette messe

dite à l'autel de la grande salle vint causer à l'orpheline un si grand bonheur. Elle vit ce doux et pâle visage illuminé d'une joie si pure au moment où le prêtre éleva l'hostie sainte, il y avait tant de gratitude, tant de foi, tant d'amour dans le chaste regard qu'elle porta sur le bien-aimé de son âme, que, dès ce moment-là sœur Rosalie, touchée jusqu'aux larmes, lui voua une affection toute particulière.

Dans la matinée du même jour, une solennité particulière avait lieu dans l'antique basilique (1) *du Sauveur*.

C'était la *chapelle papale* (2), qui, le jour de l'Ascension, a lieu à Saint-Jean du Latran, et dans laquelle un cardinal, délégué par un bref spécial, célèbre en présence du Pape, sur cette même table de bois qui servit d'autel à saint Pierre, et qui, aujourd'hui enchâssée dans des marbres ee prix, forme l'autel papal de la plus vénérable église du monde.

Maddalena ne pouvait rien voir, mais elle entendait les acclamations de la foule à l'arrivée du

(1) La basilique de Saint-Jean-de-Latran fut, dans l'origine, dédiée *au Sauveur,* quand le pape saint Silvestre l'érigea dans le palais même de Constantin.

(2) On appelle *Chapelle papale* toute solennité religieuse où assiste le Saint-Père — comme *Chapelle cardinalice* celles où les cardinaux vont sans lui.

Pontife, elle avait même aperçu, par la grande porte de la salle, qu'on eut soin d'onvrir à ce moment-là, la main du père bien-aimé des fidèles, au moment où, passant devant l'hôpital, il avait envoyé sa bénédiction à ceux de ses enfants qui souffraient dans ce lieu de douleur.

Le joyeux carillon des cloches l'avait avertie du commencement de l'office, du moment de l'élévation, de la fin de la messe, et enfin, le canon retentissant au loin lui avait fait comprendre que dans ce moment-là le vicaire de Jésus-Christ, porté sur le grand balcon de la façade principale, avait béni *la ville du monde*.

Chacune de ces découvertes était une joie pour la pauvre enfant qui, ayant reçu dans la journée la visite de Maria, de Rosa et de Martha, s'était trouvée par trop heureuse malgré les souffrances parfois aiguës qui l'avaient clouée à la croix, à plusieurs reprises, durant ce beau jour de la gloire du Sauveur.

— Tu es tombée malade le vendredi saint, aujourd'hui tu devrais être guérie, lui disait Rosa avec tristesse.

— Et monter au ciel avec le Sauveur, n'est-ce pas? reprenait l'orpheline avec une douce gaieté. — Oh! l'on n'y va pas si vite dans ce beau ciel. — Il faut un peu le gagner auparavant.

— Je ne parle pas d'aller au ciel à présent; mais de nous être rendue, car enfin tu ne vas pas rester éternellement ici, et il m'en coûterait de me marier en ton absence, moi qui espérais déjà, le samedi saint, que tu serais guérie le jour de Pâques!

— C'est cela, trois jours te paraissaient de trop, et Jésus a souffert pendant trente-trois ans!

— Oui, mais voilà quarante-trois jours que tu es malade, c'est par trop long.

— Comment *trop*, ne dis pas cela; rien de ce que le bon Dieu veut ne doit paraître de trop. — D'ailleurs, ajouta Maddalena en souriant... si ce n'est pas à *Pâques*, ce sera peut-être à la *Trinité*.

— Oui, oui, à la Trinité, mais que ce soit au plus tard!

— Ou à la Fête-Dieu; — ne te semble-t-il pas que ce serait un beau jour pour être guérie *tout-à-coup?*

— Non pas, il faut qu'à la Fête-Dieu nous puissions aller à Saint-Pierre ensemble, voir le Saint-Sacrement porté par le Pape. C'est si beau!

Mais, dit à son tour Maria, si je ne me trompe, il y a une procession pendant l'octave, qui passe ici dans l'hôpital, dans cette même salle, n'est-ce pas, ma sœur?

— Sœur Rosalie, ainsi interpellée, s'empressa de l'affirmer en racontant tous les détails de cette touchante fête. — Depuis lors, Maddalena ravie ne sentait plus ses maux, ne désirait plus être guérie. L'idée d'une procession du Saint-Sacrement entrant dans l'hôpital lui paraissait un beau rêve dont elle ne craignait que le réveil. — Aussi chaque jour se faisait-elle répéter cette chère nouvelle qu'elle n'osait croire encore.

C'était pourtant bien vrai.

A Rome rien n'est oublié de ce qui peut être une consolation pour celui qui souffre. On sent là, plus peut-être que partout ailleurs, toutes les beautés, je pourrais presque dire toutes les *tendresses* d'une religion d'amour.

Comment cela ne serait-il pas? Quel est le gouvernement qui, sur la terre, protége et seconde les vues de cette religion sainte autant que celui du chef visible de cette même religion? Où les institutions charitables et vraiment maternelles de l'Eglise de Jésus-Christ trouveront-elles un plus puissant coopérateur que dans le monarque qui est le vicaire de Jésus-Christ? Ailleurs, hélas! les gouvernements les plus chrétiens, les plus pieux, ont souvent des vues politiques contraires aux intérêts de la religion. Ils débattent les droits de l'État contre ceux de l'Église, et à Rome, celui-là

dépendant entièrement de celle-ci, c'est elle qui règne, et ce règne, c'est celui de la douceur, de la miséricorde et de la charité. C'est le règne de Jésus-Christ dont le fardeau est doux et le joug bien léger, mais qui sera éternellement en butte à la haine des méchants et des ennemis de Dieu même.

Cependant il approchait ce grand jour qui, pour l'hôpital, était la plus belle fête.

La Pentecôte et même la Trinité avaient passé et Maddalena n'était pas guérie. — Quand Rosa s'en plaignait, notre orpheline lui répondait toujours en souriant de son doux sourire:

— Patience, patience! attendons la Fête-Dieu; en passant près de moi, le bon Jésus, j'en suis sûre, m'ôtera toutes mes misères.

Cependant le mal de Maddalena déconcertait les médecins. Une prostration absolue de forces mettait la pauvre enfant dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement, et souvent c'était à peine si elle pouvait parler. D'autres fois elle souffrait de douleurs si aiguës à la tête et dans toutes les articulations, que son doux visage en était contracté. La fièvre, plus ou moins forte, selon les accès, était cependant continuelle: mais tout cela était souffert avec une patience angélique et même avec gaieté.

La sœur Rosalie et ses compagnes venaient s'édifier auprès de cette enfant, et lorsque les chapelains de la maison s'approchaient de son lit pour l'engager à la patience, au courage et à la résignation, comme ils le faisaient pour les autres malades, ils étaient frappés, eux aussi, de la sérénité de sa belle âme et charmés des mots qu'elle avait pris pour devise: « Tout pour Dieu et Dieu dans tout! »

L'intérêt qu'elle inspirait était si général que toutes les bonnes sœurs et plusieurs des malades voulurent faire une neuvaine pour son rétablissement. Les dernières prières qui devaient en clore l'exercice seraient faites au passage du Saint Sacrement et la confiance était si grande que Maddalena aussi se prenait à penser au bonheur qu'elle aurait à recouvrer la santé par la bénédiction donnée à cet autel où elle croyait déjà voir s'arrêter le bien-aimé de son âme. Puis elle ajoutait bien vite un *fiat* se résignant d'avance à toute la volonté de Dieu quelle qu'elle puisse être.

Le grand jour arriva.

Dès la veille les préparatifs de tous genres vinrent donner un nouvel éclat à la propreté déjà admirable de l'établissement et rehausser l'ordre parfait qui y règne toujours.

Les cent trente-six lits de la grande salle étaient ornés de couvre-pieds d'une blancheur éblouissante et entourés de rideaux de même couleur qui, ouverts pour permettre aux malades la vue de la procession, étaient relevés et ornés de tous côtés par de longues guirlandes de fleurs, dont les couleurs, vives et fraîches offraient, sur les tentures et les murailles blanches, le coup d'œil le plus agréable.

C'était une salle basse presque au niveau de la place, longue d'une centaine de mètres, sur neuf ou dix de largeur, de manière que la procession pouvait se déployer admirablement entre les deux rangées de lits dont la tête est appuyée à la muraille, et qui sont placés, comme dans tous les dortoirs, à une distance convenable. Plus haute encore que large et éclairée par de nombreuses et grandes fenêtres pratiquées dans le haut du côté de la place, la salle était ornée, à la hauteur de cinq à six mètres, de deux longues galeries garnies de tentures de couleurs et divisées en tribunes séparées pour les invités, je pourrais presque dire pour tous ceux qui en sollicitaient l'entrée.

L'autel, placé à l'angle de cette salle et d'une autre à peu près de la même grandeur, de manière à être vu par plus de deux cents malades,

avavait été orné avec tout le soin dont les bonnes sœurs avaient été capables. Des draperies de soie, de velours et d'or formaient, au-dessus, un superbe dais surmontant de nombreux degrés couverts d'innombrables bougies. Le tabernacle était un petit temple doré, admirable dans ses proportions artistiques et entouré des rayons d'une gloire telle que les hommes peuvent la représenter, mais bien loin, dans tout son éclat, de retracer quelque ombre de la gloire divine.

Les côtés et les marches de l'autel étaient entourés d'arbustes et de fleurs, et Maddalena en voyant faire ces derniers préparatifs, ne pouvait s'empêcher de se souvenir de son cher rosier et de se reporter au jour heureux où le bon frère Girolamo l'avait placé pour les Quarante Heures devant l'autel de Saint-Sébastien. Il eût été si bien ce jourlà à l'hôpital! Mais depuis longtemps Martha ne lui en avoit plus parlé; il avait péri sans doute. Le pauvre arbuste avait été si maltraité par la colère de la Gigia. Mais si ce souvenir fut encore capable d'arracher un soupir à Maddalena, elle le suffoqua bientôt en priant pour cette femme qui l'avait tant fait souffrir et à qui depuis si longtemps elle avait pardonné.

Enfin l'aurore du beau jour avait paru. C'était le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu. Déjà

depuis trois jours les processions de toutes les paroisses de Rome sillonnaient matin et soir les rues de la ville éternelle. C'était aujourd'hui le tour de la basilique de Saint-Jean. Dès le matin, les offices de la fête eurent lieu avec la solennité accoutumée ; le sanctuaire était étincelant, des tentures couvraient les voûtes, les piliers et encadraient les statues colossales de la nef.

La confession était garnie d'une profusion de fleurs odoriférantes disposées en festons ou en énormes bouquets à l'arrangement desquels préside un art véritable qui seconde admirablement la nature prodigue, sous ce beau ciel, de tous les trésors des jardins.

A l'hôpital aussi tout était en fête depuis les premières lueurs du jour. Les malades des autres salles, dont l'état le permettait, avaient été transportés avec tous les soins possibles dans les lits vacants du parcours de la procession. C'étaient les infirmes de la Judée se faisant transporter sur le chemin par où devait passer le Sauveur, pour lui montrer leurs plaies et lui crier: « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.»

Comme l'été n'était pas bien avancé la maison n'était qu'à moitié pleine. Il n'y avait pas plus de deux cent soixante malades, dont une cin-

quantaine au plus étaient dans les petites salles destinées à des maladies spéciales.

Maddalena, qui, la veille, avait été beaucoup plus mal, avait communié le matin avec une ferveur plus grande encore qu'à l'ordinaire, et une amélioration sensible s'était fait sentir. La fièvre avait considérablement baissé, et aucune douleur ne troublait la sainte joie de la jeune fille.

Mais quand la bonne sœur Rosalie lui parlait du ferme espoir qu'elle avait de la voir guérie, la malade répondait :

— Dieu sait que s'il me rend la santé c'est pour l'employer à son service. Je suis à lui. C'est sa volonté que je veux suivre, non la mienne. Il peut faire de moi ce qu'il voudra, j'espère l'en bénir toujours. La seule grâce que je lui demande, c'est de l'aimer toujours plus, de ne pas l'offenser, et d'être unie à lui pour toujours.

La piété habituelle de la jeune malade, les saintes ardeurs de son amour pour Dieu se traduisirent pendant cette sainte journée par des paroles si suaves et si touchantes que les sœurs en étaient dans le ravissement et ne s'éloignaient jamais de son lit les yeux secs.

Le bon chapelain, frappé de son état, alors que la veille il l'avait confessée, était venu aussi se réjouir de l'amélioration notable qu'il y avait

dans sa santé, et s'en retournait pénétré d'admiration pour cette piété d'ange.

Ses amies, la bonne veuve et sa fille, avaient eu aussi de bonnes, douces et tendres paroles, mais quand elles l'engagaient à demander à Dieu sa guérison totale:

— Je ne demande rien, répétait l'orpheline, je ne désire rien, mais j'espère tout. Jamais un un espoir si vif, jamais une confiance si douce n'a rempli mon cœur. Jamais un bonheur si pur n'a pénétré mon âme. Il me semble que jamais Dieu n'a été pour moi si plein de bonté, de miséricorde et d'amour.

C'est dans ces dispositions que Maddalena attendait le passage de son Sauveur et la fin de la neuvaine.

Mais avant la procession une joie inattendue lui était encore réservée. Bfentôt parut la bonne Marthe, sa première, sa plus ancienne amie. Sa figure était rayonnante, et elle portait dans ses bras un beau rosier couvert de fleurs.

— Tiens, Maddalena, lui dit-elle, voilà ton cher rosier; je te le rends tel qu'il était quand tu le sacrifias pour sauver mon pauvre grand-père, qui chaque jour te bénit. — Je voulais te l'apporter avec sa première rose, mais j'ai préféré attendre jusqu'à ce jour, sûre qu'il te serait plus

précieux. — Vois, il a des violettes tout autour, comme celles qui y avait plantées ta grand'mère. C'est un hommage de mon frère Paolo, qui est charmé de son état de jardinier, et qui les a soignées pour faire plaisir à sa bienfaitrice.

Martha aurait pu parler longtemps encore sans que l'orpheline songeât à l'interrompre. Deux larmes de joie et de reconnaissance avaient coulé sur ses joues colorées un instant par un léger incarnat, et un serrement de main prolongé, expressif, témoigna seul au premier moment, de la manière dont elle sentait cette attention délicate. — Ses remercîments furent ce qu'il pouvaient, ce qu'ils devaient être de la part d'un cœur aussi aimant, aussi sensible que celui de Maddalena. Le charmant arbuste fut placé au pied de l'autel, et en le voyant encore une fois destiné à orner le lieu où devait reposer le Saint-Sacrement, Maddalena ne put s'empêcher de se jeter, toute faible qu'elle était, dans les bras de son amie, bien heureuse elle-même de son bonheur.

Cependant la vue de cet arbuste mêlé à tous les événements de sa vie avait fait passer sous les yeux de l'orpheline toutes ses joies, toutes ses peines, depuis le moment où elle l'emporta joyeuse à la cabane, lorsque son père avait arraché la précieuse plante au site agreste où elle

avait poussé, jusqu'à la scène de douleur où, pour la dernière fois, il avait joué son rôle. — Elle s'était vue toute petite jetant des roses aux pieds du Saint-Père, les portant avec son aïeule à l'autel de la Madonna, dans les principaux sanctuaires et même au fond des catacombes, sur les tombeaux des martyrs; elle les voyait couvrant le corps inanimé de son père, et penchant sur son oreiller sa tête fatiguée, les mains jointes, les yeux fixés sur l'image du Sauveur, elle priait.

Cependant on avait terminé les préparatifs de l'hôpital, en couvrant le sol d'un tapis de verdure; les branches de buis, accompagnement obligé de toute sollennité religieuse à Rome, jonchaient les dalles, et, répandues sur la place, marquaient avec un sable fin la route que devait suivre le saint cortège. Les tribunes et les galeries étaient pleines, dans chaque ruelle les parents les plus proches ou les amis les plus dévoués entouraient les malades, ainsi que les bonnes sœurs, dont ça et là on distinguait les robes noires, et l'autel étincelait de bougies.

Dans la basilique les vêpres étaient achevées, les cloches sonnaient à toutes volées; il était six heures du soir (1), et la procession, belle, ma-

(1) A cette époque de l'année vingt-deux heures d'Italie, deux heures avant le coucher du soleil.

jestueuse, sortait du sanctuaire par la façade du chœur (1) et se déployait sur la place. Bientôt, au delà du baptistère, elle franchit la porte de l'hôpital et les heureux malades virent apparaître les augustes insignes de l'antique et vénérable basilique : la clochette monumentale et les vastes *pavillons* des deux chapitres, réunis à ceux de Saint-Jean-de-Latran, suivis de laquais en grande livrée, portant des torches allumées.

Les bannières du Saint-Sacrement s'avancèrent ensuite dans la haute et longue salle, entourées de tous les confrères, dont l'un portait la gigantesque croix qui dominait bannières et pavillons. La musique militaire suivait en exécutant une brillante et émouvante fanfare ; puis les *amantate,* dotées ce jour-là par la confrérie, portant ce costume blanc dont nous avons vu revêtir Maddalena, modestes et la tête baissée, contribuaient à la splendeur de cette procession touchante. Notre orpheline les regarda avec complaisance, et compta avec un intérêt tout particulier celles qui portaient des couronnes.

Après les jeunes filles vinrent les orphelins, puis une longue et vénérable file de religieux de dix ordres différents, se succédant l'un à l'autre,

(1) Plusieurs basiliques, à Rome, ont deux façades.

et dont les costumes variaient de forme et de couleur. Enfin parurent les deux croix stationnales de la basilique, merveilles du XIV[e] et du XV[e] siècle qui ne paraissent que dans ces occasions solennelles; les chœurs de chant sacré, le séminaire romain, le curé, les bénéficiers, les chanoines de Saint-Jean suivaient en grande tenue; puis venaient les pénitenciers, précédés de leurs baguettes, portées par des enfants dans des bouquets de fleurs, et tout cet imposant cortège défilait lentement dans l'immense salle sortant par la porte opposée pour aller continuer la procession au dehors, sur la place d'abord, puis autour du palais, et rentrer dans la basilique par la façade principale.

Maddalena, de plus en plus émue, priait avec sa ferveur accoutumée, et, les yeux fixés sur la porte, elle ne voyait plus rien dans l'attente de celui que son cœur désirait. Bientôt il parut. Les draperies du dais lui annoncèrent son approche et peu après, entre des flots d'encens, elle découvrit son Sauveur....

Tandis que, plongée dans une délicieuse extase, les yeux fixés sur le bien-aimé de son âme, la jeune épouse de Jésus-Christ buvait à la source de toutes les délices, une commotion électrique semblait avoir frappé tous les assistants. De toutes

parts on s'était prosterné, des chants suaves remplissaient les airs, des nuages embaumés s'échappaient mollement des urnes balancées par les adolescents, de tous les yeux coulaient de douces larmes, de tous les cœurs sortaient des cris d'amour, d'adoration et de miséricorde, et Dieu lui-même s'avançait lentement au milieu de cette double haie de malades, d'infirmes, peut-être d'agonisants, arrêtant sur tous ses regards paternels, pour consoler, pour soulager, pour guérir, remplacer l'amertume de la douleur par les transports célestes de la joie que lui seul peut donner, sourire au malheureux, attirer à lui les cœurs les plus rebelles et inonder l'âme de ses enfants par des délices inconnues loin de lui.

Il s'avançait, écoutant toutes les prières, se faisant tout à tous, et peut-être exauçant tous. De cette petite hostie renfermant le Seigneur souverain que les cieux même peuvent à peine contenir semblaient s'échapper les rayons d'une splendeur divine. C'était Jésus se promenant, comme le bon pasteur, pour chercher et pour sauver tout ce qui était perdu; c'était Jésus naissant et mourant pour les hommes; c'était Jésus régnant dans la gloire, mais c'était Jésus aimant, aimant jusqu'à la mort et à la mort de la croix.

Oh! que de cœurs peut-être endurcis durent

à ce moment le retour de la grâce! Que de malades qui, rendus à la santé, ont compté cette sainte journée au nombre des pieux souvenirs qui les ont maintenus dans la voie du salut! Que d'âmes à qui cette salutaire visite a ouvert le ciel!

Douze ou quinze cardinaux, revêtus de la pourpre, la tête nue et entourés de leurs caudataires et de toute leur maison, suivaient le cardinal-vicaire portant le Saint-Sacrement.

Lorsque le cortège fut arrivé devant l'autel, il s'arrêta. Le Dieu d'amour fut placé sur le modeste trône qui lui avait été préparé. Les chants recommencèrent, la voix de l'officiant se fit entendre pour répéter les belles oraisons de l'Église, les cardinaux s'agenouillèrent sur le sol de l'hôpital, et Jésus voulut encore bénir ses enfants affligés, les combler de ses grâces, de ses faveurs les plus précieuses et d'un avant-goût du ciel.

Le lit de Maddalena était, nous l'avons dit, en face de l'autel. Elle pouvait à son aise contempler son Sauveur et s'énivrer du bonheur de le voir. Que se passa-t-il en ce moment suprême entre le Créateur et l'humble créature, entre le Roi des cieux et la petite malade de l'hôpital, ou plutôt entre le divin fiancé et sa jeune et chaste épouse? Nul ne le sut jamais; mais la figure de l'orpheline était illuminée par un senti-

ment de bonheur que la plume ne saurait décrire; ses yeux, fixés sur le sacrement auguste, exprimaient tant d'amour, tant d'espérance, tant de foi, que ses amies, prosternées auprès d'élle, et même la bonne religieuse, détournèrent souvent leurs regards de l'autel pour les reporter sur elle avec envie, en demandant à Dieu de l'aimer, de le prier comme elle.

Cependant le cortège avait repris sa marche, les regards de Maddalena ne se détachaient pas de l'hostie sacrée; ils la suivirent jusqu'au seuil de la porte, puis ses yeux se fermèrent lentement comme si elle eût craint de perdre, par l'aspect d'autres objets, quelque chose du bonheur de cette vue délicieuse, comme si la pieuse enfant eût voulu prolonger par la pensée ces moments d'intime félicité.

Ses amies respectèrent son silence et son immobilité, se contentant de contempler son gracieux visage qui paraissait alors véritablement beau. Un doux sourire donnait à sa physionomie un aspect de bonheur profond et intime. Toute trace de souffrance semblait avoir disparu pour toujours. Sœur Rosalie elle-même la crut miraculeusement guérie....

Elle l'était en effet: ses maux étaient finis, sa belle âme était au ciel!

CONCLUSION.

Lecteur, avez-vous pris quelque intérêt à ce récit? avez-vous ressenti quelque affection pour Maddalena? Ah! ce n'est pas elle qu'il faut aimer, mais la vertu dont elle a été le type dans un âge si tendre, la charité qui a animé sa vie toute entière tant envers Dieu qu'elle aima dès qu'elle put le connaître, qu'envers ses proches, ses amis, ses ennemis même; la douceur qui la faisait chérir, la patience avec laquelle elle souffrait tous les maux, la foi, l'abandon à la divine Providence qui lui faisait adorer en tout la volonté de Dieu, ne voulant que ce qu'il voulait, ne désirant que son bon plaisir en tout et toujours, la force avec laquelle elle sut se vaincre elle-même, et sacrifier tout pour trouver tout. — Elle n'eut pas à abandonner pour Dieu des biens et des plaisirs, mais elle eut cependant des efforts à faire quand tout dans la vie commençait à vouloir lui sourire; elle les fit avec générosité, et Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en amour, lui donna à l'instant la récompense sans lui faire longtemps attendre la couronne de ses épouses. — Elle mourut jeune, et cependant ses douces vertus avaient fait déjà beaucoup de bien dans le monde. Une famille vicieuse était presque toute

entière revenue au Seigneur, et ses exemples portèrent des fruits de salut dans tous ceux qui qui la connurent.

Après la belle et consolante mort de cette enfant, bien des larmes furent versées; mais comment pouvait-on regretter la vie pour l'ange qui s'était envolé dans le sein de son Dieu? On sentait que Maddalena était heureuse, et cette douce certitude consolait ses amies dévouées, car l'orpheline en avait laissé de véritables.

Pour commencer par les dernières, nous dirons que la bonne Maria aimait à rappeler à sa fille les vertus de sa compagne, et que celle-ci dut aux exemples qu'elle en avait reçus des sentiments de piété qui font son bonheur.

Aujourd'hui Rosa est épouse et mère, elle remplit ses devoirs en bonne chrétienne, et son mari, sa mère et sa vieille tante sont tous heureux par elle.

Martha, dotée par l'hospice de San-Michele, a pris l'habit des sœurs hospitalières, et chaque année à la procession de la Fête-Dieu, elle pense à son amie et envie son bonheur.

La coupable Gigia est encore en prison, mais elle expie ses fautes avec courage et repentir. — Depuis longtemps le petit Cesare devenu trop grand pour habiter aux prisons, a été placé dans

un hospice voisin, où il est élevé dans les principes qui font le bon chrétien et l'honnête homme. — La dernière petite fille de la Gigia, celle qui est née peu après la condamnation de Maddalena, a été gardée près de sa mère et sortira avec elle quand la peine de celle-ci sera terminée. En attendant, outre les soins maternels que la Gigia peut lui procurer, les bonnes sœurs l'élèvent avec un amour maternel. — Elle a cinq ans et c'est le bijou de la maison. — Quant à Pasqua, ses deux ans de prison lui ont servi à devenir une bonne fille. Elle a été placée dans un ouvroir dirigé par de bonnes chrétiennes; elle gagne et promet de se bien comporter à l'avenir. — Paolo, nous l'avons dit, est garçon jardinier; il est resté bon fils et porte à son grand-père toutes ses petites épargnes.

Lorenzo, cependant, n'a besoin de rien; nourri, vêtu, logé, soigné pour le reste de ses jours, il a pardonné à sa bru tout ce qu'elle lui a fait souffrir, et prie toujours pour Maddalena dont le nom fait encore couler ses larmes. — Le bon père Pietro de Saint-Sébastien va quelquefois le voir et l'engager à continuer à vivre en bon chrétien.

Le quêteur et le sacristain du couvent continuent leur vie d'abnégation et de bonnes œuvres en attendant la récompense.

Beppo n'a pas reparu. Sa famille l'ennuyait, il l'a abandonnée, et tandis que la charité du gouvernement qu'il abhorre s'étend sur chacun des siens pour les protéger, les secourir et les mettre à l'abri du besoin, il court de ville en ville pour servir les projets iniques des révolutionnaires et prend part à toutes les trames contre l'autorité du bien aimé Pontife et contre l'Église dont il est le chef, vomissant le blasphème contre son père qui est au ciel, l'injure contre cet autre père qui lui avait été donné pour roi.

Mais détournons nos regards affligés par ce spectacle pour les reporter sur Rome qui est toujours *Rome*, par conséquent le foyer et le centre de tout ce que la charité inspire de plus beau, de plus grand, de plus héroïque, tant par ses institutions urbaines que par les bienfaits qu'elle répand sur l'univers entier, par les généreux athlètes qu'elle envoie chaque jour prêcher et sceller peut-être de leur sang la bonne nouvelle du salut, par les nations qu'elle reçoit dans son sein, afin de leur servir de mère, par les chrétiens des cinq parties du monde qu'elle soutient, qu'elle console et qu'elle mène au ciel.

Portons aussi nos regards sur le palais du Vatican où le vénéré Pie IX vit en butte à toutes les attaques de ces fils ingrats qu'il voudrait en

vain presser sur son cœur paternel comme de nouveaux enfants prodigues, et sur lesquels il appelle chaque jour les miséricordes de Dieu et sa bénédiction. Voyons le, fort de la force divine de celui qui a promis à l'Église son assistance jusqu'à la fin des siècles, attendre toujours *avec calme* le secours d'en haut, même au sein des plus cruels orages, vivre au milieu des splendeurs comme un religieux austère pourrait vivre dans sa cellule, travailler constamment au bonheur de ses sujets et aux intérêts du monde catholique, et avoir pour tout délassement les bienfaits qu'il séme sur ses pas.

Et si nous voulons redescendre encore des marches du trône pontifical aux bienfaiteurs de Maddalena, nous trouvons le bon prélat qui fut son ange tutélaire exerçant envers d'autres malheureux son inépuisable charité et rivalisant avec ses collègues dans ce saint apostolat de la bienfaisance qui distingue son auguste chef.

Que dirons-nous des sœurs de la Providence, qui avaient aimé notre orpheline alors qu'on la croyait encore coupable? Qu'elles poursuivent avec amour leur sainte mission; qu'elles gagnent chaque jour quelques âmes perdues, pour le troupeau du bon pasteur: car leur vie entière est là.

Si nous voulons encore visiter l'hôpital de

Saint-Jean, faire une visite à sœur Rosalie et à sœur Martha, demandons-leur, après avoir admiré leur dévouement, à visiter le petit cimetière qui s'étend derrière la maison, le long de la via de San-Giovanni, allons y prier avec elle, et, si nous voyons un rosier planté là par une main pieuse, cueillons-en une fleur en souvenir. C'est le rosier de Maddalena.

A.-M. D'OVIÉDO.

FIN.



IMPRIMATUR
Fr. Hieron. Gigli Ord. Praed. S. P. A. Magister.

IMPRIMATUR
Petrus Villanova-Castellacci Arch. Petr. Vicesgerens.

